UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01878283 9

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/confrencesdeno08mons

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

TRENTE ET UNIÈME CONFÉRENCE

LE TÉMOIGNAGE DES FAITS

Credo in Jesum Christum filiun Dei unicum.

MESSEIGNEURS[1], MESSIEURS,

Un esprit droit et modeste, accoutumé aux grandes spéculations intellectuelles, peut difficilement se défendre d'admirer le plan divin de l'incarnation. Ce plan est si vigoureusement empreint d'extraordinaire et de sublime, tellement supérieur à toute conception humaine, et, disons-le hardiment, si impossible à imaginer qu'il se justifie par son simple exposé. Je ne puis mieux rendre l'impression que j'en reçois que par cette proposition : — C'est trop étrange et trop beau pour que ce ne soit pas vrai.

Tout le monde, cependant, ne raisonne pas ainsi. Certains esprits ont des ambitions de tout

1. Monseigneur Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur de Paris; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

comprendre qui les éloignent des mystères, et là où ils se sentent surpassés, ils ne voient que chimères. La manifestation des perfections divines, dans l'apparition d'une personne unique, qui relie sans intermédiaire le fini et l'infini; les intentions miséricordieuses de la Providence, dans l'abaissement volontaire de la majesté du Très-Haut; l'effacement de notre honte, le relèvement de notre dignité déchue, dans notre participation aux grandeurs du fils de Dieu; le dogme du Verbe fait chair, en un mot, tout cela n'est pour eux que de la haute fantaisie religieuse. A leur avis, le plan de Dieu se réduit à des proportions plus simples, et la réalité de nos rapports avec l'infini ne doit pas dépasser ce que la raison peut naturellement concevoir.

Telle est, Messieurs, la prétention antichrétienne du rationalisme; il nous conteste ce qui est la raison même de notre existence. N'avez-vous point senti votre foi ébranlée par cette contestation? N'êtes-vous pas tenté de croire que, sans respect pour l'incommunicable perfection de Dieu, nous rêvons pour l'humanité une grandeur impossible? — J'en ai peur; aussi vais-je m'appliquer à vous montrer qu'en nous élevant

jusqu'au plus haut sommet de l'ordre surnaturel, nous ne cessons pas d'être appuyés sur la réalité. L'incarnation n'est point un système, c'est un fait, et de ce fait découlent toutes les vérités qu'il me reste à vous exposer.

Pour la clarté de mon exposition, et pour obtenir une perfection d'ensemble qui vous permette d'embrasser, d'un seul coup d'œil, tout le dogme catholique, je me propose de suivre une marche semblable à celle qui nous a conduits jusqu'à cette seconde partie de notre œuvre J'ai traité, successivement, de l'existence, de la personnalité, de la nature, des perfections, de la vie, de l'œuvre, du gouvernement, de la grâce de Dieu; je traiterai, maintenant, de l'existence, de la personne, des perfections, de la vie, de l'œuvre, du gouvernement, de la grâce de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ. — Maître adoré, cher ami de mon âme! plus je m'approche de vous, plus ma tâche devient douce et glorieuse. Assistez-moi, je vous prie, dans le long parcours des vérités dont vous êtes le révélateur et le centre vivant, faites parler mon cœur plus que mon esprit, et n'attendez pas que j'aie fini pour saisir dans vos miséricordieux embrasse-

ments toutes ces âmes qui me sont si chères.

Y a-t-il un homme-Dieu? — Comment devons-nous concevoir cet homme-Dieu? — Voilà, Messieurs, les deux questions qu'il faut d'abord étudier. Pour répondre à la première, l'apologétique chrétienne a construit un vaste appareil de démonstrations, dont je me suis servi en d'autres circonstances [1]. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en user présentement. Trois témoignages me suffiront. Le premier que j'invoque est le témoignage des faits d'où ressort cette première conclusion : Il y a, à l'origine du monde chrétien, une cause vivante et personnelle, une cause surhumaine.

I

Tout effet suppose une cause, toute cause possède éminemment l'être et la perfection qui se remarquent en ses effets. Tels sont les deux principes sur lesquels nous avons appuyé notre démonstration de l'existence de Dieu. Le monde par ses mouvements, ses gradations indéfinies,

1. Voy. mon *Introduction au dogme catholique*, particulièrement *les miracles*, *les prophéties* et *les témoignages*.

ses harmonieuses combinaisons, nous a conduits jusqu'au moteur suprême, jusqu'à la perfection suprême, jusqu'au suprême ordonnateur, et nous nous sommes écriés avec le psalmiste : « Seigneur Dieu, que ton nom est donc admirable par toute la terre [1] ! Les cieux racontent ta gloire, et le firmament nous fait voir l'œuvre de tes mains [2]. »

Or, Messieurs, dans le grand monde qui démontre l'existence de Dieu, il est un autre monde dont les proportions semblent moins vastes aux yeux de la chair, mais dont la grandeur réelle déborde l'immensité de l'univers, c'est le monde chrétien. Où est-il? Partout. Semblable à ces nébuleuses fécondes dont les rayonnements gigantesques ont peuplé l'espace, il s'est dilaté, et, à partir des plaines de la Judée, il a rempli successivement la terre de sociétés vivantes, intimement unies par la pénétration d'une même doctrine et d'une même vertu. Vous en êtes, Messieurs, et j'ai la consolation

1. Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universâ terrâ. (Psalm., VIII.)

2. Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. (Psalm. XVIII.)

de pouvoir dire que, pour la plupart d'entre vous, c'est l'honneur dont vous êtes le plus fiers; vos familles en sont, la France en est, l'Europe en est. Franchissez les montagnes et les eaux qui séparent les grands continents, visitez les archipels de toutes les mers, regardez et voyez : Partout vous rencontrerez une croix, et, autour de cette croix, vous entendrez les voix d'une grande foule ou d'un petit troupeau confessant une même foi, s'abreuvant aux mêmes sources de vie, obéissant à un même maître, et répétant unanimement ce même cri : nous sommes chrétiens.

Assurément, Messieurs, voilà un des plus grands phénomènes qui se puissent voir. Jugez de son importance aux peines que se donne l'impiété pour le diminuer, et même, pour le supprimer. S'il faut l'en croire, nous ne sommes qu'une secte impuissante, en proie à cette honteuse et mortelle maladie qu'on appelle superstition; une secte intransigeante et fermée, destinée à disparaître, bientôt et sans effort, dans l'envahissement d'une philosophie libérale qui ouvre ses portes à tous les esprits; mais, prompte à se contredire, elle appelle à son aide les per-

sécutions de la force et de la politique pour avoir raison de notre vitalité obstinée. Au fond, notre existence l'exaspère, et, tout en affectant de nous mépriser, elle prouve, par ses fureurs, que nous ne sommes point une secte qui va mourir, mais un monde, un vrai monde, de tous les mondes le mieux organisé et le plus vivant [1].

Oui, il y a un monde chrétien. Mais de qui ce monde est-il l'œuvre? — Vous allez le savoir, Messieurs, si vous lui demandez son témoignage. Il parle par ses mouvements, il parle par sa perfection, il parle par son harmonie. — Que disent ces mouvements, cette perfection, cette harmonie? — Trois choses : Chercher Jésus-Christ, imiter Jésus-Christ, obéir à Jésus-Christ, et, dans ces trois choses, une seule chose : exister par Jésus-Christ.

Chercher Jésus-Christ par l'esprit, c'est le

1. Quand même les rationalistes seraient parvenus à abaisser le christianisme au niveau d'un phénomène ordinaire, la grande critique historique lui maintiendrait son rang et son importance historique, comme l'a fait, par exemple, Jean de Müller, au milieu d'un siècle d'abaissement et de platitude intellectuelle. (Schelling, ***Philosophie de la révélation***, t. II, ch. IV.)

premier mouvement de l'âme chrétienne. « Nous ne voulons pas d'autre science, dit l'Apôtre [1]. » Jésus-Christ éclaire tout et nous explique tout. Nous voulons connaître Dieu ; Jésus-Christ nous le montre : « Qui le voit, voit son père [2], » qui l'entend, espère en son esprit. Le mystère de la vie divine resplendit à nos yeux, en celui que Dieu engendre de toute éternité. Nous voulons connaître les perfections de Dieu; Jésus-Christ manifeste, avec un incomparable éclat en sa personne et sa vie, la bonté, la sagesse, la puissance, l'amour, la justice, la miséricorde de Dieu. Nous voulons connaître le monde; Jésus-Christ est l'exemplaire éternel que la toute-puissance divine copie dans ses œuvres, la parole efficace qui féconde le néant [3], l'héritier de toutes choses [4], le maître et le suprême glorificateur des créatures. Nous voulons connaître l'histoire; Jésus-Christ est le centre vivant où aboutissent

1. Non enim judicavi me aliquid scire nisi Jesum Christum. (I Cor., cap. II, 2.)

2. Qui videt me videt et Patrem. (Joan., cap. XIV, 9.)

3. Per ipsum omnia facta sunt, et sine ipso factum est nihil. (Joan., cap. I.)

4. Deus locutus est nobis in filio quem constituit hæredem universorum. (Heb., cap. I, 2.)

les siècles anciens, d'où part l'ère nouvelle du genre humain. Nous voulons connaître notre âme; Jésus-Christ nous en révèle l'éminente dignité et le prix immense. Nous voulons connaître nos devoirs; Jésus-Christ nous apprend quelle est la volonté de notre père céleste. Nous voulons connaître le mystère de la douleur; Jésus-Christ nous éclaire sur son origine, la sanctifie, la transfigure, en la pénétrant de ses mérites, et lui fait produire des fruits de gloire et de vie pour l'éternité. Nous voulons connaître un remède aux infirmités et aux fautes qui attristent et déshonorent notre vie; Jésus-Christ nous dit : Venez à moi. Nous voulons connaître nos destinées; Jésus-Christ est la voie qui nous y conduit [1], le consommateur de notre vie laborieuse et éprouvée dans sa propre gloire qu'il nous offre en partage. — Bref, Messieurs, l'esprit chrétien cherche Jésus-Christ pour voir tout en Jésus-Christ. Ce premier mouvement est un fait incontestable.

Je dis que c'est un premier mouvement, car un autre le suit et complète, vers le même objet,

1. Ego sum via. (Joan., cap. XIV, 6.)

l'évolution de l'âme chrétienne : Jésus-Christ est aimé. Le petit enfant apprend sur les genoux de sa mère à donner son cœur au bon Jésus, et, dès qu'il commence à comprendre les mystères chrétiens, il aspire au bonheur de s'unir, dans une fête intime, au doux ami des simples et des innocents. Inquiété par les lointaines rumeurs de l'orage qui se prépare dans les ténébreuses profondeurs de ses passions, l'adolescent cherche près du cœur de Jésus un refuge; le jeune homme lui raconte ses combats, ses défaillances, ses défaites, ses hontes et veut obtenir de lui, par une prière émue, le pardon qui purifie, le bon conseil qui dirige et la force qui soutient. L'homme mûr se repose à ses pieds des labeurs de la pensée et des fatigues d'une vie agitée. Le vieillard, embrassant d'un regard mélancolique le monde inconstant où il a moissonné tant de déceptions, dit à l'unique ami qui ne l'a jamais trompé : Je viens à toi. A celui qui se plaît au milieu des lys, la vierge confie le précieux trésor de sa vertu, et, méprisant parfois tous les amours de la terre, elle ne veut pas d'autre époux que lui. A cet époux invisible, la femme aimée demande d'être aimée pure-

ment, pour être aimée toujours; la femme trahie cherche dans son cœur les mystérieuses compensations d'un amour délicat et fidèle. A celui qui a tant aimé les petits enfants, la mère consacre sa famille pour qu'il la bénisse et la protége par ses miséricordieux embrassements. Le pauvre demande à la crèche une considération et des honneurs que le monde lui refuse; l'affligé pleure au pied de la croix, et attend avec confiance les célestes consolations; le pécheur repentant désavoue ses fautes et vient se plonger dans le sang de la victime auguste, dont il espère son salut. Enfin, Messieurs, je puis, en parcourant tous les âges et toutes les conditions du monde chrétien, constater ce fait : Jésus-Christ est aimé. Il est aimé comme un ami, comme un époux, comme un père, comme le plus magnifique des bienfaiteurs et le plus doux des consolateurs, comme rédempteur et sauveur. Il est aimé d'un amour tendre, qui réjouit le cœur, et lui procure de chastes délices. Il est aimé d'un amour confiant, qui attend de lui la réalisation de ses plus impérieux désirs et de ses plus chères espérances. Il est aimé d'un amour généreux, prêt aux sacrifices les plus délicats et

les plus coûteux à la nature. Il est aimé d'un amour héroïque qui brave tous les périls, la mort même, plutôt que de se désavouer. Cet amour a dans les cœurs chrétiens des intermittences et des éclipses, je ne le sais que trop, hélas! Mais, même après de longs oublis, même après de honteuses trahisons, il se réveille et vient rendre un suprême hommage au cœur patient et miséricordieux qui attend ses retours. Oui, mon Jésus, vous m'avez vu, plus d'une fois, égarer mon pauvre cœur sur les créatures; mais que de fois, aussi, vous m'avez vu revenir à vos pieds, confus de mes ingratitudes, heureux et fier de pouvoir vous dire encore : Je vous aime. Et vous, Messieurs, vous aussi, vous laissez s'éteindre dans vos cœurs, préoccupés des choses humaines et enivrés d'amours trompeurs, les saintes flammes de l'amour chrétien; mais, quand Jésus vous rappelle à lui, vous venez en foule lui offrir un glorieux témoignage. En ces jours, vos *credo* publient que la foi en Jésus-Christ est toujours vivante; bientôt, vos actions de grâces annonceront au monde entier que Jésus-Christ est toujours aimé.

Nous voici, Messieurs, en possession de deux

mouvements du monde chrétien. Ne nous hâtons pas de conclure, poursuivons nos investigations.

Mû par la foi et l'amour, le monde chrétien prend un aspect qui tranche sur toutes les autres sociétés. Nous y voyons fleurir, plus que partout ailleurs, la perfection morale. Non pas qu'il n'y ait des ombres mêlées à la lumière de ses vertus, des taches sur le manteau de gloire dont il est revêtu; mais ces ombres, ces taches, toujours réprouvées, ne servent qu'à mieux faire ressortir l'éclat du bien. La nature, blessée par le péché, ne peut, dans aucun milieu, déguiser complétement ses faiblesses originelles; toutefois, l'observateur sincère est obligé d'avouer que, nulle part, elle ne se montre plus forte, plus resplendissante, plus au-dessus d'elle-même que dans le monde chrétien. Les plus fiers et les plus impitoyables ennemis du christianisme en ont fait la remarque. Non-seulement la perfection chrétienne est un pas gigantesque de la nature humaine, heureusement sortie de la corruption du monde antique, mais elle distance, à l'heure qu'il est, toute génération, toute race, toute nation qui n'a, pour se conduire et

avancer sur le chemin du progrès moral, que les lumières et les forces de la nature. Tenez compte de la vertu partout où elle se rencontre, comparez, et dites-moi où vous trouverez, ailleurs que dans les milieux chrétiens, autant de noblesse dans les aspirations, autant de fermeté dans la lutte contre les appétits de la nature, autant de chasteté dans l'amour, autant de pureté dans les mœurs, autant de respect pour le droit, autant de justice et de désintéressement, autant d'amour du sacrifice, autant de pieuse fraternité, autant de miséricordieuse compassion, autant de générosité dans le bienfait, autant de magnanimité devant l'offense, autant de facilité au pardon, autant de résignation et de grandeur d'âme dans la douleur, autant d'humble et sincère soumission au pouvoir, autant d'horreur pour la licence, autant d'estime pour la vraie liberté, autant de dévouement à la chose publique, autant de zèle pour les plus sublimes intérêts, autant de soin pour ne pas tomber, autant de promptitude pour se relever, autant d'impétueux désirs et de constants efforts pour devenir meilleurs? Parlez, montrez-moi, je vous prie, la société phénomé-

nale qui l'emporte sur la société chrétienne par la somme des vertus et de la perfection : je vous défie de la trouver.

Et remarquez, Messieurs, que les vertus et la perfection ne sont pas réparties d'une manière uniforme dans le monde chrétien; une merveilleuse gradation nous conduit des vies vulgaires aux vies saintes. Ailleurs, vous rencontrerez, peut-être, cette plante obscure de la nature que l'on est convenu d'appeler l'honnêteté; mais la sainteté est la fleur réservée des terres fécondes où germent et s'épanouissent les vertus chrétiennes. La sainteté, c'est-à-dire la justice, la force, le courage, la patience, la magnanimité, l'humilité, la douceur, la chasteté, la bienfaisance, la miséricorde, la charité, le don de soi, le sacrifice, la haine du mal, l'amour du bien et de Dieu, source de tout bien: toutes les vertus, en un mot, jusqu'à l'héroïsme.

Le saint nous appartient. Mais, qui est-ce qui fait le saint? — Est-ce l'énergie originale d'une nature exceptionnellement douée, et ne prend-il qu'en lui-même l'idéal dont sa vie est la sublime réalisation? — Non, Messieurs. —

Le saint n'est que la copie d'un modèle qui s'impose à toutes ses habitudes et à toutes ses actions. Le saint imite Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ se présente à lui comme l'exemplaire d'une perfection qui sollicite, avec une incomparable puissance, ses facultés morales. S'il perdait de vue cet exemplaire, il redeviendrait, incontinent, un homme vulgaire; mais son œil ardent et fixe y découvre, à chaque instant, quelque nouveau trait qu'il s'efforce de reproduire, sans espérer jamais une complète imitation. L'original est achevé sous tous les aspects, le saint n'en peut même pas découvrir toutes les perfections; mais il en est une qui le frappe davantage et qu'il soigne, avec plus d'amour, en lui-même, sans négliger les autres. C'est ce qui fait cette admirable variété de physionomies spirituelles dont s'honore le monde chrétien. Entendez-le bien, Messieurs, toutes ces physionomies sont dues à l'imitation de Jésus-Christ. Je dis plus : le chrétien, le simple chrétien, bien qu'il n'arrive pas toujours à la sainteté, n'entreprend d'acquérir aucune vertu qu'il ne se dise : — « Regarde et fais selon l'exemplaire qui t'a été montré : *Inspice et fac*

secundum exemplar quod tibi monstratum est[1].»

Il est impossible de n'être pas frappé du spectacle de la perfection individuelle, dans la société chrétienne; cependant, Messieurs, il est une perfection plus frappante encore; c'est la perfection d'ensemble, l'harmonie de ce monde étrange, où fleurissent tant de vertus imitées d'un type unique, inimitables pour ceux qui ignorent ou méconnaissent ce type.

L'harmonie d'un monde, ainsi que nous l'avons remarqué dans nos études sur le monde physique, s'accuse par la vive et profonde empreinte de l'unité sur l'immense variété des parties qui le composent. Or, dans aucun monde cette empreinte n'est plus visible que dans le monde chrétien. Tous les peuples sont appelés, tous les peuples sont venus dans son sein : civilisés, barbares, sauvages. Quelle prodigieuse variété d'esprits, de cœurs, de passions, de caractères, d'éducations, de vies civiles et politiques! Et, pourtant, dans cette variété, quelle splendide unité! S'agit-il de doctrine? Elle est partout la même. Un *credo* unanime illu-

1. Exod., cap. xxv, 40.

mine toutes les intelligences et retentit sur toutes les lèvres. S'agit-il de législation? Ses prescriptions fondamentales et essentielles enveloppent toutes les volontés, et les font marcher vers le même but. S'agit-il de constitution? Il n'y en a qu'une; elle fait pénétrer partout le même pouvoir. Sur les rivages d'où Rome altière envoyait, jadis, ses procureurs et ses proconsuls porter ses ordres à l'univers, un vieillard est assis. Qu'il soit tranquille ou persécuté, entouré d'honneurs ou rassasié d'opprobres, libre ou prisonnier; il n'importe. Sa volonté auguste est la seule que reconnaisse le monde chrétien. Ce qu'il commande est sacré, ce qu'il condamne est à jamais réprouvé. C'est un père, et, quoi qu'on fasse pour l'isoler de sa famille, on n'arrachera pas du cœur de ses enfants le pieux respect, ni l'amour dévoué dont ils lui envoient, des plus lointaines extrémités du globe, les solennels témoignages. C'est un roi, et, quoique des mains sacriléges aient profané, plus d'une fois, son sceptre et sa couronne, elles n'ont pu détourner le cours de cette autorité souveraine qui va droit aux âmes et les plie, sans effort, sous son joug adoré. C'est le pontife suprême,

et, quoiqu'on ait essayé d'exalter à ses dépens la puissance du corps sacerdotal, on n'a pu détruire l'humble subordination qui soumet l'âme des pasteurs eux-mêmes à son gouvernement. C'est un immortel qui passe par des incarnations successives. Hier, vieillard octogénaire, il s'endormait dans le Seigneur, après trente-deux années d'un règne fécond en malheurs et en gloire; aujourd'hui, rajeuni de vingt ans, il se montre prêt aux mêmes combats, aux mêmes souffrances, aux mêmes triomphes. Hier, nous pleurions sur la tombe du *Pieux*, dont l'âme douce et ferme a toujours soutenu, sans jamais blesser ni jamais faiblir, les droits de l'Église et des peuples, contre les avidités criminelles des pouvoirs et de la révolution; dont l'étonnant prestige a créé, autour de la papauté, le plus grand mouvement catholique qui se soit jamais vu; aujourd'hui, nous saluons l'avénement du *Lion*, dont la haute intelligence et le grand caractère promettent de terminer, à la gloire de Dieu et à l'avantage des sociétés modernes, les luttes du souverain pontificat. Hier, le monde chrétien, plongé dans une morne douleur, s'écriait : Pie IX est mort! Mais le Paraclet s'est

empressé de nous consoler. Quarante-huit heures après le *De profundis*, éclate le *Te Deum :* Vive Léon XIII! C'est toujours le même père, le même roi, le même pontife suprême. Pour tout dire en un mot, Messieurs, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ qui se perpétue, Jésus-Christ qui commande, Jésus-Christ à qui l'on obéit, Jésus-Christ, centre toujours vivant de l'unité chrétienne.

Tout est là. Il n'est pas un enfant de la famille chrétienne, si simple qu'on le suppose, qui n'ait conscience de ce fait : qu'il n'est relié à ses frères que par Jésus-Christ. Il croit ce que tout le monde croit, parce que ce que tout le monde croit est la doctrine de Jésus-Christ. Il fait ce que tout le monde fait, parce que ce que tout le monde fait est voulu par Jésus-Christ. Il va où tout le monde va, parce que tout le monde va au royaume de Jésus-Christ. Il se laisse conduire avec tout le monde par la même autorité, parce que c'est l'autorité de Jésus-Christ. Enfin, Messieurs, Jésus-Christ est, dans l'idée chrétienne, la raison dernière de cette parfaite et inimitable harmonie qui caractérise le monde chrétien.

Mouvement, perfection, harmonie, tout dans le monde chrétien parle de Jésus-Christ et tout se résume dans le nom même que nous portons. Nous nous appelons chrétiens, parce que nous avons la conviction de venir de Jésus-Christ, comme nous nous appelons Français, parce que nous avons la conviction de venir des Francs.

Maintenant, Messieurs, je fais appel à votre bon sens. C'est, chez vous, une faculté qui s'est toujours montrée sympathique à ma parole, et, je ne crains pas de le dire, c'est, dans les questions mystérieuses qui nous occupent, une faculté que l'on invoque plus sûrement que l'intelligence spéculative, exposée à se décevoir elle-même par des subtilités ou à se décourager devant l'incompréhensible. Je demande donc à votre bon sens, éclairé par le mouvement, la perfection, l'harmonie du monde chrétien, s'il est possible qu'il n'y ait pas de Jésus-Christ? S'il est possible que la foi chrétienne n'ait pour objet qu'un rêve? S'il est possible que l'amour chrétien n'embrasse qu'un fantôme de l'imagination? S'il est possible que la perfection chrétienne n'imite qu'un type chimérique? S'il est possible

que l'harmonie du monde chrétien résulte de l'obéissance au néant? Enfin, s'il est possible que notre nom de *chrétiens* ne soit que le nom d'un mythe?

J'ai presque honte, Messieurs, de vous adresser ces questions, et cependant, les aberrations de l'esprit humain les ont rendues nécessaires. Il s'est rencontré des philosophes (je demande pardon à Dieu de les nommer ainsi, ils mériteraient mieux d'être appelés maniaques, mais ils croyaient philosopher), il s'est donc rencontré des philosophes qui, malgré la profonde et visible empreinte que Jésus-Christ a laissée de lui-même sur le monde chrétien, ont nié qu'il eût existé. L'imagination des peuples, disent-ils, a personnifié le soleil. Toutes les évolutions du dieu de la lumière et du jour se retrouvent dans le mythe ou roman de la vie du Christ : l'aurore, le couchant, les saisons, les éclipses, la puissance sur la nature. Les douze signes du zodiaque sont les douze apôtres; les degrés du zodiaque sont représentés par les soixante-douze disciples; les évangélistes, sous la figure du taureau, du lion, de l'aigle et de l'homme, sont les quatre signes

célestes qui indiquent la carrière du soleil avec ses points annulaires et solsticiaux, ou les quatre contrées du monde, et le reste.

A ce système étrange, on a répondu par une plaisanterie astronomique qui prouve que, selon toutes les probabilités, Napoléon, sa naissance, son éducation, sa grandeur, son prestige, ses campagnes, sa mort, sa mère Lætitia, ses frères, ses sœurs, ses maréchaux ne sont que la personnification, purement imaginaire, de notre système planétaire. On ne pouvait plus spirituellement ni plus sensément faire comprendre que Jésus-Christ, né dans un milieu historique, où, depuis longtemps, l'écriture a remplacé les fluctuations de la tradition orale, ne doit pas être assimilé aux héros fabuleux dont la légende se perd dans la nuit des temps. Qu'il ne faut pas raisonner de lui comme d'Osiris, d'Hermès, d'Héraclès, d'Adonis, de Fo, de Bouddha, de Chrishna, mais comme des personnages illustres qui l'ont précédé et dont l'existence est historiquement incontestable; que le plus vulgaire sens commun qui nous impose de croire qu'il y a eu un Platon et un Aristote, parce qu'il y a des

platoniciens et des aristotéliciens, un Cicéron, parce que l'on fait des phrases cicéroniennes, nous impose, à plus forte raison, de croire qu'il y a eu un Christ vivant, personnel, parce qu'il y a un monde chrétien.

Aussi, Messieurs, le mythe absolu n'a obtenu dans le monde intellectuel qu'un médiocre succès. La critique allemande a daigné reconnaître à l'existence du Christ un noyau historique; mais, à force de malaxer ce noyau, elle l'a tellement réduit qu'il n'en reste presque plus rien. Le Christ de nos évangiles n'est, en définitive, qu'une production laborieuse et plusieurs fois séculaire de l'esprit religieux, entrant dans une phase nouvelle et groupant autour d'un même individu les idées, les légendes, les symboles de l'antiquité, après leur avoir fait subir un travail d'épuration et de transformation. D'où il suit que Jésus-Christ, s'il existe historiquement, n'est que la cause lointaine, occasionnelle, partielle, et non pas la cause prochaine, effective, totale du monde chrétien tel qu'il nous apparaît aujourd'hui.

Nous examinerons de plus près ce système dans quelque temps. Pour le moment, Mes-

sieurs, je me contente de vous faire remarquer que la critique en prend à son aise sur les faits. Il est probable, dit-elle, que telle idée chrétienne a été empruntée à telle école; il y a tout lieu de croire que telle légende est entrée par imitation dans le roman chrétien; l'esprit philosophique doit supposer que tel symbole a été transformé en dogme; mais elle se garde bien de dire où, quand, comment et par qui cela est arrivé. Cependant, Messieurs, le monde chrétien est un phénomène assez important pour qu'on cherche à l'expliquer autrement que par des hypothèses. D'autant que l'apologétique, remontant par des dates précises jusqu'à l'époque où l'Évangile est fixé, supprime les longs siècles pendant lesquels a dû se faire, au dire de la critique, le groupement des idées, des légendes et des symboles [1]. D'autant que l'esprit chrétien proteste par son attitude, dans tous les âges, contre la possibilité de toute épuration et transformation; puisqu'il se résume en ces maximes ennemies des nouveautés · — « Té-

1. Voy. *Introduction au dogme catholique : Des témoignages*, 33e et 35e conférences.

moigner de ce qui fut dans le commencement [1], conserver le dépôt et éviter, même, les nouveautés de parole [2], tenir les traditions [3]. » D'autant que le monde chrétien n'est point un phénomène mobile; il a son histoire dans laquelle il nous apparaît toujours animé des mêmes mouvements, toujours brillant de la même perfection, toujours ordonné avec la même harmonie. Ce que nous voyons présentement s'est vu dans tous les temps. Les mouvements, la perfection, l'harmonie du monde chrétien parlent de Jésus-Christ, comme aujourd'hui, dans ce moyen âge qui vit la foi enfanter la grande théologie, l'amour voler à la conquête d'un tombeau, les ordres religieux éclore et devenir d'immenses pépinières de saints, le pouvoir respecté des souverains pontifes s'imposer aux rois et aux empereurs humiliés. Les mouvements, la perfection, l'harmonie du monde chrétien parlent de Jésus-Christ, comme aujour-

1. Quod fuit ab initio... et testamur et annuntiamus. (I Joan., cap. I, 3.)

2. Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates. (I Tim., cap. VI, 20.)

3. Fratres, state, et tenete traditiones. (I Thess., cap. II, 14.)

d'hui, dans ces siècles épouvantés qui ne se plièrent sous le joug des barbares que pour leur imposer la foi en Jésus-Christ, leur inspirer l'amour de Jésus-Christ, transformer leurs mœurs et établir le centre de l'unité chrétienne dans la capitale du monde désertée par les empereurs. Les mouvements, la perfection, l'harmonie du monde chrétien parlent de Jésus-Christ, comme aujourd'hui, dans ces âges héroïques où la foi et l'amour se prouvaient par le sang, où le désert florissant se peuplait des merveilles de la vie cénobitique, où les grandes controverses de l'hérésie se terminaient par un dernier mot du successeur de Pierre représentant le père, le maître suprême de la société chrétienne. D'époque en époque, de siècle en siècle, de génération en génération, nous remontons historiquement jusqu'aux disciples mêmes du Christ qui manifestent comme le monde actuel. Le monde actuel croit en Jésus-Christ; les apôtres nous disent : « Celui qui croit en Jésus-Christ ne sera pas confondu [1]. » Le monde actuel aime Jésus-Christ; les apôtres nous

1. Qui crediderit in eum non confundetur. (I Pet., II, 6.)

disent : « Anathème à qui n'aime pas Jésus-Christ[1]. » Le monde actuel imite Jésus-Christ; les apôtres nous disent : « Le Christ nous a laissé l'exemple pour que nous suivions ses traces[2]. » Le monde actuel se rallie par l'obéissance à l'unique volonté de Jésus-Christ; les apôtres nous disent : « Le Christ est l'unité de tout; tout se tient par lui : *In ipso omnia constant*[3]. »

C'est assez, Messieurs, maintenant notre première conclusion est évidente : De tous les phénomènes historiques le monde chrétien est, à coup sûr, le plus remarquable. Ou bien, c'est un phénomène sans cause, ce qui est absurde; ou bien, alors, Jésus-Christ en est la cause vivante, personnelle, prochaine, effective, totale. J'ai à vous montrer, maintenant, qu'il en est la cause surhumaine.

1. Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. (I Cor., cap. XVI, 22.)

2. Christus... vobis relinquens exemplum ut sequamini estigia ejus. (I Pet., cap. II, 21.)

3. Coloss., cap. I, 17.

II

La question qui se pose, après que nous avons découvert la cause vivante et personnelle du grand phénomène que nous appelons le monde chrétien, est celle-ci : Le monde chrétien tel qu'il se manifeste est-il une œuvre d'homme? — A cette question, Messieurs, je vous réponds hardiment : — Non, et pour ne pas vous faire languir, je décline immédiatement la raison de cette négation. — Le monde chrétien n'est pas une œuvre d'homme, parce que nul homme n'a fait œuvre semblable; parce que nul homme n'était capable de la faire.

Aucun créateur des sociétés intellectuelles et religieuses qui se sont partagé l'empire des âmes n'a donné à son ouvrage ce caractère étrange, suréminent, et partant, unique qui distingue l'œuvre de Jésus-Christ. Vous pouvez étudier le monde et l'histoire, Messieurs, vous y chercherez en vain l'équivalent de ce que nous sommes. Il y a eu des écoles célèbres où se donnait rendez-vous l'élite des intelligences. L'austère Pythagore, l'harmonieux Platon, le

grave Aristote, et d'autres, plus anciens ou plus modernes, dont les noms figurent avec honneur dans les fastes de l'esprit humain, ont parlé de Dieu, de la nature, de l'homme, des lois de la pensée et de la vie. Leurs leçons, recueillies par des disciples respectueux, ont groupé, autour de divers systèmes, les forces intellectuelles de plusieurs générations. Mais ces générations ne sortaient pas d'une enceinte réservée; mais les écoles ont combattu et renversé les écoles, et le bruit de leurs vaines disputes passait sur la tête du peuple avili par l'ignorance et la superstition; mais le génie respecté du maître ne préservait pas sa pensée des mutilations de l'esprit propre; mais à l'admiration, parfois discutée, dont il était l'objet ne se mêlait aucun sentiment tendre du cœur, dès qu'il avait disparu; mais sa doctrine, trop souvent aride, laissait languir l'âme loin de toute perfection morale; mais sa vie, la plupart du temps, en opposition avec son enseignement, ou tout au moins vulgaire, ne réglait aucune vie; mais sa volonté impuissante n'étouffait pas les germes de division qui, de son vivant, menaçaient son influence et que l'on voyait triompher après sa mort.

Il y a eu, il y a encore des religions qui règnent sur de vastes contrées, des religions qui offrent à des millions de sectateurs de les mettre en rapport avec les choses divines. Mais les unes, comme le paganisme, ont revêtu mille formes diverses; les autres, comme le mysticisme oriental, ont partagé inhumainement la doctrine, réservant à la caste privilégiée des prêtres et des sages les hautes spéculations, les conceptions raffinées, le dernier mot des mystères, ne jetant en pâture à la multitude que des symboles grossiers qui ne séduisaient son imagination que pour tromper sa raison. Mais celles-ci, comme le boudhisme, restent figées dans les contrées qui les ont vues naître; celles-là, comme le mahométisme, se fixent à une race et, pour s'étendre et se conserver, se mettent sous la protection du sabre [1]. Mais ni les unes ni les autres n'ont pu sauver leurs fondateurs de l'oubli, si ce n'est pour leur assurer une vénération craintive dont le cœur est absent, et qui fait revivre leur souvenir, sans tenir compte,

1. La religion mahométane, qui ne parle que du glaive, agit encore sur les hommes avec cet esprit destructeur qui l'a fondée. (Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIX, p. 12.)

dans la pratique, de leurs vertus. Ni les unes ni les autres ne sont sorties d'une morale vulgaire, d'une honnêteté sans grandeur; quand elles n'ont pas couvert du manteau des pratiques superstitieuses et des démonstrations fanatiques les viles passions du peuple. Ni les unes ni les autres n'ont résisté aux dissolvants de la violence et de la contradiction; à moins qu'elles n'aient adoré les pouvoirs humains qui daignaient maintenir dans leur sein la honteuse unité de l'ignorance et de la corruption.

Nulle part donc, Messieurs, nulle part, comme dans le monde chrétien, cette société vivante qui envahit toute terre habitable, se fait à tous les climats et reçoit dans son sein toutes les races. Nulle part, cette vérité libérale qui se donne à tous, dilate les grandes intelligences et ennoblit l'esprit du peuple. Nulle part, ce maître tellement identifié avec sa doctrine qu'il appelle vers sa personne même le mouvement des esprits, et qu'on ne peut le mettre de côté sans que la doctrine s'écroule. Nulle part, ce générateur spirituel dont le souvenir impérissable fait battre tous les cœurs et provoque, jusqu'à vingt siècles de distance, des ten-

dresses, des confiances, des générosités, des dévoûments que la présence des êtres les plus aimés ne pourrait pas toujours obtenir. Nulle part, ces mœurs élevées, cette perfection de vie, cet héroïsme des vertus, formés sur un même type dont l'autorité s'impose perpétuellement avec la même énergie, la même efficacité. Nulle part, cette volonté souveraine dont la toute-puissante action persévère dans les instruments changeants qui la manifestent. Nulle part, cette unité compacte qui résiste depuis deux mille ans bientôt aux catastrophes publiques, aux persécutions de la force, aux contradictions de l'erreur et des passions. Nulle part, ce solide assemblage de tant d'éléments divers, ce corps pénétré d'une même doctrine, d'une même loi, d'une même vertu, qui rejette fièrement de son sein toute partie devenue malade, et continue de vivre, tandis que les sectes séparées de son unité se dissolvent et se putréfient. — Non, messieurs, non, vous ne trouverez jamais, dans les œuvres intellectuelles et religieuses de l'homme, rien qui ressemble à l'œuvre chrétienne. Le disparate est si évident que ceux-là mêmes qui s'appliquent à réduire la vie histo-

rique de Jésus-Christ sont obligés de convenir que « le christianisme est la création spirituelle la plus puissante que l'on ait jamais vue,... la plus haute des religions [1]. »

Pourquoi cette différence entre les œuvres des hommes et l'œuvre de Jésus-Christ? — Eh, mon Dieu, pour une raison bien simple : c'est que l'œuvre de Jésus-Christ, le monde chrétien, ne peut pas être une œuvre d'homme.

Si richement doué qu'il soit pour agir publiquement, l'homme est fatalement limité dans son pouvoir et son influence. Sa nature, le temps, les circonstances, le hasard, les infirmités et les passions des hommes se jettent au travers de ses ambitions, et plus ses ambitions sont vastes, plus elles risquent d'être confondues.

Prétendrait-il s'imposer au monde entier par la force ou par l'idée? — Mais il est d'une race, d'une nation; c'est assez pour que les défiances et les rivalités d'un autre sang protestent contre ses prétentions. L'humanité, fille d'un même père, s'est répandue dans l'espace; en se ré-

1. Strauss, *Vie de Jésus*. Dissertation finale. *Essai de conciliation. Conclusion.* § 149, trad. Littré.

pandant, elle a vu les climats multiplier les contrastes, les contrastes multiplier les centres d'attraction sociale, et, par suite, les races, les nationalités, les patries devenir comme autant de boucliers impénétrables, résistant aux fusions que rêvent les ambitieux et les utopistes. L'épée a tenté de rompre ces boucliers, de s'ouvrir un passage jusqu'aux extrémités du monde, de soumettre tous les peuples, elle s'est constamment brisée entre les mains des conquérants illustres et des nations avides qui convoitaient l'empire universel.

Voulez-vous que l'idée soit plus forte? Je vous l'accorde. Mais, soit dans l'ordre spéculatif, soit dans l'ordre pratique, l'idée ne peut prétendre à l'universalité qu'elle n'ait des racines dans la nature même de l'homme. Si donc un sage rappelle au monde ces grands principes de l'ordre intellectuel et moral dont nous portons en nos âmes l'invisible empreinte, il pourra se faire écouter partout, et partout recueillir des disciples; mais, à proprement parler, ce n'est pas lui qui enseigne, c'est le souverain maître qui, en nous donnant l'être, a épanché sur nous un rayon de son éternelle vérité. Si vous supposez

un enseignement complétement original et personnel, tout un système d'idées qui n'ont aucune racine dans la nature : dans l'ordre spéculatif, par exemple, des mystères qui confondent la raison : dans l'ordre pratique, une règle d'agir qui commande tout un ensemble d'observances sur lesquelles se tait la conscience, alors, Messieurs, la parole du sage se brise infailliblement contre les infirmités et les passions, l'orgueil et les préjugés de ceux qu'il enseigne. Outre qu'il peut difficilement se mettre à la portée de tous, il manque d'autorité pour imposer ses affirmations. Accordez-lui les dons les plus brillants et les plus rares : le génie, la science, la persuasion au degré suprême, après tout, il n'est qu'un homme, et de moins grands que lui peuvent croire, et croiront certainement, que leurs idées valent les siennes. La raison humiliée lui demandera, sans qu'il puisse les donner, des preuves de l'incompréhensible, la liberté, qui possède, refusera un joug auquel la conscience ne lui commande pas de se soumettre, et les passions, déjà mal à l'aise dans les étreintes de la loi de nature, repousseront avec brutalité toute nouvelle exigence. Le sage pourra, peut-

être, fonder une école dont la fortune changeante sera finalement éclipsée par les succès d'un autre maître qui flattera dans les esprits l'attrait de la nouveauté, mais, en aucune manière, il ne saurait prétendre à l'universalité, surtout à l'universalité constante de son influence doctrinale. L'impossibilité devient plus manifeste encore, Messieurs, s'il s'agit d'identifier celui qui enseigne avec sa doctrine, de telle sorte qu'il faille croire non-seulement à sa parole, mais en sa personne même, proposée comme le *substratum* de la doctrine, l'objet primaire de la foi, la doctrine s'écroulant dès que la personne est écartée. Un homme dire au monde : « *Ego sum veritas,* » je suis la vérité, et être cru par le monde, cela révolte la nature qui connaît trop bien, hélas! ses propres impuissances et défaillances intellectuelles.

Incapable de déterminer et d'attirer à lui un mouvement général des esprits, l'homme est-il plus à même de déterminer et d'attirer à lui un mouvement général des cœurs? Votre expérience a déjà répondu non. L'amour est, j'en conviens, le sentiment que les nobles cœurs convoitent, et qu'ils préfèrent, même, à l'admi-

ration si bien faite pour flatter l'orgueil; mais l'amour se nourrit de charmes vivants qu'il n'est pas en notre pouvoir de faire durer toujours. Aujourd'hui vous êtes aimé, je le veux bien. Vous séduisez les cœurs par la beauté de vos traits, le feu de vos regards, la douceur enchanteresse de votre sourire, les agréments de votre physionomie, la musique de votre parole, le brillant de votre esprit, la bonté de votre cœur, la bienveillance de vos relations, l'empressement de vos services, la générosité de vos bienfaits; vous avez tous les charmes et vous méritez, mieux que Titus, d'être appelé « les délices du genre humain. » Mais demain! Demain, quand la pâle mort aura flétri sur votre face défigurée les riches couleurs de la vie, éteint la flamme de vos yeux, glacé vos lèvres, imposé silence à votre bouche harmonieuse, emporté votre âme, brisé vos liens, tari la source de vos dons; après-demain, quand les sinistres travailleurs de la tombe auront dévoré votre chair et pulvérisé vos ossements; plus tard encore, quand il ne restera plus de vous qu'un nom presque vide, si toutefois l'oubli vous épargne, que deviendra l'amour? —

Néant! — Hommes aimés, vous ne ferez plus tressaillir les cœurs. Telle est la fatale destinée de nos affections, ici-bas : de languir quand leur objet n'est plus présent, de s'évanouir quand l'absence se prolonge sans espoir de retour. Je ne vous demande pas, Messieurs, si parmi les personnages historiques, dont la mémoire commande votre admiration, il en est que vous aimez d'un amour tendre, confiant, généreux et dévoué; cette question vous ferait sourire. Mais dites-moi si, dans les familles où se conserve le culte des ancêtres, la voix du sang fait encore battre les cœurs? Hélas, d'amour, point! L'image vénérée de ceux qui furent nos pères éveille à grand'peine nos souvenirs endormis, nous les saluons avec respect, sans comprendre toujours que leurs grandes actions et leurs vertus devraient être les règles de notre vie.

La vertu, dont je viens de prononcer le nom, la vertu, le plus sérieux et le plus durable des charmes dont une créature humaine puisse être revêtue, la vertu ne résiste pas à l'amoindrissement que l'impitoyable temps fait subir à toutes choses. Près de nous et quand nous la voyons agir, elle possède je ne sais quelle cha-

leur communicative qui active en notre âme la circulation des nobles pensées et des saints désirs. Dès qu'elle ne nous apparaît plus que de loin, elle est froide comme les astres pâles qui peuplent les profondeurs du firmament. Que dis-je? Le juste, dont nous n'apercevions pas les faiblesses dans le prochain éblouissement de ses belles qualités, devient, lorsqu'il a disparu, l'objet d'une critique intéressée qui fouille sa vie, pour en extraire cet obscur limon que déposent au fond de toute existence humaine nos infirmités natives; et, avouons-le humblement, nous sommes beaucoup plus disposés à nous autoriser, pour faillir, des faiblesses du juste, qu'à prendre exemple sur ses vertus, pour nous exciter au bien. Et quand même la vie d'un de nos semblables nous apparaîtrait sans ombre, pourrait-elle s'imposer à nous comme un type universel qui donne la mesure de toute perfection et qu'on doit désespérer d'égaler jamais? Non, Messieurs; car l'homme est faillible, partant, il a pu de bonne foi se tromper en des actions contre lesquelles la prudence veut que nous nous tenions en défiance; l'homme est perfectible, partant, il ne saurait achever, en sa

personne, la course de toutes les vertus. Un exemplaire unique sur lequel se forme la perfection de tous est donc chose introuvable parmi les hommes.

Plus introuvable, encore, le pouvoir de se survivre dans la constante expression et l'immuable influence de sa volonté, pour maintenir l'unité d'une société. On peut dire à un peuple en lui montrant l'autorité : Soumets-toi, c'est Dieu qui commande, et, par là, assurer au pouvoir et à l'obéissance une longue harmonie; mais si vous ne voulez contenter, dans le commandement, que les instincts dominateurs d'une grande âme, ce ne peut être que pour un temps. Les révolutions n'attendent même pas toujours que celui qui gouverne s'endorme de son dernier sommeil, pour lui soustraire les multitudes que son sceptre tenait courbées dans une même obéissance. Les plus heureux monarques, ceux dont l'autorité incontestée se transmet avec le sang, n'ont pas le don de faire passer en leurs rejetons la force de leur vouloir, ni de les garantir contre les substitutions violentes de races ou contre les orages populaires qui menacent toutes les souverainetés. Un jour arrive où l'on

n'entend plus ce cri traditionnel : Le roi est mort, vive le roi! Un homme d'aventure s'est emparé du pouvoir; les peuples se sont imaginé que leur volonté mobile doit remplacer tout principe et toute autorité, et l'on voit, sous l'action corruptrice de mille passions, se décomposer les plus fortes nationalités. Si tel est le sort des empires temporels, que penser de la possibilité de maintenir l'unité d'une société spirituelle par le prolongement d'une seule et même volonté, surtout si cette volonté impose une doctrine dont l'originalité surprend la raison et l'humilie par l'incompréhensible, une loi dont l'exécution surpasse les forces de la nature? Dans ces conditions, par quel mystérieux dédoublement de sa personnalité un homme fera-t-il passer ses propres intentions, avec son pouvoir, dans ceux qui lui succèdent, de manière à ce qu'ils s'oublient eux-mêmes pour se fondre tous en lui? Par quel prodige s'emparera-t-il, à l'avance, d'une longue suite de générations jusqu'à ne leur faire voir que lui-même en ceux qui gouvernent? A ces questions, Messieurs, je ne puis répondre que par un seul mot : impossible.

Et, maintenant, récapitulons brièvement ces impuissances humaines. — S'agit-il pour l'homme de faire accepter universellement et d'une manière stable un enseignement tout à fait original et personnel, une doctrine mystérieuse, tellement identifiée avec celui qui enseigne qu'on ne puisse les séparer dans la foi des peuples? Impossible. — S'agit-il pour l'homme de se faire aimer d'un amour tendre, confiant, généreux et dévoué, quand il n'est plus là pour séduire les cœurs, quand la mort a détruit les charmes présents dont se nourrit l'amour? Impossible [1]. — S'agit-il pour l'homme faillible et perfectible d'imposer sa vertu comme un

1 « Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang, par une union plus intime, plus sacrée, plus impérieuse que quelque union que ce soit. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour. A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe créateur du monde? Les fondateurs de religions n'ont pas même eu l'idée de cet amour mystique qui est l'essence du christianisme sous le beau nom de Charité. C'est qu'ils n'avaient garde de se lancer contre un écueil; c'est que, dans une opération semblable, se faire aimer, l'homme porte en lui-même le sentiment de son impuissance. Aussi, le plus grand miracle

exemplaire achevé, irréproductible, sur lequel doit se former la perfection de tous? Impossible. — S'agit-il pour l'homme de se survivre dans la constante expression et l'immuable influence de sa propre volonté, pour maintenir l'unité d'une société spirituelle? Impossible. — Quatre impossibles, Messieurs! Et cependant ces impossibles ont été faits. Ils ont été faits par un homme du peuple, fils d'une nation asservie et méprisée, mort il y a près de dix-neuf cents ans, dans l'opprobre et les tortures d'un supplice infâme : par Jésus-Christ. — Comment? Je n'ai point à vous le dire présentement; la suite de mon exposition vous révèlera ce mys-

du Christ, sans contredit, c'est le règne de la Charité. Lui seul, il est parvenu à élever le cœur des hommes jusqu'à l'invincible, jusqu'au sacrifice du temps; lui seul, en créant cette immolation, a créé un lien entre le ciel et la terre. Tous ceux qui croient sincèrement en lui ressentent cet amour admirable, surnaturel, supérieur; phénomène inexplicable, impossible à la raison et à la force de l'homme, feu sacré donné à la terre par ce nouveau Prométhée, dont le temps, ce grand destructeur, ne peut ni user la force, ni limiter la durée... Moi, Napoléon, c'est ce que j'admire davantage, parce que j'y ai pensé souvent. Et c'est ce qui me prouve absolument la divinité du Christ. » (Paroles de Napoléon au général Bertrand.)

ère. Aujourd'hui, j'invoque le témoignage des faits. Or, les faits nous disent que Jésus-Christ est connu, aimé, imité, obéi, comme l'homme ne peut pas être connu, aimé, imité, obéi; le monde chrétien, par ses mouvements, sa perfection, son harmonie, proclame que l'impossible est fait : *Factum est.* Donc Jésus-Christ est plus qu'un homme.

Ne m'en demandez pas davantage, Messieurs. Si votre logique va plus loin, je la laisse faire. Pour moi, je suis satisfait de mes conclusions; et, sans avoir encore prononcé, mon dernier mot sur la personne même de Jésus-Christ, je crois l'avoir assez élevée pour que vous soyez fiers d'être chrétiens, en dépit des comparaisons par lesquelles l'incrédulité s'efforce de réduire l'œuvre chrétienne à des proportions humaines. Et, tel que je vous l'ai montré, Jésus-Christ, cause vivante, personnelle, surhumaine du monde chrétien, est assez grand pour que ceux d'entre vous qu'effraye le mystère de l'Homme-Dieu attendent avec un religieux respect le témoignage plus pressant que je dois invoquer bientôt.

Préparez les esprits aux prochains retours de

ma parole, ô mon cher Maître! Ouvrez-lui les portes de la foi. Il y va de votre gloire et du salut des âmes; et votre gloire et le salut des âmes me sont plus chers que tous les biens.

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'AFFIRMATION CHRÉTIENNE

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'AFFIRMATION CHRÉTIENNE

Éminentissime Seigneur, Messeigneurs, Messieurs [1],

Quand nous étudions le monde physique, notre intelligence, sollicitée par les phénomènes, se met en quête de leur cause, et, après l'avoir découverte, nous prêtons notre voix à la nature pour chanter la gloire de son créateur. Mais si l'univers pouvait parler autrement qu'par ses mouvements, ses perfections, son harmonie; si, réfléchissant et méditant lui-même toutes ces choses et s'élevant jusqu'à la connaissance de son principe, il avait comme nous un organe pour exprimer sa pensée, des hauteurs sereines du firmament, du sommet

1. Étaient présents à la conférence: Son Eminence le cardinal Guibert; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes; Mgr Turinaz, évêque de Tarantaise.

des montagnes, des profondeurs émues de l'océan, du lit tranquille des fleuves et des ruisseaux, de la cime des arbres, du calice des fleurs, de la pointe des brins d'herbe, nous entendrions venir à nous une voix joyeuse qui dirait : Nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, c'est Dieu qui nous a faits. *Ipse fecit nos et non ipsi nos* [1]. Cette voix, qui manque au monde physique, le monde chrétien la possède. C'est pourquoi, ne se bornant pas à nous inviter, par le spectacle unique de ses mouvements, de ses perfections, de son harmonie, à remonter jusqu'à une cause vivante, personnelle, surhumaine, il se prononce lui-même sur la nature de cette cause, il affirme que cette cause est un Homme-Dieu. Affirmation surprenante pour la raison, mais tellement rigoureuse et imposante qu'il est impossible de n'en pas tenir compte. Que vaut donc cette affirmation pour compléter les conclusions de nos précédentes investigations? Quelle autorité peut-elle avoir sur l'esprit humain? Voilà ce qu'il faut savoir, messieurs; et pour cela, nous devons étudier dans

1. Psalm. xcix.

cette conférence les qualités de l'affirmation chrétienne en elle-même d'abord, puis dans ceux qui affirment.

I

Le premier caractère qui nous frappe dans l'affirmation chrétienne, c'est son universalité. Pas une note discordante. Partout où il y a des chrétiens, vous entendrez cette profession de foi : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.* « Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu. » C'est là le dernier lien qui rattache à notre monde surnaturel ceux-là mêmes qui, par quelque erreur, se sont séparés de son unité et qui les autorise à porter encore le nom de chrétiens. Ce lien rompu, ils retombent dans les régions profanes de la nature et ne peuvent plus se parer du nom du Christ que par une sacrilége usurpation, dont s'indigne l'hérésie elle-même.

Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous faire parcourir le monde pour vous conduire à une enquête de l'universalité de notre foi en la divinité de Jésus-Christ? C'est un fait qui s'affirme

autant par les actes publics du monde chrétien que par la formule dont il se sert pour exprimer sa respectueuse et profonde conviction. Je vous ai dit : Partout Jésus est connu, Jésus est aimé, Jésus est imité, Jésus est obéi; ajoutez, messieurs : Partout Jésus est adoré. Les vastes temples dont les voûtes abritent nos grandes assemblées et dont les magnificences convergent vers un même point où se fixent les regards et les cœurs, le tabernacle, centre mystérieux de notre culte; la croix avec sa victime, toujours à la place d'honneur; l'autel paré de fleurs et de feux; l'encens qui fume et prodigue ses parfums; les richesses de la nature et de l'art convoquées à une même fête; les solennels accents de la prière; les prostrations des prêtres et du peuple; est-ce que tout cela ne fait pas entendre ce cri de la foi : — Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu? Et ce fils de Dieu, entendez-le bien, n'est pas une essence invisible que la pensée va chercher dans le mystère des cieux, c'est un homme que l'on a vu, entendu et touché, un personnage de chair et d'os qui appartient à l'histoire; c'est l'Homme-Dieu. Voilà ce qu'affirme universellement le monde chrétien.

Vous me direz, messieurs, qu'il y a eu dans la vie des peuples de sinistres et lamentables surprises. Des hommes, enivrés d'orgueil et de flatteries, ont pensé que la majesté royale ne suffisait pas à leur grandeur et qu'ils pouvaient ambitionner les honneurs divins. Méprisant assez l'humanité pour la croire capable de ce suprême avilissement, ils lui ont demandé de l'encens et des autels, et, faut-il le dire, ils ont vu les convoitises et la peur se prosterner devant eux dans une sacrilége adoration. Mais l'heure de la justice a promptement sonné pour ces superbes scélérats. Les peuples, un instant surpris par leur audace, se sont indignés de se voir si vils et si mépris[illegible], et, d'une main brutale, ils ont renversé dans l'égout les dieux d'un jour dont la gloire usurpée les accusait de lâcheté et d'infamie.

Nous n'en sommes pas là, messieurs, vous le savez bien. L'Homme-Dieu que nous adorons n'est pas d'hier; son culte n'est pas, chez nous, le fruit d'une surprise, mais le legs pacifique d'une longue tradition. Ce que nous confessons aujourd'hui, nos pères le confessaient; au caractère de l'universalité, l'affirmation

chrétienne joint le caractère plus auguste de la perpétuité.

Je n'ai point à vous faire, sur ce point, l'histoire des seize siècles qui ont précédé le nôtre; personne ne nous la conteste; personne ne s'inscrit en faux contre cette vérité, que l'on pourrait appeler monumentale : que la vie des peuples chrétiens, à partir du troisième siècle de l'ère nouvelle, est pleine de l'affirmation de l'Homme-Dieu. Mais cette affirmation, au dire de l'incrédulité, s'élaborait lentement dans l'ombre des deux premiers siècles par la transformation des fables dont s'était repue la crédulité des anciens peuples. Un homme était apparu, puissant initiateur dont la sagesse profonde avait donné à l'esprit humain un élan inaccoutumé. Émus de ses infortunes, plus émus encore des sublimes leçons qu'ils avaient reçues de lui, ses disciples, s'effaçant devant sa gloire, n'eurent pas d'autre ambition que de le grandir. « Comme premier effet de sa personne et de son action, on vit naître la foi en sa résurrection; cette foi, à son tour, exalta les esprits, et le mythe échauffé développa une végétation luxuriante de rejetons de plus en

plus merveilleux. Le fils de David devint le fils de Dieu engendré sans père, le fils de Dieu devint le Verbe créateur incarné,... le sage instituteur du peuple posséda la science universelle et devint le second *moi* de la Divinité [1]. » Ce fut, pendant un certain temps, une évolution, une exaltation, une idéalisation continue du Christ, définitivement fixée dans les Évangiles, que l'on attribue à ses disciples immédiats, mais qui, en réalité, furent l'œuvre du temps et des générations chrétiennes.

Ainsi donc, messieurs, l'affirmation de la divinité de Jésus-Christ ne remonte pas à l'origine du monde chrétien, elle est sortie de son sein et ne s'est fixée sous la forme d'un dogme immobile qu'après une longue élaboration. La saine critique exigerait que l'on décrivît d'une manière précise cette élaboration, en nommant des personnes certaines, des lieux certains et des dates certaines; car, le christianisme étant né à une époque historique, il n'est pas possible de le traiter, sans injustice, à l'égal de ces religions purement

1. Strauss, *Nouvelle Vie de Jésus*, pages 211-212. Trad. Dollus et Nefftzer.

légendaires dont la source, semblable à celle du Nil, se cache dans le désert inexploré des siècles sans écritures. Eh bien, non, des généralités irresponsables : l'exaltation de la foi, le mythe échauffé ; des hypothèses, sur la composition et le remaniement des premiers livres chrétiens, remplacent tout, pourvu que l'on rencontre dans la vérité historique des difficultés que le parti pris exagère, ou qu'il déclare insolubles avant même de les avoir examinées. Et l'on voudrait, à l'aide de pareils expédients, nous obliger à méconnaître l'esprit essentiellement traditionnel du monde chrétien, esprit qui consiste, ainsi que je vous le faisais remarquer dernièrement, à témoigner de ce qui fut au commencement, à conserver le dépôt des vérités primitivement enseignées? Et l'on prétendrait nous aveugler sur les difficultés que présente, avec un tel esprit, l'introduction subreptice d'un dogme aussi important que celui-ci : Il y a un Homme-Dieu, fils éternel du père, et fils d'une vierge selon la chair? C'est trop compter, vraiment, sur notre naïveté. La supposition des Évangiles, comme produit du travail impersonnel des générations

chrétiennes, est, pardonnez-moi l'expression, une niaiserie colossale. Les générations ne font pas de livre, il faut un auteur. Or un auteur anonyme, quel qu'il soit, n'a pu imposer au monde chrétien sa synthèse légendaire sans s'être assuré préalablement de l'entente impossible des églises apostoliques, à moins qu'on ne suppose la suppression également impossible des réclamations qu'elles ont dû faire entendre contre une œuvre qui altérait si profondément leurs primitives traditions.

Je pourrais, messieurs, faire valoir vingt autres raisons en faveur de l'authenticité des Évangiles; mais permettez-moi de passer outre [1]. L'affirmation dont je défends actuellement la perpétuité peut se passer du témoignage évangélique, car elle existait avant que le canon des Évangiles fût fixé. Elle existait, non comme l'expression d'une opinion timidement envahissante qui tendait à se transformer en croyance, mais comme l'expression d'une conviction arrêtée et propre

1. Cf. *Introduction au dogme catholique.* — Conférences du couvent de Saint-Thomas d'Aquin. Trente-troisième et trente-cinquième conférences

au monde chrétien. La critique rationaliste nous refuse des indications précises et se réfugie dans l'ombre des deux premiers siècles; projetons sur cette ombre les lumières de l'histoire.

Voulez-vous entendre la confession des martyrs? C'est saint Vital qui s'écrie : « O Seigneur Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, daignez recevoir mon âme [1]; » c'est saint Ignace qui s'appelle *Théophore*, porte-Dieu, parce qu'il a Jésus-Christ dans son cœur [2]; c'est sainte Symphorose qui regarde comme le plus grand des biens d'être brûlée pour le Christ son Dieu [3]; c'est saint Polycarpe qui répond à ses juges : « Comment puis-je haïr celui que j'ai adoré, mon roi, mon Sauveur [4]? » c'est le fils de sainte Félicité

1. Domine Jesu Christe, salvator meus et Deus meus, jube suscipi spiritum meum. (Apud S. Ambr., *De exhort. cast.*, c. 1. Ruinart, p. 515.)

2. Τραιανὸς εἶπεν. Καὶ τίς ἐστιν Θεοφόρος; Ἰγνάτιος ἀπεκρίνατο. Ὁ Χριστὸν ἔχων ἐν στέρνοις. (Martyr. S. Ignat., n° 2. Apud Ruinart, *Act. sinc.*, in-4°, p. 696.)

3. Unde mihi tantum boni, ut ego merear cum filiis meis offerri hostia Deo. (Pass. S. Symph., n° 2. Ibid., p. 11.)

4. Ὀγδοήκοντα καὶ ἓξ ἔτη ἔχω δουλεύων αὐτῷ, καὶ οὐδέν με ἠδίκησεν, καὶ πῶς δύναμαι βλασφημῆσαι τὸν βασιλέα μου, τὸν σώσαντά με. (Epist. eccl. Smyrn., n° 9.) L'ancienne version

qui proclame que tous ceux qui ne confessent pas que Jésus-Christ est le Dieu véritable seront précipités dans le feu de l'enfer [1]. Et combien d'autres qu'il serait trop long de citer! Voulez-vous entendre la prière des premiers chrétiens? « O Jésus-Christ, disent-ils, lumière joyeuse de la gloire sainte du Père immortel, fils du Père saint, voyant la lumière du soir, nous louons et le Père et le Fils et le Saint-Esprit de Dieu! [2] » Voulez-vous entendre les aveux des païens? Ce sont les persécuteurs qui se récrient contre la foi chrétienne et qui veulent qu'on abjure la divinité du crucifié. C'est un Celse qui accumule les arguments, pour prouver aux chrétiens qu'ils sont fous d'adorer

latine développe ainsi ce texte : « Octogesimum jam et sextum annum ætatis ingredior, nomini ejus semper probatus et serviens, nunquàm ab eo lassus, semperque servatus : quomodo possum eum odisse quem colui, quem probavi, quem semper fautorem optavi, salvatorem salutis et gloriæ, persecutorem malorum, ultoremque justorum? (Ruinart, p. 31.)

1. Omnes qui non confitentur Christum *verum* esse *Deum*, in ignem æternum mittentur. (Passio S. Felicitatis, n° 3. Ibid., p. 23.)

2. Φῶς ἵλαρὸν ἁγίας δόξης ἀθανάτου Πατρὸς, οὐρανίου, ἁγίου, μακάριος, Ἰησοῦ χριστέ. ἐλθόντες ἐπὶ τὸν ἥλιον δύσιν, κ. τ. λ. (Routh., t. III, p. 515.)

un homme à l'égal de Dieu [1]; c'est un Alexandre Sévère qui veut élever un temple au Christ, Dieu des chrétiens; c'est un Pline qui déclare que les chrétiens s'assemblent avant le jour pour chanter les louanges du Christ qu'ils regardent comme leur Dieu [2]; ce sont les esclaves romains qui, sur les murs de leurs cellules, caricaturent le crucifié qu'ils appellent Dieu [3]. Voulez-vous entendre l'enseignement des docteurs et des pères apostoliques? Écoutez Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie, saint Irénée, saint Justin, saint Méliton, saint Ignace, saint Barnabé, saint Clément de Rome : « Jésus est connu partout, partout il est adoré [4]. Croyez, ô hommes, à celui qui est homme et

1. Cf. Origen., *Contra Celsum*.

2. Quod essent soliti stato die ante lucem convenire carmenque Christo, quasi *Deo*, dicere secum invicem... (Ep. Plin. ad. Trajan.)

3. Ces cellules ont été récemment découvertes dans la *Vigna Nussiner*. J'y ai vu une image grossièrement taillée au poinçon dans la muraille et représentant un crucifié à tête d'âne devant lequel un homme est prosterné. Au-dessous, on lit l'inscription suivante : Ἀλεξάμενος σέβεται θεόν. Garucci fait remonter cette caricature aux premiers siècles de l'Église.

4. (Christus) ubique creditur, ubique adoratur. (Tertul. *Adv. Jud.*, cap. VII.)

Dieu, croyez à celui qui a souffert et qui est adoré comme le Dieu vivant [1]. Jésus-Christ est le Dieu de toutes choses créées [2], sa divinité surpasse par sa grandeur le monde entier [3]. Il n'est pas Dieu par participation, mais par substance [4], et parce que la divinité est en lui par nature [5]. Voilà le Dieu immaculé sous la figure de l'homme, le Verbe Dieu, celui qui est dans le Père [6], le Dieu qui s'est fait homme, le Seigneur lui-même qui nous a sauvés [7]. La bassesse de la chair a caché les traits de sa divinité, quoiqu'il existât comme Dieu véritable avant tous les siècles [8]. C'est le Dieu et Sei-

1. ..... Προσκυνουμενῳ Θεῷ ζῶντι. (Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gentes*, n° 9, p. 84.)

2. Θεὸς ὁ ὑπὲρ πάντα τὰ γενητὰ ἐνανθρώπησεν. (Origen. in Joan., t. II, n° 28. Opp., t. IV, p. 87.)

3. Ὑπερβάλλουσαν, καὶ μειζονα παντὸς τοῦ κοσμου Θειοτήτα. (Ibid., t. VI, n° 17, p. 132.)

4. Οὐκ Σωτὴρ οὐ κατὰ μετουσίαν, ἀλλα κατ' οὐσίαν ἐστι Θεός. (Orig. in Ps. cxxxv, 2. Opp., t. II, p. 833.)

5. Φύσει μὲν αὐτοῦ ἀρχὴ ἡ Θεότης. (Orig. in Joan., t. I, n° 20. Opp., t. IV, p. 19.)

6. Θεὸς ἐν ἀνθρώπου σχήματι ἄχραντος... Λόγος Θεὸς, ὁ ἐν τῷ πατρὶ. (Clem. Alex. *Pædagog.*, l. I, cap. II, p. 99.)

7. Ὁ Θεὸς οὖν ἄνθρωπος ἐγένετο, καὶ αὐτὸς Κύριος ἔσωσεν ἡμᾶς. (S. Ireu. *Contr. hær.*, l. V, c. XXI, n° 1.)

8. ...., καίπερ Θεὸς ἀληθὴς πρωίθεν ὑπάρχων. (S. Meliton, *Serm. cont. Docet.*, in Spicileg. Solesm., tom. II, p. 61.)

gneur des vertus dont il est parlé dans les saints livres, le Dieu qui monte, le Dieu d'Abraham [1], le docteur unique dont les prophètes étaient les disciples [2], l'invisible devenu pour nous visible [3]. Voulez-vous connaître sa gloire? Elle consiste en ce que tout ce qui est, est en lui et pour lui [4]. Mais sachez qu'il ne suffit pas de l'appeler Dieu, il faut avoir de lui des sentiments dignes de Dieu, dignes du juge des vivants et des morts [5]. »

Ces dernières paroles sont de saint Clément, messieurs. Par lui, nous touchons au grand Paul dont les accents sublimes ont déjà, plus d'une fois, retenti à vos oreilles. « Chrétiens, dit cet apôtre de l'Homme-Dieu, il n'y a qu'un

1. Καὶ θεὸς καὶ Κύριος τῶν δυνάμεων. (S. Justin. Dialog. n° 36, et Ibid., n° 37.)

2. Μαθηταὶ Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ μονογενοῦς διδασκάλου ἡμῶν... οὗ καὶ οἱ προφῆται μαθηταὶ ὄντες,... (S. Ignat. ad Magn., n° 9.)

3. ... τὸν ἀόρατον, τὸν δι' ἡμᾶς ὁρατόν,... τὸν ἀπαθῆ, τὸν δι' ἡμᾶς παθητόν. (Ibid., ad Polycarp., n° 3.)

4. Ἔχεις καὶ ἐν τούτῳ τὴν δόξαν τοῦ Ἰησοῦ, ὅτι ἐν αὐτῷ πάντα, καὶ εἰς αὐτόν. (S. Barnab. Epist. n° 12.)

5. Οὕτως δεῖ ἡμᾶς φρονεῖν περὶ Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὡς περὶ θεοῦ, ὡς περὶ κριτοῦ ζώντων καὶ νεκρῶν. (S. Clem. ep. II, n° 1.)

(*Note.* — Toutes ces citations des SS. Pères sont empruntées au savant ouvrage de Mgr Ginoulhiac, ***Histoire du dogme catholique***, tom. II.)

Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses; il n'y a qu'un Seigneur Jésus-Christ, par qui sont toutes choses [1]; et ce Jésus-Christ n'a pas cru qu'il usurpait en se croyant l'égal de Dieu, bien qu'il se soit anéanti jusqu'à prendre la forme de l'esclave [2], car il est le propre fils de Dieu [3], engendré par lui [4], non à la manière des hommes, mais par un acte ineffable qui fait de lui l'image de Dieu [5], l'éclat de sa gloire et l'empreinte même de sa substance [6]. Tout a été créé en lui, dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles... et il est avant tout, et toutes choses subsistent en lui [7]. C'est

1. Vobis tamen unus Deus, Pater, ex quo omnia, et nos in illum; et unus Dominus Jesus Christus per quem omnia, et nos per illum. (I Cor., cap. VIII, 6.)

2. Qui, cum in formâ Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo. (Philip., cap. II, 6, 7.)

3. Qui etiam *proprio filio suo* non pepercit. (Rom., c. VIII, 32.)

4. Cui aliquando dixit angelorum . Filius meus es tu, ego hodie genui te. (Heb., cap I, 5.)

5. Qui (filius) est imago Dei invisibilis. (Col., cap. I, 15.)

6. Qui (filius) cum sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. (Heb., cap. I, 3.)

7. In ipso condita sunt universa in cœlis et in terrâ, visibilia et invisibilia..... et ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant. (Col., cap. I, 16, 17.)

par lui que Dieu a fait les siècles; il porte toutes choses par la puissance de sa parole; [1] en lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science divines [2]; en lui habite corporellement la plénitude de la divinité [3]. Que tout genou fléchisse devant son nom sur la terre, au ciel et jusque dans les enfers [4]. »

Messieurs, nous voilà, si je ne me trompe, à la naissance même du christianisme. Nous y sommes arrivés en remontant le cours des générations primitives. Ces générations se pénètrent l'une l'autre par les individus de divers âges qui les composent, et l'on doit croire que la foi d'une génération postérieure est un indice certain de la foi que l'on professait dans la précédente, à moins de contredire à toutes les lois de la nature humaine et de l'histoire [5].

1. Per quem (Deus) fecit et sæcula... cum sit... portan omnia verbo virtutis suæ. (Heb., cap. I, 23.)

2. In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. (Col., cap. II, 3. Cf. Rom., cap. XI, 33.)

3. In ipso habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. (Col., cap. II, 9.)

4. In nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum. (Philip., cap. II, 10.)

5. La vie de la société chrétienne n'est pas allée jusqu'à une époque, et puis, elle n'a pas recommencé sur des prin-

Où sont donc ces siècles d'évolution, d'exaltation, d'idéalisation continues qui ont préparé la formule définitive du dogme de l'Homme-Dieu et déterminé l'affirmation unanime du monde chrétien? Ils n'existent que dans la tête de ceux qui les ont imaginés; on les chercherait en vain dans l'histoire. L'affirmation chrétienne ne se forme pas lentement, elle naît tout à coup sous l'impression d'un événement unique. Et cependant, ce n'est pas une explosion inattendue de l'âme humaine; sa perpétuité, prenant un caractère plus auguste, se prolonge dans les âges qui ont précédé l'ère nouvelle du monde. Avant d'être une affirmation de possession, elle était une affir-

cipes nouveaux et sur des bases inconnues précédemment. Les générations se succèdent l'une à l'autre, mais les hommes qui appartiennent à ces générations successives ont vécu, ont grandi, se sont formés au sein des générations précédentes. Ainsi, pour faire une application sensible au sujet qui nous occupe, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Méliton de Sardes, qui ont écrit dans la dernière moitié du second siècle, étaient nés dans la première. Ils y avaient vécu, ils s'étaient formés à la connaissance des choses ecclésiastiques dans le cours de la période antérieure. Saint Irénée s'était formé à l'école de Polycarpe de Smyrne, qui avait été l'élève de Jean l'évangéliste. Clément

mation de promesse et d'attente. Aujourd'hui, nous disons : il y a un Homme-Dieu; avant nous, l'humanité disait : il y aura un Homme-Dieu. Rappelez-vous l'étonnant spectacle des préparations divines auquel je vous faisais assister l'an dernier. Vous avez vu tous les peuples penchés vers l'avenir, attendant un libérateur, un médiateur, un docteur, un législateur, un vainqueur du mauvais principe, un fils de la femme, enfant d'un père irrité, une incarnation divine. Plus précis dans ses promesses et ses oracles, le peuple juif nous a montré, en tous ses détails, la vie prophétisée de celui qui devait venir : vrai fils de David et vrai fils de Dieu, né dans le

d'Alexandrie, sans les nommer, témoigne de la manière la plus formelle qu'il avait eu pour maîtres des disciples immédiats des apôtres. Tout le monde sait que Tatien, le chef des Encratites, avait été le disciple de saint Justin et avait écrit ses premiers livres du vivant de son maître. Se fixer donc à une époque précise, comme si les témoignages venus après n'étaient pas recevables, comme si la foi que l'on professait dans le sein d'une génération postérieure n'était pas un indice certain de celle que l'on professait dans la génération précédente, est contraire à toutes les lois de la nature et de l'histoire. (Ginoulhiac, *les Origines du christianisme*, Introduction.)

temps et engendré dans l'éternité, Dieu tout-puissant, Dieu avec nous, Jéhovah lui-même [1]. A l'époque où les temps sont pleins d'erreur, de crimes, de désirs, de promesses, de prodiges et de catastrophes, l'annonce d'un avénement miraculeux trouble l'inertie contemplative de l'Inde et le repos des brahmanes [2]. Les philosophes, les historiens, les poëtes saluent le Désiré comme s'il était proche [3], et les gentils se mettent en route vers la sainte Jérusalem pour voir ce qui s'y passe [4]. C'est alors qu'éclate l'affirmation chrétienne.

1. Voy. vingt-neuvième conférence : ***La plénitude des temps.***

2. Le mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse qui agitait le monde passa jusqu'à l'inertie contemplative des Indes et troubla le repos du brahmane. S'il faut en croire l'étude des monuments orientaux (*Asiatical Research*, tome I), l'annonce d'un avénement miraculeux se répandait dans l'Inde comme dans la Judée. (Villemain, *Du polythéisme.* NOUVEAUX MÉLANGES, t. II, p. 101.)

3. Parlant de la loi *véritable, absolue, universelle, invariable, éternelle*, Cicéron prophétise en ces termes : « Elle ne sera pas autre dans Rome, autre dans Athènes, autre aujourd'hui, autre demain : partout, dans tous les temps, régnera cette loi immuable, sainte, et avec elle, Dieu le maître et le roi du monde. »

4. Un grand nombre de gentils se rendirent à cette époque

En l'entendant, messieurs, le bon sens nous incline à croire que le monde vient de passer, par un grave et solennel événement, de l'attente à la possession. Ce n'est point ainsi que raisonne l'incrédulité. Elle avoue les traditions sacrées [1], mais elle en prend acte pour diminuer l'autorité de notre affirmation, en niant la réalité du fait qui a dû la provoquer : l'apparition d'un Homme-Dieu. Le christianisme s'est fait illusion, ou bien il a profité habilement de la fermentation des désirs qui agitaient l'antiquité pour exagérer jusqu'au divin la personne de son auteur, en

à Jérusalem pour voir le Sauveur du monde. (*Talmud. Babyl.* Santsed, cap. II.)

A l'époque où parut Jésus-Christ, Ming-ti, empereur de la Chine, envoya des députés en Occident (la Chine est à l'orient de Jérusalem) pour reconnaître le Saint annoncé par les anciennes traditions. (Jos. Shmitt, *Origine des mythes.*)

1. Les traditions sacrées et mythologiques avaient répandu dans toute l'Asie la croyance d'un grand médiateur qui devait venir, d'un juge final, d'un Sauveur futur, roi, Dieu, conquérant et législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal. (Volney, *les Ruines*, p. 228.)

Il n'y a aucun peuple qui n'ait eu son expectative de cette espèce. (Boulanger, *l'Antiquité dévoilée*, t. II, liv. IV, ch. III.)

lui attribuant les perfections que rêvait l'imagination des peuples exaltée par le sentiment religieux. Voilà tout le secret de la subite transformation que nous remarquons dans le genre humain, et pourquoi il s'imagine posséder aujourd'hui ce qu'il attendait hier.

Cela n'est pas sérieux, messieurs. Un homme sensé ne croira jamais que l'illusion ou l'habileté soit assez puissante pour unir subitement ensemble ces deux perpétuités qui n'en font qu'une : la perpétuité de l'affirmation d'attente et la perpétuité de l'affirmation de possession. Il y a eu des faux Christs qui ont usurpé à leur profit les oracles; mais leurs misérables sectateurs, bientôt désabusés, ont écrasé leur mémoire sous le poids du mépris en attendant l'oubli de la postérité. Notre Christ demeure, et les siècles qui se succèdent se transmettent de l'un à l'autre cette universelle profession de foi : Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

Cette perpétuité est un fait considérable devant lequel s'écroulent les suppositions qui

nous accusent d'usurpation à l'égard des traditions et d'une fausse attribution de titre; car, remarquez-le bien, ce n'est pas la perpétuité sans contradiction d'une de ces rêveries religieuses avec lesquelles s'accommode aisément la nature abandonnée à ses instincts : c'est la perpétuité militante d'une croyance définie, d'un dogme impérieux, fécond en conséquences pratiques, contre lequel nous voyons s'armer constamment et les pouvoirs jaloux, et la raison humiliée, et les passions révoltées. Tout fumant encore du sang de onze persécutions, dans lesquelles les despotes de Rome ont joué leur existence contre celle de l'Homme-Dieu, le monde chrétien voit surgir une immense hérésie qui, arrachant le Verbe divin du sein de son Père, rabaisse le Christ au rang des créatures et réclame insolemment contre l'affirmation si vaillamment défendue par l'héroïsme des martyrs. La ruse, l'intrigue, l'hypocrisie, la violence, tout lui est bon. Elle séduit les empereurs et les arme pour sa cause; elle séduit les évêques eux-mêmes et les transforme en vils persécuteurs. Les saints proscrits et traqués comme des bêtes fauves, les fidèles trompés par

de fausses professions de foi, tout fait craindre que l'univers ne devienne arien. Mais non, un seul mot suffit pour confondre l'hérésie et pour assurer à l'affirmation chrétienne, contre l'arianisme, un triomphe définitif. Ni les efforts de Nestorius, séparant l'homme de Dieu dans le Christ, ni ceux d'Eutychès, confondant la nature divine et humaine dans un mélange où l'on ne reconnaît ni l'homme ni le Dieu, ni ceux des monothélites, altérant l'humanité en lui enlevant son propre vouloir, ni le fol orgueil, ni les basses intrigues, ni les indignes brutalités des empereurs dogmatisants, ne peuvent déconcerter la foi du monde chrétien confessant hardiment et obstinément que Jésus est vrai Dieu et vrai homme. Finalement épousées par les rois barbares, les dernières contradictions de l'hérésie s'éteignent dans cette universelle affirmation : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

Saluons les siècles de foi! saluons ces générations enthousiastes qui volent à la conquête du tombeau de Jésus-Christ ravi par les infidèles! saluons la vive et profonde empreinte de l'affirmation chrétienne gravée sur les monu-

ments, les doctrines, les institutions, les sociétés du moyen âge! Saluons et passons; car voici venir, avec l'ère nouvelle, de nouveaux combats. Plus radicale que jamais dans les exigences de son orgueil, la raison ne veut pas que le mystère envahisse le champ des connaissances humaines. L'affirmation chrétienne, préconisant la divinité d'un homme, la révolte particulièrement. Au nom de la liberté de penser, au nom de la science, elle argumente, elle critique, elle injurie, elle invective, et, parce que les traits de son impuissante colère s'émoussent sur la forte armure de foi que les siècles ont trempée, elle excite les passions populaires et les pousse à des fureurs qui rappellent les plus sinistres jours de la barbarie. Les temples s'écroulent, les autels dévastés ne nous montrent plus qu'un tabernacle désert, les crucifix gisent brisés dans la poussière du chemin, les prêtres disparaissent, proscrits ou moissonnés par l'assassinat, les fidèles tremblants n'osent plus élever la voix. C'est fini. Non, Messieurs, non, ce n'est pas fini. Sous d'autres cieux, Jésus-Christ Dieu reçoit encore les hommages du monde chrétien, et là même où la haine de

l'impiété croyait l'avoir à jamais étouffé, il ressuscite et ramène dans ses temples restaurés des flots d'adorateurs. La guerre se poursuit contre lui, à peine entrecoupée par de courtes trêves dont la raison profite pour transformer ses armes et dresser d'autres plans d'attaque; mais nous sommes là, reposés, rafraîchis et prêts à de nouveaux engagements. Un regard sur le passé nous rassure. Tant de combats et de victoires, dans une si longue carrière, nous garantissent l'avenir. Appuyé sur la perpétuité militante et triomphante de son affirmation, le monde chrétien peut dire sans témérité et sans jactance : Les siècles sont à moi!

J'aurais le droit, messieurs, de développer ici mes conclusions et de vous montrer déjà la valeur de l'affirmation chrétienne; mais ne nous pressons pas. Quand vous aurez étudié les qualités de cette affirmation dans ceux qui affirment, vous en comprendrez mieux l'irrésistible autorité.

II

Le moins que l'on puisse demander à celui

qui propose une croyance quelconque, c est l'intelligence et l'honnêteté : l'intelligence, pour que nous soyons sûrs qu'il ne se fait pas illusion, l'honnêteté, pour que nous soyons sûrs qu'il ne veut pas nous tromper. Or, messieurs, dans le monde chrétien, affirmant le dogme de l'Homme-Dieu, je vois quatre qualités qui passent la mesure de tout ce que l'on peut exiger d'un témoignage avant d'en subir l'autorité : son affirmation est intelligente, honnête, généreuse et héroïque.

Elle est intelligente, non pas au même degré dans toute la foule immense dont se compose la société chrétienne. Je n'ai pas la prétention certes, de multiplier à l'infini les brevets de capacité; et, bien qu'il soit évident que dans les milieux chrétiens le niveau intellectuel est plus élevé que partout ailleurs, j'avoue sans peine qu'il y a des milliers de petits esprits qui s'inclinent, sans réfléchir longuement, devant la majesté divine dont le Christ leur apparaît revêtu. Leur adoration, cependant, n'est point, comme on l'en accuse, l'acte d'une idiote superstition; vous verrez tout à l'heure par quelle opération sommaire d'intelligence elle est précédée et

commandée. Mais, si vous le voulez bien, ne tenons pas compte du menu peuple des esprits. Ce n'est pas aux éléments vulgaires dont se compose une société qu'il faut regarder pour juger son intelligence; c'est à sa tête, c'est-à-dire à ceux qui priment par leurs hautes facultés, et surtout, à ceux qui exercent dans cette société les fonctions importantes, les fonctions vitales de l'enseignement.

A ce point de vue, messieurs, je ne crains pas de le dire, le monde chrétien est, de toutes les sociétés, celle qui nous offre la plus grande somme d'intelligence. Elle se recrute partout. Dans toutes les catégories d'esprits qui se sont acquis une illustration, Jésus-Christ a compté, depuis l'origine du christianisme, et compte encore, à l'heure qu'il est, une foule d'humbles adorateurs. Ce suprême hommage qu'aucun homme n'a jamais pu obtenir d'une manière sérieuse et durable : l'adoration, — les sciences, les lettres, les arts, la politique, le gouvernement, l'ont rendu, soit directement, soit indirectement, à celui que nous appelons l'Homme-Dieu. Les grands capitaines sont du cortége, et vous vous rappelez sans doute ce mot célèbre

de l'un d'eux : « Je me connais en hommes, et je dis que Jésus-Christ n'est pas un homme [1]. » Il disait cela lorsque les ombres de la mort descendaient sur son âme désabusée. Combien d'hommes supérieurs, après de longues années d'oubli, d'indifférence, de révolte même, ont dit au Christ, avant d'entrer dans la tombe, cette parole de l'Apôtre : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant, » et lui ont demandé, avec la grâce du pardon, l'assurance du repos éternel. Tout récemment encore, un de nos plus illustres savants, le prince des physiologistes, trop préoccupé de ses recherches pendant sa laborieuse vie pour songer à Jésus-Christ, se tournait vers lui, à son dernier moment, et mourait entre les bras du Dieu de sa mère [2].

Mais, au-dessus de ceux qui ont cru et confessé le dogme de l'Homme-Dieu, il faut placer ceux qui ont reçu mission de l'imposer à la croyance du genre humain, ceux que nous appelons l'Église enseignante. Eh bien, qui osera dire que l'Église enseignante n'est pas une so-

1. Paroles de Napoléon au général Bertrand.

2 Voy. *Claude Bernard*, par le P. Didon *Revue de France* (février).

ciété intelligente? Quelques pamphlétaires haineux, quelques mendiants de malsaine popularité, qui font de la calomnie un métier lucratif, pourront bien l'accuser d'intentions malhonnêtes et lui reprocher d'étendre, entre l'esprit du peuple et la science, un rideau de ténèbres qui facilite la domination d'une caste sur l'ignorance; mais nier son grand esprit, ils ne le peuvent pas. Ses œuvres parlent, et les noms vénérés de ceux de ses docteurs dont l'âme fut visitée par les illuminations du génie, sont entrés trop profondément dans la mémoire des siècles pour qu'ils soient jamais oubliés. Les Irénée, les Justin, les Tertullien, les Origène, les Athanase, les Cyrille, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, les Basile, les Grégoire, les Léon, les Hilaire, les Chrysostome, les Anselme, les Thomas, les Bonaventure, les Bossuet, les Fénelon et tant d'autres dont le long catalogue fatiguerait votre mémoire, voilà les astres qui brillent au firmament du monde chrétien, voilà ceux qui ont mis leur noble intelligence au service de l'affirmation chrétienne.

Entendez-vous bien, messieurs? — Je dis au service de l'affirmation chrétienne, parce que le

docteur ne se contente pas de la recevoir et d'y donner son adhésion, comme les grands et les petits esprits, dont c'est simplement le devoir de croire; il l'étudie dans ses sources, ses motifs et son objet. Il remonte le cours des siècles, il interroge les Églises, il épluche les textes, il vérifie les dates, il confronte les monuments, il constate les signes divins, il discute les preuves, il entre dans le mystère de l'Homme-Dieu; non pour surprendre l'impénétrable secret de sa personne, mais pour écarter les fausses suppositions qui la diminuent ou en troublent la merveilleuse économie; il définit, il résout les difficultés que la raison entasse autour du dogme; enfin il se convainc, pour lui-même et pour ceux qu'il enseigne, de la vérité de sa foi et proclame fièrement qu'il ne croirait pas s'il ne voyait pas qu'il faut croire : *Non crederet nisi videret esse credendum* [1].

Ce n'est pas qu'il compte plus qu'il ne faut sur les forces bornées de l'intelligence humaine. Humble dans le savoir, il demande par la prière à l'éternel soleil de vérité un supplé-

1. *Summ. theol.*, IIª IIæ p., quæst. 1. a 4, ad 2.

ment de lumières, et, déjà garanti de l'erreur par la défiance qu'il a de lui-même, il cherche une plus haute garantie dans l'assistance divine. C'est après que les forces de la nature et de la grâce se sont embrassées dans son âme, qu'il se relève grandi, et que, d'un cœur plus convaincu, d'une voix plus ferme, il s'écrie : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.* — Vous tous que cette affirmation révolte et qui voudriez l'étouffer sur les lèvres chrétiennes, ennemis de l'Homme-Dieu, démolisseurs de sa gloire, avez-vous jamais songé à demander à Dieu ses lumières? Vous êtes-vous mis à genoux pour lui dire, le cœur attristé de notre erreur : — Mon Dieu, ne permettez pas que votre sainte majesté soit usurpée par la créature. Inspirez-nous et faites-nous la grâce de détruire, par des raisons triomphantes, le trop long règne de l'idolâtrie. Avez-vous fait cela? avez-vous dit cela? — Non. C'est à votre orgueil que vous demandez conseil, tant vous êtes convaincus de votre parfaite suffisance pour l'œuvre colossale de démolition que vous avez rêvée. Aussi, quand bien même il me serait défendu de suspecter votre bonne foi, je

préférerais encore à vos négations l'affirmation du savant qui prie, et qui, dans sa prière, me donne une marque de suprême honnêteté.

L'honnêteté, messieurs, est la seconde qualité de l'affirmation chrétienne. On peut l'entendre de deux manières. Ou bien c'est un ensemble de vertus qui s'unit à l'intelligence pour donner plus d'autorité au témoignage, en écartant des esprits cette naturelle défiance que provoque l'aspect d'une vie où l'immoralité a pris ses habitudes; ou bien c'est cette particulière et séduisante loyauté qui consiste à mettre ses mœurs d'accord avec sa croyance, à imposer à la vie pratique les conséquences de ce que l'on affirme. Cette double honnêteté, le monde chrétien la possède. Il a, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, ses ombres et ses taches, mettons, si vous le voulez, ses hontes et ses vices; mais ce sont choses réprouvées dont la responsabilité retombe sur les individus, sans que la société puisse en souffrir, puisque, par ses institutions organiques, elle proteste contre le mal, et qu'elle s'efforce de le guérir par un redoublement de vitalité. A ses yeux, la vertu seule a des droits, et, grâce à Dieu, on la

voit fleurir dans son sein, avec un tel éclat que le mot vulgaire d'honnêteté ne suffit plus pour en désigner l'admirable épanouissement. On l'appelle sainteté, c'est-à-dire, perfection de toutes les vertus. Vous avez contemplé avec moi, messieurs, cette perfection; je n'ai pas à vous la décrire de nouveau pour vous la faire connaître. Le seul mot de sainteté représente à vos souvenirs la nature humaine transfigurée, par la pratique du bien, jusqu'à la limite extrême où la créature se rapproche du divin. Eh bien, je vous le demande, si déjà la parole de l'honnête homme nous émeut quand il affirme ses convictions, quel effet produira donc la parole de celui qui a ouvert son âme à toutes les vertus, de celui qui a fait à la vertu tous les sacrifices, la parole du saint quand il chante cette strophe étrange du cantique de sa foi : Je crois en Jésus-Christ, fils unique de Dieu : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum?*

D'autant, messieurs, que la vertu du saint est la conséquence pratique de son affirmation. Il va, dans sa vie morale, jusqu'au bout de ses croyances; n'étant pas de ces prôneurs de prin-

cipes dont la conduite donne un perpétuel démenti aux convictions qu'ils affichent; qui prêchent la liberté, pour mieux assurer leur domination despotique; le désintéressement, pour accaparer à leur profit les honneurs et les emplois lucratifs; la légalité, pour souffleter le droit; la science, pour éteindre le flambeau des vérités augustes dont vivent les sociétés. Hommes funestes à tous les régimes, et, dans tous les pays, malhonnêtes ouvriers des désastres politiques et sociaux, toujours crus par le peuple, bien que le peuple ait les mains pleines des preuves de leur déloyauté. L'affirmation honnête, messieurs, ne s'arrête pas ainsi sur le seuil de la vie pratique; elle fait descendre les principes jusqu'à ces intimes profondeurs de l'âme où se préparent nos actions; et telle est l'affirmation chrétienne de l'Homme-Dieu. Elle impose à l'activité humaine un type qu'il faut reproduire coûte que coûte. Parce que l'Homme-Dieu est volontairement tombé des splendeurs du ciel et s'est humilié jusqu'à prendre la ressemblance des pécheurs, le chrétien étouffe en son âme l'amour des grandeurs, se tient humblement à la place que Dieu lui a

assignée, accepte courageusement les humiliations; quand il ne va pas de son propre mouvement à leur rencontre. Parce que l'Homme-Dieu a voulu être pauvre, le chrétien se détache, au moins d'esprit, des biens qu'il possède; quand il ne s'en débarrasse pas par un solennel et magnanime renoncement. Parce que l'Homme-Dieu a béni les cœurs purs, proclamé l'excellence de la chasteté, et n'a pas permis que le soupçon des hommes effleurât en lui cette aimable vertu, le chrétien veille sur ses pensées et ses amours, réprime en ses sens les violences de la passion, préserve sa chair des souillures que lui infligent les jouissances illégitimes; quand il ne la sèvre pas par la virginité des plaisirs que la loi divine autorise et que la grâce sanctifie. Parce que l'Homme-Dieu s'est fait obéissant, le chrétien sait tenir sa volonté dans une sainte et salutaire dépendance; quand il ne l'immole pas par un vœu qui le dépouille du plus cher de tous les biens. Parce que l'Homme-Dieu n'a pas eu d'autre doctrine que la doctrine de son père, le chrétien n'a pas d'autre doctrine que la doctrine de son maître Jésus-Christ. Parce que l'Homme-Dieu, pro-

digue de ses dons, a passé en faisant le bien, le chrétien ouvre sur toutes les infortunes un cœur miséricordieux et des mains libérales. Parce que l'Homme-Dieu est venu, non pour être servi, mais pour servir les autres, le chrétien sait faire fléchir à propos la fierté du commandement et croit au bonheur d'une servitude humble et résignée; quand il ne se fait pas l'esclave des misérables. Parce que l'Homme-Dieu a voulu passer par l'opprobre et la douleur pour aller à la gloire, le chrétien adore dans sa souffrance la main de Dieu qui le marque pour le ciel. Parce que l'Homme-Dieu a pardonné à ses bourreaux, le chrétien supporte avec magnanimité et oublie généreusement les offenses. Parce que l'Homme-Dieu a vécu et est mort pour la gloire de son père et le salut des âmes, la gloire de Dieu et le salut des âmes sont l'objet et le but suprême des aspirations et de la vie chrétiennes. Enfin, messieurs, le chrétien affirme le dogme de l'Homme-Dieu, autant par ses actions que par ses paroles, parce qu'il en subit l'autorité pratique jusqu'en ses plus parfaites et plus difficiles conséquences : ce qui est, si je ne me trompe,

le comble, je pourrais dire le sublime de l'honnêteté.

Nous sommes en possession des deux qualités fondamentales requises en toute affirmation qui veut être respectée : l'intelligence et l'honnêteté. L'homme ne va pas plus loin, le chrétien surabonde. Convaincu qu'il possède une vérité glorieuse à Dieu et salutaire aux hommes, il est tourmenté du désir de la répandre pour contenter son amour. Car il aime Dieu : d'un amour tendre qui, dans les heures de recueillement, remplit son cœur d'ineffables délices, mais, bien plus, d'un amour passionné qui voudrait embrasser l'univers entier pour le jeter aux pieds de la sainte majesté dont la gloire prime à ses yeux tous les intérêts. Il aime les hommes : d'un amour miséricordieux qui se penche vers toutes les douleurs pour les guérir, mais, bien plus, d'un amour zélé qui veut sauver le monde par l'effusion de la vérité en laquelle Dieu a mis les promesses de la vie éternelle. C'est ce double amour, messieurs, qui fait de l'affirmation chrétienne une affirmation généreuse, incarnée dans l'apôtre qui la porte jusqu'aux extrémités du monde. Se dépenser et se

dépenser encore pour les âmes, telle est la devise que l'amour a gravée sur son cœur dévoué [1]. Partout donc où il y a des peuples qui ignorent le mystère du fils de Dieu, l'apôtre va, malgré les périls certains qui l'attendent. *Periculis ex genere*, périls du côté de sa famille qui fond en larmes, éclate en sanglots, déchire son pauvre cœur et voudrait le retenir en ses embrassements désespérés; périls du côté de son peuple qui méconnaît son dévouement et le traite de folie. *Periculis in mari*, périls sur la mer : chemin tourmenté, abîme fécond en tempêtes et en naufrages, sur lequel il faut voguer pendant de longs mois pour tomber, seul quelquefois, à mille, deux mille, trois mille lieues de son pays. *Periculis fluminum*, périls des fleuves dont les débordements arrêtent soudain les pas des voyageurs, dont les exhalaisons malsaines engendrent des maladies funestes à l'étranger. *Periculis ex gentibus*, périls du côté des gentils : peuples barbares ou sauvages, attachés par toutes les racines de la nature déchue aux vieilles superstitions qui couvrent d'une protec-

1. *Impendam et superimpendar pro animabus vestris* (II Cor., cap. XII, 15.)

tion sacrée leurs instincts dépravés et leurs mœurs infâmes, tout prêts à se révolter contre la vérité qui les condamne et à l'étouffer dans la mort de celui qui l'apporte. *Periculis latronum*, périls des voleurs : brigands couronnés, jaloux de leur pouvoir, menacés dans leur corruption, promptement transformés en persécuteurs impitoyables; vulgaires pillards, embusqués pour surprendre, assassiner, dépouiller l'Européen, sur lequel ils espèrent trouver une riche proie. *Periculis in civitate*, périls dans la ville, où il faut dissimuler sa présence, se cacher comme un conspirateur, pour ne pas tomber aux mains d'une justice devant laquelle le nom de chrétien est le plus grand des crimes. *Periculis in falsis fratribus*, périls des faux frères : négociants de religion, venus de loin pour faire fortune et pour décrier le ministère désintéressé du véritable apôtre; néophytes intimidés, apostats vendus qui livrent aux ennemis du nom chrétien celui qui comptait sur leur fraternelle protection. *Periculis in solitudine*, périls dans la solitude où rôdent les bêtes féroces, où grondent les orages, où se précipitent les torrents, où la terre sauvage et dévastée refuse de

donner la vie, où il faut subir la faim, la soif, la peur; périls de l'isolement : pas un cœur à qui raconter ses peines, à qui confier ses espérances, à qui demander des encouragements, et, quelquefois, une mort abandonnée et sans consolations!... Prédicateur de l'Homme-Dieu, est-il bien vrai que ton âme généreuse ne veut pas garder pour elle seule l'étonnant mystère où elle croit voir la vérité? Prudence! ne va pas à l'aventure, regarde devant toi. Est-ce que tu vas affronter tant de périls? Est-ce que tu ne trembles pas? — Non, non, non. Laissez-moi partir. Il faut que les extrémités de la terre m'entendent et qu'elles répondent à ce cri de ma foi : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

Messieurs, l'homme qui parle ainsi n'est point pour le monde chrétien une de ces raretés que l'on voit apparaître à de longs intervalles dans le cours des siècles. Il est contemporain de toutes les générations qui se sont succédé depuis l'origine du christianisme. Nous le voyons partir, chaque année, de nos rivages civilisés pour les pays barbares; il s'est précipité sur les pas des conquérants du nouveau monde; il a par-

couru, au moyen âge, toutes les routes de l'ancien continent et s'est avancé jusqu'aux extrémités de la Chine; quelques années après la mort du Christ, l'Inde entendait sa voix; et, partout et toujours, sa vie généreuse s'est dépensée, prodiguée, comme celle du grand Paul, pour le salut des âmes. *Impendam et superimpendar pro animabus*. Convenez-en avec moi, l'apôtre est plus qu'un homme dévoué, c'est un héros.

Cependant l'héroïsme, dernier caractère surabondant de l'affirmation chrétienne, déjà manifesté par l'affirmation apostolique, se montre mieux encore dans l'affirmation du martyre. Chose prodigieuse et unique dans les fastes historiques de l'humanité, des millions d'hommes, de femmes et d'enfants, — entendez-vous? des millions! — nobles et plébéiens, riches et pauvres, savants et ignorants, ont eu à choisir entre la mort et l'affirmation du dogme de l'Homme-Dieu. On leur a prodigué les flatteries autant que les injures, on a multiplié autour d'eux les tentations de l'amour, des honneurs et de la richesse; on leur a montré des dieux complaisants qui leur promettaient une vie facile; on a imaginé, pour les épouvanter, les tourments

les plus raffinés. Un mot pouvait les sauver e assurer la paix de leurs jours. Eh bien, mes sieurs, non-seulement ils n'ont pas dit ce mot mais, fiers et joyeux, ils sont allés au-devant de supplices. A la face des tyrans, ils ont confess jusqu'au dernier soupir la divinité de l'homm adoré dont ils portaient le nom. Ils disaient Je suis chrétien; c'est-à-dire, le Christ est mor Dieu, il n'y en a pas d'autres que lui. Et quan leur voix mourante ne pouvait plus se fair entendre, par les lèvres de leurs plaies, pa chaque goutte du sang qui ruisselait de leu corps en lambeaux, ils s'écriaient encore : *Cred in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

Que me demandez-vous maintenant, mes sieurs? L'homme ne va pas plus loin que l mort. L'affirmation chrétienne est complète; i ne nous reste plus qu'à en examiner la valeur c'est ce que je vais faire rapidement.

III

Le dogme de l'Homme-Dieu est, dans l'éco nomie des croyances chrétiennes, le point cen tral vers lequel elles se groupent, l'axe autou

duquel elles se meuvent, la pierre fondamentale sur laquelle elles reposent. Tenir ce dogme comme une vérité certaine, c'est tenir en lui tout le christianisme, jusque dans ses plus extrêmes conséquences spéculatives et pratiques; puisque, s'il existe un Homme-Dieu, sa doctrine et sa loi s'imposent de telle sorte qu'on ne peut ni les diminuer ni les corrompre qu'en leur faisant une sacrilége violence.

Mais comment être certain qu'il existe un Homme-Dieu? — Par l'affirmation chrétienne, messieurs. Cette affirmation, revêtue des qualités que je viens de vous faire connaître, possède une valeur démonstrative qui peut remplacer, et qui en réalité remplace, auprès d'une multitude d'esprits, tout l'ensemble des preuves que l'apologétique met en œuvre pour établir la divinité de Jésus-Christ. On a fait observer, avec raison, que cet ensemble de preuves ne peut être saisi par la généralité des intelligences; que les travaux philosophiques, théologiques, historiques, critiques qu'il exige dépassent les facultés et les loisirs du plus grand nombre, et l'on a pris de là occasion d'accuser la foi chrétienne de précipitation, d'aveuglement, de démence.

Criante injustice; car la Providence a condensé toute la force démonstrative de l'apologétique dans une preuve vive, saisissante, partout visible et à la portée de tous les esprits; elle a fait affirmer le dogme de l'Homme-Dieu, comme nulle part et jamais aucune vérité n'a été affirmée. Vous croyez, contre toutes les apparences qui vous représentent le firmament comme une voûte unie, semée de points lumineux, qu'il y a là-haut des profondeurs incommensurables où se meuvent des millions de mondes immenses en comparaison desquels notre planète n'est qu'un grain de poussière; vous le croyez, parce que vous avez confiance dans les calculs de la science, la probité des hommes de génie qui vous l'affirment. Vous croyez à l'existence des villes lointaines que vous n'avez jamais vues, aux principaux faits de l'histoire dont vous n'avez jamais étudié les antiques monuments, parce qu'il y a sur ces choses un universel et perpétuel accord des voyageurs et des érudits; et vous ne croiriez pas au monde chrétien tout entier vous affirmant qu'il existe un Homme-Dieu! — Il est vrai que cette proposition est étrange; mais l'affirmation chrétienne n'est-elle pas, par ses

qualités exceptionnelles, à la hauteur de cette étrangeté?

Examinez-la de près, je vous prie, et vous sentirez avec quelle force elle vous presse d'accepter comme une vérité le dogme qu'elle confesse. Elle est universelle et perpétuelle, d'une perpétuité immuable, et cependant militante, qui résiste aux contradictions de la force jalouse, de la raison humiliée et des passions révoltées. Ne sont-ce pas deux caractères exclusivement propres à la vérité? Si le dogme de l'Homme-Dieu n'était que la fausse interprétation d'un fait historique, n'est-il pas évident qu'au lieu de s'enraciner de plus en plus dans les croyances du genre humain, il en eût été arraché depuis longtemps par les violences qui l'ont maintes fois assailli pendant près de dix-neuf siècles? Au lieu de cela, il est obstinément affirmé : affirmé par le génie, affirmé par la plus grande, la plus sublime honnêteté. Tant de grands esprits n'ont-ils donc épuisé toutes les ressources de la science que pour étayer une sottise? Tant de saints ont-ils mis leurs vertus au service d'un mensonge? bien plus, ont-ils fait d'un mensonge le principe de leurs vertus?

Chose plus prodigieuse! Le monde chrétien surabonde : il affirme généreusement et héroïquement N'a-t-il donc la passion de la gloire de Dieu que pour la trahir par la diffusion d'une erreur monstrueuse? N'a-t-il la passion du salut des âmes que pour les empoisonner par une odieuse superstition? N'ouvre-t-il ses veines et ne fait-il parler son sang que pour confondre les notions les plus vulgaires de la raison? Bref, l'apostolat et le martyre ne sont ils qu'une perpétuelle scélératesse ou une perpétuelle folie? Non, non, messieurs, tout cela est impossible. Le bon sens nous oblige de raisonner ainsi : universellement, perpétuellement, avec intelligence, honnêteté, dévouement, héroïsme, le monde chrétien affirme qu'il existe un Homme-Dieu. Cela n'est pas évident de soi, donc c'est Dieu lui-même qui l'a dit; donc Dieu a été vu et entendu; il a donné des signes de son intervention, ces signes ont été constatés, examinés, discutés; donc il faut croire.

Voilà, messieurs, la preuve sommaire de la divinité de Jésus-Christ dont se contente la généralité des intelligences chrétiennes. Vous

appartenez, pour la plupart, à cette généralité. Les sollicitudes de la vie, la préoccupation et le mouvement des affaires, les obligations de famille et de société ne vous permettent pas les longues et profondes études qu'exige un examen complet de la vérité de la foi. Qu'importe, vous avez votre démonstration. Non-seulement elle suffit à protéger votre foi contre les injustes accusations et les critiques intéressées de l'incrédulité, mais, pour un esprit droit, elle est irrésistible. Ou bien ce que le monde chrétien affirme de Jésus-Christ est vrai, ou bien Dieu nous trompe et se trompe lui-même, car il a permis, contre l'intérêt de sa gloire, la plus triomphante des séductions [1]. Qui pour-

1. On peut appliquer à la preuve de l'affirmation chrétienne ces paroles de Richard de Saint-Victor : « Si nos croyances sont erronées, c'est vous-même qui nous avez trompés, ô mon Dieu! » (*De Trinit.*, cap. I, 2.) De même, ce beau raisonnement de la Bruyère : « Si ma religion est fausse, voilà le piége le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer; il était inévitable de ne pas donner tout au travers et de n'y être pas pris. Quelle majesté, quel éclat de mystères, quelle force invincible et accablante des témoignages rendus successivement et pendant trois siècles entiers par des milliers de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre! Prenez l'his-

rait, en effet, résister à cette majestueuse apparition qu'évoque l'affirmation chrétienne? Un Homme-Dieu se présente à nous entouré du plus splendide cortége qui ait jamais accompagné la vérité, et si nous interrogeons cette foule, nous recevons de tous la même réponse. Générations sans nombre, qui êtes-vous?—Nous sommes les peuples; de l'aurore au couchant, du septentrion au midi, unis dans la même vérité, et parce que nous n'avons qu'une foi nous n'avons qu'une confession : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum*.—Grandes ombres, qui êtes-vous? — Nous sommes les siècles. De l'un à l'autre, et sans qu'on puisse nous faire taire, nous nous passons le témoignage de ce qui fut au commencement, l'écho fidèle du cri

toire, remontez jusqu'au commencement du monde, jusqu'à la veille de sa naissance : y a-t-il eu rien de semblable dans tous les temps? Dieu même pouvait-il mieux rencontrer pour me séduire? Par où échapper? Où aller? où me jeter, je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche? S'il faut périr, c'est là que je veux périr; il m'est plus doux de renier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse et si entière; mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée; je suis donc ramené et entraîné dans ma religion, c'en est fait. » (*Des esprits forts.*)

que poussaient les apôtres qui ont vu, entendu et touché le Christ : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.* — Hommes illustres, qui êtes-vous? — Nous sommes le travail, la science, le génie. Nous avons veillé et prié, pâli sur les livres, interrogé les monuments, discuté avec notre raison, et nous avons reconnu qu'il fallait se prosterner devant le Christ et lui dire : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.* — Vous dont le front est ceint d'une lumineuse auréole, vous dont la vertu nous envoie, à travers les âges, son inaltérable parfum, qui êtes-vous? — Nous sommes la sainteté. C'est notre croyance qui a fait nos vertus, et ce sont nos vertus qui chantent leur principe quand nous répétons cette strophe étrange du cantique de notre foi : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.* — Infatigables pèlerins qui parcourez le monde, abandonnés à la Providence comme les oiseaux du ciel, qui êtes-vous? — Nous sommes le dévouement. Rien n'arrête nos pas, nous bravons tous les périls, car la gloire de Dieu et le salut des âmes veulent que nous fassions entendre aux extrémités de la terre cette grande vérité : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

— Hommes, femmes, vierges, enfants, prêtres, rois, philosophes, soldats, artisans, foule immense de corps déchirés et sanglants, qui êtes-vous? — Nous sommes l'héroïsme. Le monde ne voulait croire ni à notre parole, ni à nos vertus, nous avons fait parler notre sang, et notre sang a jeté à la face du monde cette suprême confession : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

Ah! messieurs, si j'ai quelque sens commun, si j'ai un cœur, est-ce que je puis dire à ces peuples, à ces siècles, à ces docteurs, à ces saints, à ces apôtres, à ces martyrs : Passez, passez votre chemin, je ne comprends rien à votre affirmation, et le murmure solitaire de ma raison suffit à étouffer votre grande voix. Non, cela n'est pas vrai : je comprends parfaitement le sens de l'affirmation chrétienne; cela est insensé : je ne puis pas seul lutter contre tout un monde. Le cortége de l'Homme-Dieu est pour moi le plus étonnant des prodiges, et je me sens entraîné par une force divine dans ses rangs. Mais si c'est le cortége d'une idole, ô Dieu, où est votre bonté, votre sagesse, votre puissance, votre sainte Providence? Vous avez

tout fait pour me tromper et pour déconsidérer votre infinie majesté. Faut-il donc que je nie vos perfections et, après vos perfections, votre existence? Faut-il que je devienne athée? — Mais non, ma raison se révolte contre ce crime abominable. Eh bien, alors, c'en est fait, j'entre dans le cortége de votre vérité. Avec les peuples, avec les siècles, avec le génie, avec la sainteté, avec le dévouement, avec l'héroïsme, avec le monde chrétien tout entier, j'affirme le dogme de l'Homme-Dieu; je chante de tout mon cœur et de toute ma voix : *Credo in Jesum Christum, filium Dei unicum.*

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

L'AFFIRMATION DE JÉSUS-CHRIST

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

L'AFFIRMATION DE JÉSUS-CHRIST

MESSEIGNEURS (1), MESSIEURS.

L'affirmation chrétienne nous a conduits, par l'étude de ses qualités, à cette conclusion : c'est Dieu lui-même qui a dit au monde cette chose étrange : « Il existe un Homme-Dieu. » Sans aller plus loin, nous avons une preuve solide, saisissante, éminemment populaire de la vérité de notre foi. La porte est ouverte. Je pourrais, à la rigueur, entrer immédiatement dans les entrailles mêmes du dogme et vous en exposer le mystère ; mais un attrait puissant me retient encore au dehors : je veux savoir et vous apprendre comment Dieu a parlé.

« Maintes fois et de maintes manières, di

1. Mgr le coadjuteur ; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

l'Apôtre, Dieu s'est fait entendre par ses prophètes aux générations de l'ancienne loi; en dernier lieu, il a donné la parole à son Fils.[1] » — Quel est ce Fils? — Un homme comme vous, messieurs; un homme que l'on a vu, entendu, touché; il y a de cela dix-neuf siècles bientôt; un homme qui dans les jours de sa chair a dit de lui-même une chose unique, une chose que, ni avant ni après lui, personne n'a osé dire sérieusement. Des fondateurs de républiques, d'empires et de religions ont invoqué le nom de Dieu pour donner à leur parole une plus grande autorité. En feignant l'inspiration, ils croyaient entrer assez profondément dans l'âme des peuples pour y asseoir le respect de leurs institutions. Aucun n'a songé sérieusement à usurper, par le plus exécrable des mensonges, la souveraine majesté de Dieu. Je dis *sérieusement*, car les Césars ont essayé de ce crime; mais ils savaient qu'ils ne trompaient personne, et les fureurs du peuple humilié venaient, de temps en temps, faire justice de leur sacrilége bouffonne-

1. Multifariam, multisque modis olim Deus loquens patribus in prophetis : novissimè, diebus istis locutus est nobis in Filio. (Heb., cap. I, 1, 2.)

rie. Jésus seul a osé affirmer sérieusement qu'il était Dieu, et nous sommes aujourd'hui, messieurs, en présence de cette affirmation. Est-elle l'expression de la vérité? Le témoignage des faits, l'autorité de l'affirmation chrétienne nous autorisent à le croire, sans plus ample examen. Cependant, pour obtenir une plus complète et plus décisive réponse à cette question : Y a-t-il un Homme-Dieu? écoutons attentivement l'affirmation de Jésus-Christ, et demandons aux lois psychologiques, ainsi qu'aux lois providentielles, ce qu'il faut en penser.

I

Ceux qui, reconnaissant la perfection intellectuelle et morale de Jésus-Christ, voudraient qu'elle ne fût contredite ni par l'insanité, ni par le mensonge, sont naturellement embarrassés de son affirmation. Aussi ne négligent-ils aucun moyen pour l'écarter. « Jésus, disent-ils, n'a jamais songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même; une telle idée était profondément étrangère à l'esprit juif [1]. » Il a pu

1. E. Renan *Vie de Jésus*, ch. xv.

prendre plaisir à s'entendre appeler fils de Dieu, comme il prenait plaisir à s'entendre appeler fils de David, « mais tous les hommes sont fils de Dieu ou peuvent le devenir à des degrés divers. La filiation divine est attribuée, dans l'Ancien Testament, à des êtres qu'on ne prétendait nullement égaler à Dieu. Le mot *fils* a, dans les langues sémitiques et dans la langue du Nouveau Testament, les sens les plus larges. Du reste, Jésus prend des précautions pour repousser la doctrine d'une hypostase divine; c'est Jean et son école qui ont créé, plus tard, cette nouvelle théologie, ignorée des autres évangélistes [1]. » Ainsi donc, messieurs, on invoque trois évangélistes contre un, afin de réduire, autant qu'il est possible, l'affirmation de Jésus-Christ, dans laquelle on ne veut voir, en définitive, qu'une figure, ou plutôt la méprise, l'exagération d'un disciple plus aimé que les autres, Jean, dont la reconnaissance enthousiaste se traduit par une maladresse doctrinale. Malheureusement pour ces beaux interprètes, leur explication offense et la vérité de l'histoire et le bon

1. E. Renan, *Vie de Jésus*, ch. XV.

sens critique. Ce que Jésus dit de lui-même se trouve dans tous les évangélistes, non pas à l'état de confidence discrète, on pourrait encore en atténuer la force, mais à l'état d'affirmation précise et solennelle. Jésus dit qu'il est Dieu. Il le dit dans l'intimité, il le dit en public, il le dit à la loi, il le dit à la mort.

Un jour, il demande aux siens ce que le monde pense de lui. Eux répondent aussitôt : « On dit partout que vous êtes Jean-Baptiste, ou Jérémie, ou Élie, ou quelqu'un des prophètes. » Mais vous, reprend Jésus-Christ, que dites-vous de moi? « Alors, Simon-Pierre, avec l'impétuosité de son amoureuse admiration : « Tu es le Christ, fils du Dieu vivant [1]. » De deux choses l'une, ou l'apôtre prétend assimiler son maître à Dieu lui-même, ou il se sert d'une locution vulgaire qui n'exprime que cette filiation universelle par laquelle nous sommes tous rattachés à Dieu. Dans le premier cas, il y a usurpation sacrilége : c'est le moment de protester et de dire à Pierre ce qui lui sera dit plus tard, quand il doutera de la prophétie de la passion :

1. Tu es Christus filius Dei vivi. (Matth., cap. XVI, 16.)

Vade post me satana [1].« Retire-toi de moi, Satan. » Jésus ne proteste pas. Dans le second cas, la confession de l'apôtre est parfaitement insignifiante, ridicule même, après ce qui vient d'être dit des prophètes; il n'y a qu'à la laisser passer, comme on laisse passer les sottises d'un ignorant. Mais voilà que Jésus y reconnaît l'inspiration de Dieu : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux [2]. » Ce n'est point assez : à l'approbation il ajoute immédiatement la récompense : « Je te dis, moi, que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du ciel. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel [3]. » Il est donc entendu que Jésus

1. Matth., cap. XVI, 23.

2. Beatus es Simon Bar-Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. (Ibid., 17.)

3. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam, et tibi dabo claves regni cœlorum. Et quodcumque solveris super terram, erit solutum in cœlis. (Matt. cap. XVI, 18, 19).

n'est point fils de Dieu à la manière des autres hommes; à travers le voile de l'humanité, Simon-Pierre a cru entrevoir la nature divine. Du reste, Jésus insiste en plus d'une circonstance sur ce mystère : « Il est le don de l'amour de Dieu; celui qui croit en lui n'est pas condamné, celui qui ne croit pas en lui est condamné, car il ne croit pas au nom du fils unique de Dieu [1]. Je suis sorti de mon Père [2], dit-il, et cependant, mon Père est en moi et je suis en mon Père [3]. » Et pour qu'on sache bien qu'il s'agit ici, non d'une pénétration de connaissance et d'amour, mais d'une pénétration, d'une identité de substance, il s'identifie lui-même avec les choses éternelles dont Dieu seul est l'éternelle source et l'éternel support. Il ne dit pas : « J'apporte de la part de Dieu la vérité, la vie, la lumière; » mais : « Je suis la vérité et la vie, je suis la lumière du monde : *Ego sum veritas et vita* [4], *ego sum lux mundi* [5]. »

1. Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret... Qui credit in eum, jam judicatus est, quia non credit in nomine unigeniti filii Dei. (Joan, cap. III, 16, 18.)
2. Ego exivi a Patre. (Ibid., cap. XVI, 28.)
3. Pater in me est, et ego in Patre. (Ibid., cap. X, 38.)
4. Joan., cap, XIV, 16.
5. Ibid., cap. VIII, 2

Voilà qui est bien pour l'intimité, où Jésus règne en maître absolu sur l'esprit de ses disciples; mais osera-t-il affronter le peuple, moins habitué à ses épanchements? Le peuple connaît la loi, et la loi a armé ses mains impitoyables contre les blasphémateurs du Dieu unique qu'il adore. Jésus ne l'ignore pas; il affronte, par ses affirmations, les saintes fureurs du peuple. Il s'attribue, avec l'incommunicable pouvoir de créer, l'éternelle et immuable existence qu'on ne reconnaît qu'à Jéhovah. « Moi qui vous parle, dit-il, je suis le principe de toutes choses [1]. — En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût, je suis [2]. » Il ne dit pas j'étais, mais *je suis*, *ego sum*, le même mot dont Dieu lui-même se sert pour se définir. Accusé de remettre les péchés, œuvre de miséricorde souveraine qui ne convient qu'à Dieu, il ne s'explique ni ne s'excuse, au contraire, il insiste et il prouve [3]. Il prétend régler la part de gloire

1. Ego principium qui et loquor vobis. (Joan., cap. VIII, 25.)

2. Amen, amen dico vobis antequam Abraham fieret ego sum. (Ibid, 58.)

3. Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus? Quid facilius dicere; dimittuntur tibi peccata tua, an dicere : surge

que Dieu s'est réservée dans le culte de son peuple, parce que le fils de l'homme est maître du sabbat [1]. Il provoque à l'adoration de sa personne. « Crois-tu au fils de Dieu, dit-il à l'aveugle-né? Quel est ce fils de Dieu, afin que je croie en lui? répond l'aveugle. Et Jésus reprend : « Tu l'as vu : celui qui te parle, c'est lui. » L'aveugle se prosterne et adore, et Jésus ne le relève pas, Jésus ne s'indigne pas, comme s'indigneront plus tard les apôtres quand on voudra leur rendre les honneurs divins; il reçoit, comme un acte légitime, le suprême hommage qui n'est dû qu'à Dieu [2]. Que dis-je? il le réclame de tout le monde : « Il faut qu'on l'honore, lui, comme on honore son Père.» *Ut omnes honorificent filium sicut honorificant Patrem.* Pourquoi donc? Parce que le Père ne juge pas, mais il a confié tout jugement à son fils [3]; parce que, en défi-

et ambula? Ut autem sciatis quia filius hominis habet postestatem in terra dimittendi peccata (ait paralytico) tibi dico, surge, tolle lectum tuum, etc... (Luc, cap. v, 21, 23, 24. Marc, cap. II, v. 7-11.)

1. Dominus enim est filius hominis etiam sabbati. (Matth., cap. XII, 8. Marc, cap. II, 28. Luc, cap. VI, 5.)

2. Joan., cap. IX, 35, 38.

3. Neque enim Pater judicat quemquam : sed omne judi-

nitive, son Père et lui sont un seul et même être. *Ego et Pater unum sumus* [1]. Le peuple ne se méprend pas sur le sens et la gravité de ces prétentions, il veut lapider celui qui ose les afficher devant lui, uniquement parce que, étant homme, il se fait Dieu. Et Jésus, au lieu de l'apaiser par une explication facile, le surexcite en lui prouvant qu'il est Dieu et fils de Dieu, à un autre titre que le commun des hommes. Le peuple veut le saisir; il ne doit son salut qu'à la fuite [2].

Mais si le peuple est impuissant pour protéger la loi violée, voici que la loi elle-même se dresse en face de Jésus-Christ : la loi représentée par les princes des prêtres, les docteurs, les anciens du peuple; tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré au monde : la religion, la science, la puissance publique. C'est le temps d'expliquer les méprises, de réduire les exagérations, de désavouer les paroles imprudentes. La loi attend. Vaine attente; Jésus

cium dedit filio, ut omnes honorificent filium sicut honorificant Patrem. (Joan., cap. v, 21, 23.)

1. Joan., cap. x, 30.

2. Joan., cap. x, 31-39.

n'explique rien, ne réduit rien, ne désavoue rien. A cette question : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ fils de Dieu, » il répond, d'un cœur tranquille et d'une voix assurée : « Vous l'avez dit, je le suis, et vous verrez un jour le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel à la droite de la puissance de Dieu [1]. » C'est son arrêt de mort qu'il vient de prononcer. « Nous avons une loi, s'écrient les Juifs, et, selon cette loi, il doit mourir parce qu'il s'est fait le fils de Dieu [2]. »

Eh bien, soit, Jésus accepte la mort. Il la voit venir, il sent qu'elle monte à son cœur, et, au moment où elle va lui arracher son dernier soupir, il lui dit ce qu'il a dit à ses disciples, ce qu'il a dit au peuple, ce qu'il a dit à la loi, qu'il est le fils de Dieu. Regardez le Golgotha, messieurs, la croix est debout avec sa victime, et

1. Adjuro te per Deum vivum ut dicas nobis si tu es Christus filius Dei. Dicit illi Jesus : tu dixisti, verumtamen dico vobis amodo videbitis filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli. (Matth., cap. XXVI, 63, 64. Marc, cap. XIV, 61, 62. Luc, cap. XXII, 70, 71.)

2. Nos legem habemus, et secundum legem debet mori, quia filium Dei se fecit. (Joan, cap XIX, 7.)

tout autour, une foule méprisante s'écrie : « S'il est le fils de Dieu, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui [1]. » Puisque tu restes cloué sur ton gibet, usurpateur de la majesté divine, repens-toi; le mépris du peuple va se changer en pitié et tu verras couler de ses yeux des pleurs qui consoleront tes derniers instants! Mais non, Jésus, près d'expirer, fait acte divin; il promet, d'autorité, au scélérat qui l'implore, le paradis où il va entrer [2]; il concentre l'affirmation de sa vie publique dans ses suprêmes invocations au Père dont il s'est dit le fils unique. Il le prie pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font [3]. » Il lui remet son âme : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum* [4].

Ainsi donc, ni le devoir, ni l'intérêt, ni les approches redoutables du jugement de Dieu n'ont pu arracher du cœur et des lèvres de Jésus-

1. Si filius Dei es descende de cruce... confidit in Deo : liberet nunc, si vult, eum; dixit enim : quia filius Dei sum. (Matth., cap. XXVII, 40, 43.)
2. Luc, cap. XXIII, 43.
3. Ibid., 34.
4. Ibid., 46.

Christ un désaveu. Partout, et jusqu'au dernier moment, il affirma sa divinité. Les suppressions de textes, les interprétations fuyantes, les confusions de nature ne peuvent jeter aucune obscurité sur ce fait, aussi clair que le jour pour quiconque a lu l'Évangile avec droiture et sincérité. Or ce fait, messieurs, nous met en présence de trois questions : Jésus-Christ affirmait-t-il ce qu'il ne croyait pas? Jésus-Christ croyait-il par erreur ce qu'il affirmait? Jésus-Christ se prononçait-il sur un état réel de sa personne, exprimait-il un fait de conscience? Les lois psychologiques vont nous donner une réponse.

II

L'autorité d'une affirmation se mesure sur la perfection intellectuelle et morale de celui qui affirme. Ce principe, déjà appliqué à l'affirmation du monde chrétien, peut être appliqué présentement à l'affirmation de Jésus-Christ. Ne tenons pas compte des ombres qui l'enveloppent extérieurement : pauvreté, humiliations, mépris, déshonneur, souffrance, mort infâme;

entrons dans son âme, c'est-à-dire, en son esprit, en son cœur, en sa volonté. Là, rien d'obscur. Tout brille, tout est rayon. C'est la grandeur, la sublimité, la sagesse, l'amour, la pureté, la sainteté; c'est l'éclat d'une perfection sans rivale, qui, en s'assurant l'admiration des hommes, défie toute imitation.

Nous aimons à vivre au milieu des hommes illustres dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Ils parlent à notre âme et l'attirent vers les faîtes où s'est élevée leur vertu. Cependant, tout en demeurant enchaînés, par le respect et l'admiration, à leur grande renommée, nous n'abdiquons point le droit de les juger. Leur vie, passée au tamis de notre critique, nous laisse voir leurs faiblesses et leurs fautes, lesquelles, en nous donnant le droit d'établir des comparaisons, nous donnent aussi le droit de ne les point croire inimitables.

Il n'en va pas ainsi de cette lumineuse et auguste figure de l'histoire que l'on appelle Jésus-Christ. Sa perfection sans tache intimide nos jugements, et sa grandeur unique décourage toute prétention. Encore une fois, entrons dans son âme, et cherchons-y les raisons de

cette admiration sans réserve que lui doit tout esprit droit et tout cœur honnête.

Jésus est admirable dans son esprit, car ce qui fait l'esprit admirable c'est la double puissance, qu'il possède, de voir dans les profondeurs et de s'élever sur les hauteurs de la pensée, sans rien perdre de cette candeur et de cette simplicité qui, en le tenant à la portée de tous, le rendent aimable à tous. Tel est l'esprit de Jésus-Christ : pénétrant et sublime, candide et simple.

Si vous avez lu l'Évangile, messieurs, je vous prie de vous souvenir d'un fait que vous n'avez peut-être pas assez remarqué, et qui pourtant mérite de l'être. Ce fait, le voici : Jésus-Christ, en toute circonstance, par la prodigieuse lucidité et pénétration de son esprit, se montre le maître des oppositions intellectuelles que lui suscite la haine des scribes et des pharisiens. Entouré d'agents provocateurs qui cherchent à le surprendre dans ses paroles, il trouve toujours, et sans effort, une réponse qui les confond, quand il n'a pas prévenu leurs captieuses difficultés. Tantôt il s'arrête au milieu d'un discours : — « Que pensez-vous dans vos cœurs? » dit-il. Et ce que l'on pense, il le révèle au grand étonnement

des coupables[1]. Tantôt il déchire, d'un seul mot, le voile épais qui cache le meilleur sens des Écritures, et humilie, devant l'esprit de la loi, les adorateurs de la lettre. Ses adversaires attendent qu'il se décide à guérir un malade le jour du sabbat, pour l'accuser de violer la loi de Dieu; il les enlace de cette embarrassante question : « Est-il permis de faire le bien le jour du sabbat[2]? » Aux rusés politiques, qui espèrent le mettre en contradiction avec le sentiment patriotique ou le respect du pouvoir, il demande un denier. « De qui est cette image et cette inscription? — De César. — Eh bien! rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu[3]. » Contre les accusateurs de la femme adultère, qui comptent le prendre en flagrant délit d'ignorance de la loi ou d'indulgence immorale, il prend lui-même l'offensive par ces paroles devenues célèbres : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre[4]. » Et

1. Quo statim cognito Jesus spiritu suo, quia sic cogitarent intra se, dicit illis : quid ista cogitatis in cordibus vestris? (Marc, cap. II, 8. Luc, cap. V, 22.)

2. Matth., cap. X, 12. Marc, cap. III, 4.

3. Matth., cap. XXII, 21. Marc, cap. XII, 17. Luc, cap. XX, 25

4. Joan., cap. VIII, 7.

ainsi, en tout temps et en toute circonstance, l'audace tranquille de ses interrogations, la justesse et la force de ses réponses, la promptitude et la finesse de ses reparties attestent que son esprit, toujours maître de lui-même, n'est jamais obscurci par aucune des émotions que cause la surprise. Il pénètre tout de sa lumière. Un regard, un demi-mot suffisent pour lui donner accès jusqu'au fond d'une pensée. Que dis-je! Ce regard, ce demi-mot ne sont pas même nécessaires : il voit les âmes et achève la pensée avant qu'elle ait eu le temps de se former.

Certes, messieurs, la pénétration d'esprit poussée à ce point n'est pas chose ordinaire. Ce qui l'est moins, c'est que, dans l'intelligence de Jésus-Christ, le mouvement qui creuse ne contrarie pas celui qui monte; il ne perd rien de son élévation dans la profondeur, il est sublime autant que pénétrant. Le sublime, ce son merveilleux que rend une grande âme, ne monte que rarement aux lèvres de l'homme. Il est facile de compter, dans l'histoire, ceux qui ont prononcé de ces paroles mémorables dont le choc ébranle notre cœur et donne le frisson à nos os, plus facile de relever dans la vie des

hommes illustres les moments où ils furent sublimes. On peut dire du sublime, comme des grandes inventions, qu'il est dû à un contact mystérieux de l'homme et de Dieu; contact inattendu et fugitif, sur lequel il ne faut pas compter avant qu'il arrive, et qu'il ne faut plus espérer quand il est passé. Le sublime ne peut pas être une habitude.

Cependant, messieurs, lorsque nous parcourons l'Évangile, nous le rencontrons à chaque instant et dans le même esprit. Dieu, qui ne laisse tomber ce grand don qu'avec mesure dans l'intelligence humaine, l'a prodigué dans celle du Christ. Il est sublime quand il proclame l'unique bonté de Dieu et convie l'homme à l'imitation de sa perfection. « Le seul bon, c'est Dieu. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait[1]. » — Il est sublime quand, dans cette courte prière du *Pater*, que nous récitons tous les jours, même dans les jours d'oubli et d'ingratitude, il résume les croyances, les devoirs et les espérances de l'humanité, fille de Dieu[2]. — Il est

1. Matth., cap. XIX, 17. Luc, cap. XVIII, 19. Marc, cap. X, 18 Matth., cap. V, 48.

2. Matth., cap. VI, 9 et seq. Luc, cap. XI, 2 et seq.

sublime quand, du haut de la montagne, il pousse ces cris étranges qui révoltent toutes les convoitises humaines, mais réjouissent toutes les misères humiliées, toutes les vertus méprisées et persécutées : « Bienheureux les pauvres! Bienheureux les doux! Bienheureux ceux qui pleurent! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Bienheureux les miséricordieux! Bienheureux les cœurs purs! Bienheureux les pacifiques! Bienheureux les persécutés et les maudits! Bienheureux[1]! » — Il est sublime quand il tend les bras à tous les affligés et les appelle sur son cœur. « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids de vos maux et de vos labeurs, venez, je vous restaurerai[2]. » — Il est sublime quand il commande au cœur humain de briser les digues avares qui retiennent captives les eaux de son amour, et de les répandre partout. « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent[3]; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient[4]. » — Il

1. Matth., cap. v, 3 et seq. Luc, cap. vi, 20 et seq.
2. Matth., cap. xi, 28.
3. Matth., cap. v, 44. Luc, cap. vi, 27, 35.
4. Matth., cap. v, 44.

est sublime quand il dit à l'âme avide de perfection : « Suis-moi; laisse les morts ensevelir les morts[1]. » — Il est sublime quand, pour élever ses apôtres au-dessus des vaines terreurs de la mort, il proclame la sainte et inviolable liberté de l'âme : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent toucher à l'âme[2]. » — Il est sublime dans chacune des brèves réponses qu'il adresse à ses ennemis pendant sa douloureuse passion, dans chacun des cris qu'il pousse avant d'expirer. — Il est sublime! Mais n'ai-je point affaibli l'impression que doivent produire ses paroles, en les faisant passer par ma bouche indigne, et ne vaut-il pas mieux que vous en receviez le choc direct? Lisez donc l'Évangile, messieurs; si vous avez le pur et sincère amour du beau, vous serez saisis de ses splendeurs. Vos frémissements et vos douces larmes vous diront, mieux que mes discours, que le sublime n'est pas un rayonnement passager de la grande âme de Jésus-Christ, c'est sa lumière habituelle et continue.

Il est trop habituel que l'homme s'enfle des

1. Matth., cap. VIII, 22. Luc, cap. IX, 60.
2. Matth., cap. X, 28.

dons exceptionnels qu'il a reçus, et cherche à trancher sur ses semblables, par sa manière d'être, de dire et de vivre; c'est ce qu'il appelle accuser sa personnalité. Jésus ne connaît point cette vulgaire infirmité. La pénétration et la sublimité d'esprit s'allient, en lui, à une merveilleuse candeur et simplicité. On ne sent point l'effort dans la science qu'il a des âmes, ni la prétention de voir plus loin et mieux qu'il ne voit. Pour lui, ce qui est, est; ce qui n'est pas, n'est pas [1]. Plus fidèlement que qui que ce soit, il reproduit en sa propre personne le type qu'il propose à l'imitation de ses disciples, quand il leur dit : — « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux [2]. » — Il est simple, non-seulement quand il dit des choses sublimes; il le faut, une parole n'est sublime qu'à la condition d'être simple; mais, habituellement grandi par ses propres discours, il n'en contracte point

1. Sit autem sermo vester est, est; non, non. (Matth., cap. v, 37.)

2. Nisi et efficiamini sicut parvuli non intrabitis in regnum cœlorum. (Matth., cap. xviii, 3.)

une solennité fatigante, ni une insupportable emphase [1]. Honoré de la jalousie des docteurs et de l'admiration publique, accueilli par ce cri de louange : — « Jamais homme n'a parlé comme cet homme [2], » — il est humble ; il se plaît au milieu des petits, se met à leur portée, parle leur langage, vit dans leur intimité, comme pour se faire pardonner, par cet abaissement volontaire, l'incomparable splendeur de son génie.

Voilà l'esprit de Jésus-Christ. Toute la puissance de son âme y serait concentrée qu'on ne s'en étonnerait pas, tant il a de perfection; mais admirons le prodige, messieurs! le cœur de Jésus-Christ ne perd rien à la surabondance de son intelligence. Souvent le génie est tout en tête, il absorbe la sève vitale et n'en laisse rien tomber dans les abîmes sacrés du cœur. L'homme qu'il élève au-dessus de ses semblables et dont on reconnaît la supé-

1. Jésus-Christ parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé; et si nettement, néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable. (Pascal, *Pensées*, p. I, art. 10.)

2. Joan., cap. VII, 4 6.

riorité, en l'appelant maître, est surtout rebelle aux épanchements de la tendresse. Tout entier à ses pensées et enorgueilli de sa grandeur, il succombe à la tentation du dédain; s'il sait commander, il ne sait pas aimer.

Jésus, au contraire, est tout amour; c'est l'expression dont on se sert, depuis dix-huit cents ans, pour peindre son cœur. Ce cœur s'exprime habituellement par des actes sublimes, comme l'esprit s'exprime habituellement par des pensées sublimes. Il se donne non-seulement à ceux qui lui sont unis par les liens du sang, à ceux qu'il a choisis pour vivre dans sa familiarité, à ceux qui le recherchent, il se donne à tous avec une tendresse que la dispersion ne saurait affaiblir, et qu'il faut appeler infinie, partout où on la rencontre. O maître! ô parfait ami des hommes! ce n'est pas un froid discours qui peut raconter votre amour; je voudrais un cantique, et, pour le chanter, la voix des saints qui furent de loin vos imitateurs. Amour sacré, répandu comme une huile bénie sur l'humanité tout entière, vous l'avez tellement pénétrée que, jusque dans ses plus profonds égarements, elle ne peut

vous oublier. Jésus! Jésus! tout le monde sait, tout le monde dit que vous avez aimé!

Vous avez aimé les pauvres, jusqu'à vous humilier à leurs pieds [1], et vouloir bien recevoir pour vous-même ce qui leur vient de notre bienfaisance [2], nous faisant ainsi comprendre qu'ils sont nos frères. Vous avez aimé les pécheurs, les publicains méprisés, la Samaritaine adultère, Madeleine déshonorée, jusqu'à rechercher leur compagnie, bravant, pour attendrir leur cœur, les reproches et les injures des zélateurs de la loi [3]. Vous leur avez promis le pardon de Dieu, vous leur avez peint celui qu'ils avaient offensé sous les traits aimables et touchants d'un père toujours inquiet, toujours tendre, toujours attendant le retour de ses enfants prodigues [4]. Indulgent pour tous les crimes, vous les avez conviés aux mystérieuses et consolantes largesses de la miséricorde divine. Vous avez aimé votre ingrate patrie.

1. Joan., cap. XIII, 4-12.
2. Matth., cap. XXV, 34-46.
3. Matth., cap. IX, 11 ; cap. XI, 19. Joan., cap. V et seq. Luc, cap. VII, 37.
4. Luc, cap. XV, 11 et seq.

Avant la consommation de ses oublis et de ses perfidies, vous l'avez appelée d'une voix émue : « Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes et qui lapides les envoyés de Dieu, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble les poussins sous son aile; et tu ne l'as pas voulu. Ah! si tu connaissais le temps de la visite du Seigneur [1] ! » Vous avez aimé vos ennemis, jusqu'à demander leur pardon à Dieu, quand ils insultaient à vos derniers tourments [2]. Vous avez aimé comme personne n'a aimé et n'aimera jamais. On a bien dit : Vous êtes tout amour.

Amour sans tache et sans faiblesses, messieurs, amour parfait. Nos misérables cœurs sont toujours en danger quand ils se laissent aller à l'entraînement de leurs affections. La chair traîtresse profite de leurs épanchements pour y mêler du sien, et quand elle ne déshonore pas l'amour, elle le change en une coupable mollesse qui veut son contentement plus que le bien de ceux qu'on aime. De là ces hésitations et ces combats entre le cœur et la con-

1. Matth., cap. XXIII, 37 Luc, cap. XIII, 34.
2. Joan., cap. VIII, 46.

science, où l'un ou l'autre ne peut être vaincu sans que l'amour souffre. Jésus-Christ n'a point éprouvé ces tentations; ce que nous connaissons de sa vie nous en est un sûr garant. Nous le voyons aimer avec une tendresse sans limite, en même temps qu'une austère réserve protége contre tout soupçon la pureté de son cœur. Ce cœur est un sanctuaire immaculé que le doute n'a jamais profané, bien que des pécheresses méprisées y aient trouvé un refuge à l'heure du repentir.

Jésus est donc admirable par le cœur autant que par l'esprit; mais est-il aussi admirable par la volonté qui fait, à proprement parler, le caractère? Il n'est pas rare de voir l'édifice de la perfection humaine crouler de ce côté, et d'entendre dire d'un homme admiré: Il fut grand par son génie, libéral en ses affections, mais il fut sans caractère, soit qu'il ait manqué de résolution dans ses entreprises, soit qu'il n'ait pas su y marcher droit, soit qu'il n'ait pas eu le courage d'appliquer à sa vie pratique les hauts principes de sa vie intellectuelle.

Vouloir avec fermeté et constance n'est pas chose commune, surtout quand il s'agit d'une

entreprise difficile. Or, messieurs, Jésus a entrepris de toutes les choses la plus ardue : changer la face du monde religieux, régénérer le monde moral. Il a voulu cela depuis le premier moment de son existence; car c'est pour cela qu'il est né, nous dit-il. Il a voulu cela jusqu'à son dernier soupir; car, de son œil mourant, il voit la consommation de son dessein et s'écrie : « C'est fait. » *Consummat um est.* Il a voulu cela, malgré l'infirmité des moyens dont il disposait; malgré la puissance des contradictions qu'il devait rencontrer; malgré sa pauvreté, son obscurité, l'isolement de sa force; malgré l'attachement inintelligent du peuple juif à la lettre de sa loi; malgré la haine des docteurs qu'il venait supplanter; malgré les menaces, les persécutions, les ignominies, la mort.

Il a voulu fermement; mais ce n'est pas toute la perfection du vouloir. L'ambitieux possède ce ressort, qui le pousse au pouvoir et à la gloire. Est-il donc admirable pour cela? — Non, messieurs, car il ne dédaigne pas les voies obliques et tourmentées de la ruse et de la violence, quand il ne peut plus avancer dans les voies droites et paisibles de la justice. Pour être digne d'ad-

miration, la volonté doit marcher avec droiture non moins qu'avec fermeté, et, quel que soit son dessein, fût-ce de sauver un peuple, il faut qu'elle s'arrête dès que la justice offensée lui crie : On ne passe pas. Un homme, pris entre les exigences d'une volonté opiniâtre et les résistances du droit, renonce malaisément aux détours pour se replier sur lui-même. Mais Jésus-Christ n'a point eu à subir cette alternative; car il n'a jamais voulu qu'avec droiture et dans le respectueux amour de la justice. Ruses de la politique, habiletés du discours, appâts des trompeuses promesses, abus de la popularité, appel à la force : toutes ces voies détournées et tortueuses lui furent inconnues.

Il va droit. Sa vie pratique est le limpide et parfait miroir des hauts principes qu'il proclame. Dans l'humilité, la douceur, la patience, la soumission, la simplicité, le désintéressement, il accomplit les préceptes qu'il donne aux siens : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. — Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice [1]. » — Saint autant que fort, il

1. Matth., cap. vi, 33.

peut adresser à ses ennemis ce fier défi qu'ils n'ont jamais relevé : « Qui de vous m'accusera de péché? » *Quis ex vobis arguet me de peccato?* [1].

Et maintenant, à qui vous comparerai-je, ô le plus beau des hommes? Je regarde, et partout je vois les brillantes et hautes qualités des illustres ternies et amoindries par quelque vice ou imperfection. Ici, la vie paraît se réfugier aux sommets de la pensée; là, elle se concentre dans les mystérieux abîmes du cœur; ailleurs, elle se dépense tout entière aux efforts de la volonté; nulle part je ne la vois répandre également sur toutes les facultés de l'âme ses riches ondes. Nulle part, non plus, je ne remarque l'accord et la parfaite mesure des contrastes. Celui-ci, en montant, se remplit des vaines fumées de l'orgueil; celui-là, en s'abaissant, perd la dignité et le prestige de son grand esprit; celui-ci, en aimant, s'enivre de joies fatales à sa vertu; celui-là, en gardant son cœur, le rend trop insensible; celui-ci, en poussant avec une opiniâtre énergie un dessein qu'il a conçu, essaye de tous les che-

1. Joan., cap. VIII, 46.

mins et maltraite la justice; celui-là, à force de la respecter, n'a que de timides vouloirs. L'équilibre des facultés humaines, élevées toutes ensemble à une extraordinaire puissance, ainsi que cette ravissante harmonie de l'âme résultant de la pondération des contrastes, ne se rencontrent que dans Jésus-Christ. Pilate disait bien en le montrant au peuple : Voilà l'homme ! Pour quiconque, en effet, regarde son âme, Jésus-Christ n'est point un homme d'un temps, d'un lieu, d'une nation. Il n'est ni ancien, ni moderne, ni Juif, ni Grec, ni Romain; il est l'homme! l'homme par excellence, l'homme idéal. Sa perfection unique est un fait unique acquis à l'histoire. Tous ceux qui l'ont attaquée ont été réprouvés par le bon sens et l'honnêteté publics, comme des êtres étranges, malsains, incapables de juger et de sentir la véritable beauté.

Ecce homo! Messieurs, voilà l'homme qui a osé se dire Dieu. Vous l'avez assez entendu, il est temps de le presser entre ces trois questions : Jésus-Christ disait-il ce qu'il ne croyait pas? Disait-il ce qu'il croyait par erreur? Voyait-il en lui ce qu'il disait? par conséquent, se pro-

nonçait-il sur un état réel de sa personne? exprimait-il un fait de conscience? Dans le premier cas, il est fourbe; dans le second, il est insensé; dans le troisième, il est sincère et vrai. Je ne crois pas, messieurs, qu'on puisse sortir de la difficulté introduite par l'affirmation de Jésus-Christ, dans l'examen de sa personne, autrement que par l'une de ces trois portes : le mensonge, la folie, la sincère vérité. Les lois psychologiques vont nous indiquer celle qu'il faut prendre, si nous nous replions un instant vers la perfection morale que nous venons d'admirer.

Jésus a aimé non-seulement les siens, mais l'humanité tout entière, d'un amour tendre et sans tache; il a toujours marché à l'accomplissement de son grand dessein dans le plus scrupuleux respect de la justice. Comment aurait-il pu mentir? Est-ce que le premier don de l'amour n'est pas le don de la vérité? Est-ce qu'on trompe, pendant toute une vie, ceux à qui on se dévoue avec une entière abnégation de soi-même? Est-ce que la première justice n'est pas le respect de la sainte majesté de Dieu? Enfin, est-ce qu'il est humainement possible de

cacher obstinément, sous les apparences d'une sainteté qui ne se dément jamais, l'ignominie d'un mensonge aussi grossier qu'il est odieux? Non, messieurs, non, Jésus n'est pas, Jésus ne peut pas être un fourbe. Il dit ce qu'il croit.

Mais ne croit-il pas par erreur ce qu'il dit? — Quelle erreur, s'il vous plaît? — L'homme peut se tromper sur une des qualités de sa personne, et voir en lui-même le bien qui n'y est pas, ce bien n'étant qu'un accident de sa nature; mais se tromper sur sa nature même, il ne le peut pas. Ainsi, messieurs, nous pouvons croire sincèrement que nous avons de la grâce, de l'esprit, du génie, du dévouement, quand il est clair pour tout le monde que ces choses nous font défaut; mais croire sincèrement que nous sommes des oiseaux ou des poissons, nous ne le pouvons pas, à moins d'avoir perdu la raison. Pour croire sincèrement, et par erreur, qu'il est Dieu, Jésus doit donc être frappé de démence; démence chronique, puisque son affirmation est continue. Or, je vous le demande, tombe-t-il sous le bon sens qu'une démence chronique puisse prendre place dans un esprit habitué au sublime et doué d'une pénétration

surhumaine? Si maîtresse d'elle-même, si clairvoyante, si lumineuse, cette intelligence, qui pénètre au fond des âmes, peut-elle ainsi s'abuser sur elle-même? Ce noble génie ne se révolte-t-il pas, comme d'instinct, contre l'extravagance, inutile et grotesque, d'une affirmation qui choque la plus chère croyance d'un peuple monothéiste? Vous me direz, peut-être, que vous avez vu et entendu des infortunés, hommes instruits, habituellement calmes et sages dans leurs conversations, croire sincèrement et dire avec enthousiasme qu'ils sont le Saint-Esprit, par exemple, ou le Père éternel. D'accord, messieurs; mais n'est-il pas vrai que leur affirmation étrange détonne dans l'ensemble de leurs actions et de leurs discours, et ne se rattache par aucun fil à la trame de leur vie? C'est précisément parce que nous voyons cette affirmation interrompre, par un heurt terrible, le cours tranquille de la pensée, que nous plaignons le désordre de ces pauvres intelligences qui pourraient être si belles. Au contraire, l'affirmation de Jésus-Christ se pose comme un principe qui commande logiquement sa doctrine, ses desseins, ses actions, ses

vertus; un principe tellement engagé dans sa vie qu'on ne peut l'en séparer sans en rompre le tissu. Elle ne détonne pas, elle ordonne; elle n'interrompt pas le cours de la pensée, elle le règle. Or, messieurs, entre la folie et la logique, entre le désordre mental et l'harmonie du discours et de la vie, les lois psychologiques nous disent qu'il y a incompatibilité absolue.

Nous voilà donc en mesure de sortir de la difficulté que nous propose l'affirmation unique de Jésus-Christ. La perfection de son cœur et de sa volonté nous ferme la porte de la fourberie et du mensonge. La perfection de son esprit nous ferme la porte de la démence. Il ne reste plus que la porte de la sincère vérité. Jésus-Christ affirme donc ce qu'il voit en lui; Jésus-Christ se prononce sur un état réel de sa personne; Jésus-Christ exprime un fait de conscience; Jésus-Christ est Dieu.

Maître du ciel et de la terre, souverain dispensateur de tous les biens, c'est vous-même qui nous poussez à cette conclusion en comblant un enfant de la famille humaine de dons si parfaits. S'il nous trompe, nous ne pouvons

rien contre son témoignage. C'est à vous de nous montrer le vice ou l'infirmité qui se cache sous sa perfection, et de détruire, par une contradiction manifeste, l'autorité de son affirmation. J'interroge donc vos lois providentielles, pour savoir si vous réprouvez ou approuvez celui qui se dit votre fils.

III

C'est une loi providentielle, messieurs, que l'homme soit éprouvé par l'erreur, afin qu'il ait le mérite d'embrasser librement la vérité; mais, près de cette loi, il en est une autre qui veut que la vérité soit tellement visible que l'homme ne puisse être excusé de l'avoir méconnue, et que l'erreur soit marquée d'un caractère qui la dénonce à notre réprobation.

Tout concourant à nous séduire dans la perfection que nous venons d'étudier, Dieu nous doit, et doit à sa vérité, de nous empêcher de donner créance à l'affirmation de Jésus-Christ, si cette affirmation est fausse, quelle que soit la cause de sa fausseté.

Or, le premier signe par lequel Dieu semble

rait devoir se manifester, c'est l'opposition officielle de ceux à qui il a confié l'interprétation de sa loi. Car il a un peuple choisi entre tous les peuples, et ce peuple a reçu du ciel une loi sainte qui maudit et châtie les blasphémateurs. Un homme dont on connaît l'origine et la parenté, un homme dont on voit les infirmités, un homme se dire Dieu, n'est-ce pas le plus insigne des blasphèmes contre ce Jéhovah unique, invisible, éternel, tout-puissant, auquel le peuple juif doit tant de bienfaits et qu'il adore, au mépris des dieux des nations? C'est donc avec raison que les princes des prêtres, les docteurs et les anciens s'émeuvent de l'affirmation inouïe du fils de l'ouvrier Joseph. Ils représentent, n'est-ce pas, la justice divine indignée d'une usurpation sacrilége? Singulière représentation! La justice divine est calme, solennelle, impartiale, et je ne vois que trouble, confusion, haine implacable au tribunal où comparaît Jésus-Christ. Tendre des embûches, soudoyer la trahison, suborner de faux témoins, étouffer par des clameurs et des imprécations les explications d'un accusé, ne convoquer personne pour sa défense, exciter le peuple, intimider le pou-

voir, hâter, par tous les moyens, une condamnation décrétée avant le jugement, sont-ce là des actions dignes de Dieu, et puis-je voir les défenseurs de sa cause et les manifestants de sa sainte vérité dans les juges qui condamnent Jésus comme blasphémateur?

Vous me direz, messieurs, que les hommes peuvent faillir au service d'une sainte cause, que ce n'est pas dans la personne des interprètes de la loi, mais dans la loi elle-même, que je dois chercher le signe de la contradiction divine. C'est vrai. Il est écrit dans la loi: « Jéhovah notre maître, Jéhovah est l'unique Dieu [1]. Regarde, mon peuple, regarde, je suis ton Dieu, il n'y en a pas d'autre [2]. Jaloux de ma gloire, je ne la laisserai pas prendre [3]. Non, je ne veux pas qu'il y ait chez toi de nouvelle divinité, je ne veux pas que tu adores un autre Dieu que moi [4]. Tous les dieux de la terre, le

1. Dominus Deus noster Dominus unus est. (Deut., cap. VI, 4.)

2. Videte quod ego sim solus, et non sit alius præter me. (Deut., cap. XXXII, 39.)

3. Ego Dominus gloriam meam, alteri non dabo. (Isai., cap. XLII, 3.)

4. Non erit in te deus recens neque adorabis deum alienum. (Psalm., LXXX)

Seigneur les brisera [1]. » Mais la loi m'apprend aussi qu'un jour doit venir le Désiré des nations; que le Désiré sera de la tribu de Juda et de la famille de David; que le sceptre sorti des mains de Juda, et la dernière des soixante-dix semaines d'années, à partir de l'édit des Perses pour la reconstruction du temple de Jérusalem, seront le signal de sa venue; qu'il naîtra à Bethléem; qu'un ange préparera sa voie; qu'il viendra accomplir la volonté de celui qui l'envoie; qu'il se montrera doux et juste; qu'il prêchera une nouvelle alliance; qu'il sera persécuté, trahi, condamné à une mort infâme; que, s'il est né dans le temps, sa génération est dans le principe et dès l'éternité; que Dieu lui a dit dans un éternel aujourd'hui : « Tu es mon fils, je t'engendre à présent; » enfin, qu'on l'appellera Dieu avec nous, Jéhovah notre juste [2]. — Voilà ce qu'elle m'apprend, messieurs, cette loi que vous invoquez; et si je mets Jésus en sa présence, je vois qu'il est de

1. Dominus attenuabit omnes deos terræ. (Soph., cap. II, 11.)

2. Voy. vingt-septième conférence : *La Plénitude des temps*, 2e partie.

la tribu de Juda, de la famille de David; qu'au moment où le sceptre passe des mains de Juda aux mains d'un Iduméen, dans la dernière des soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel, il naît à Bethléem. Je vois Jean, son précurseur, qui lui prépare la voie. J'admire sa douceur et son amour de la justice. Je l'entends dire qu'il vient faire la volonté de son Père et prêcher une loi nouvelle qui doit embrasser le monde entier. Je vois ses ennemis qui l'entourent, ses disciples qui le trahissent et l'abandonnent, la croix debout, et, étendu sur ses bras inflexibles, celui qui s'est dit le fils de Dieu. S'il se trompe, ou s'il a menti, s'il n'est pas le Désiré des nations, celui à qui le Seigneur a dit : « Tu es mon fils, » Emmanuel, Jéhovah, que Dieu nous montre donc son Promis; car, enfin, les oracles sont solidaires; ceux dont l'accomplissement est manifeste entraînent avec eux ceux dont l'objet mystérieux ne peut être saisi que par notre foi. — Un signe, mon Dieu, un signe qui nous préserve de l'erreur!

Mais quoi! je m'adresse à Jésus-Christ lui-même : — Êtes-vous celui qui doit venir? — Et voici ce qu'il me répond : « Les aveugles voient,

les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés [1]. » Après avoir usurpé le nom de Dieu, va-t-il donc usurper son pouvoir? Il commande à la nature, non pas avec cette crainte respectueuse et ce trouble sacré que l'on remarque chez les thaumaturges, mais avec cette fière assurance et ce calme auguste qui ne conviennent qu'à un maître.

Laissez-là les prestiges, me dites-vous, Dieu est patient, demain il aura son tour contre l'imposture. Mais ne voyez-vous pas que Jésus s'empare de ce demain sur lequel vous comptez? Il a dit de son vivant : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi [2]. » On le crucifie; les peuples et les siècles sont à lui. Il a voulu être cru comme Dieu [3]. « Croyez en moi, dit-il, celui qui ne croit pas au Fils de l'homme sera condamné. » Et voici que j'entends une voix immense : voix des villes et des

1. Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur. (Matth., cap. XI, 5. Luc, cap. VII, 22.)

2. Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum. (Joan., cap XII, 32.)

3 Creditis in Deum et in me credite (Joan., cap. XIV, 1.)

déserts, voix des continents et des îles, voix des lieux que j'habite et des confins de la terre, voix des siècles passés et du temps présent : *Credo in Jesum Christum filium Dei!* Il a voulu que la foi en lui opérât des prodiges [1]; et voici que les apôtres et les saints commandent en son nom à la nature soumise, guérissent les malades, ressuscitent les morts, chassent les démons et amollissent les âmes qu'une longue iniquité a endurcies. Il a voulu être adoré à la place des divinités menteuses qui pervertissaient les nations, à l'égal du Dieu unique, qui recevait sur la montagne sainte les hommages du peuple privilégié; et voici que les temples s'écroulent, que les idoles roulent dans la poussière, que de la splendide maison de Jéhovah il ne reste plus pierre sur pierre, et que, sur tant de ruines sacrées, retentit ce cantique d'une nouvelle humanité : « Nous t'adorons, ô Christ, et nous te bénissons.» *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi.* Il a voulu être aimé d'un amour universel et sans rival : les biens de ce

1. Amen, amen dico vobis, qui credit in me opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet. (Joan., cap. XIV, 12.)

monde, les affections les plus légitimes, la vie elle-même, tout dans le cœur humain doit céder le pas à l'amour du Christ, tout doit être sanctifié par cet amour [1]. Et vous l'avez vu, messieurs, le cœur humain s'est laissé envahir, et, sous la pression d'une force invincible qui exagère ses ressorts, il s'écrie : « Qui me séparera de l'amour du Christ? La tribulation? l'angoisse? la faim? le dépouillement? la persécution? le glaive? — Non, non. Ni la mort, ni la vie, ni anges, ni principautés, ni vertus, ni les joies du présent, ni les promesses de l'avenir, ni les menaces de la force, ni hauteur, ni profondeur, rien, rien au monde ne me séparera de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus mon Sauveur [2]. » Amour fécond qui compense toutes les déceptions, qui console

1. Omnis qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut Matrem, aut uxorem aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit. (Matt., cap. XIX, 29.)

Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. (Luc, cap. XIV, 26.)

2. Rom., cap VIII, 35-39.

toutes les douleurs, qui fortifie toutes les faiblesses, qui engendre toutes les vertus, qui pousse à tous les sacrifices, qui s'exprime par le martyre, et s'écrit avec du sang sur toutes les pages de l'histoire chrétienne. Amour de nos pères, amour des présentes générations. Ah! messieurs, parce que le souffle de l'incrédulité a passé sur notre siècle, il y a des hommes sans cœur qui reprochent au Christ de n'être plus aimé, et qui chantent ironiquement à nos oreilles cette strophe lugubre du poëte :

Les clous du Golgotha te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé[1]!

Oh! quel insigne mensonge. Vous voulez que Jésus ne soit plus qu'une aride poussière, incapable de faire palpiter le cœur? Mais je sens, moi, quand je presse sur ma poitrine sa croix adorée, je sens le feu de son amour pénétrer mon âme indigne et la remplir pour vous d'une tendresse infinie. C'est l'amour de Jésus qui m'a lancé à la poursuite de vos âmes; c'est l'amour

1. Alfred de Musset, *Rolla*.

de Jésus qui m'a dépouillé de tout ce qui pouvait embarrasser ma course; c'est l'amour de Jésus qui me fait vous aimer à ce point que, s'il le fallait, demain, aujourd'hui, tout de suite, je vous ferais le sacrifice de ma vie. Mais tais-toi, mon âme, il y a des voix plus éloquentes que la tienne. Laisse parler ces vierges admirables qui se dévouent à toutes les misères et veillent au chevet de toutes les douleurs; ces apôtres de la bonne nouvelle qui vont user leur vie au service des infidèles, et répandre leur sang sous la hache des persécuteurs; ces prêtres et ces pontifes qui soutiennent si fièrement les droits de l'Église, et protégent si vaillamment les âmes contre les ruses de la politique et les violences du pouvoir. Ne disent-ils pas, d'une commune voix : « J'aime mon Christ ? » *Amo Christum meum.*

Je vous entends, messieurs, me rappeler qu'il est une passion opiniâtre comme l'amour, dont Jésus-Christ a été poursuivi sans relâche, depuis le jour où il a affirmé sa mystérieuse grandeur : la haine! N'est-ce pas là le signe de contradiction divine par lequel nous sommes avertis de nous méfier de l'affirmation du pré-

tendu fils de Dieu? La haine de Jésus-Christ au service de la vérité! Mais vous n'y pensez pas. Voyez donc ce qu'elle est, cette haine : la passion aveugle de mille sectes diverses qui ne peuvent s'accorder sur une doctrine. Voyez donc où elle germe, cette haine : peut-être dans quelques âmes égarées qui rêvent de bonne foi une philosophie insensée; mais sûrement dans tous les cœurs corrompus et dans toutes les âmes scélérates. Voyez donc ce qu'elle produit, cette haine : des vices ignobles, des crimes abominables, des ruines barbares. Voyez où elle aboutit, cette haine : à la haine de Dieu; car, partout où elle règne, Dieu est finalement détrôné et remplacé par une idole. Que peut-il y avoir de commun, je vous le demande, entre un signe divin et de pareilles infamies?

Silence donc, silence lugubre de la vérité, cachée et inféconde, en présence d'une erreur qui, après m'avoir séduit par ses prodigieuses manifestations, me console, me fortifie, me passionne, m'excite au bien, me transforme, m'enlève jusqu'à ces sommets de la perfection humaine qu'on appelle la sainteté. Cela n'est pas possible, messieurs, ou bien les lois providen-

tielles sont bouleversées, et Dieu m'accable sous le poids d'un monstrueux mystère. Si je suis raisonnable, si j'ai foi en la Providence, je dois croire invinciblement que l'homme qui s'impose par son affirmation est l'homme approuvé de Dieu dont parle l'Apôtre : *Jesum Nazarenum virum approbatum à Deo* [1]. D'où je conclus que Jésus-Christ a dit vrai, que Jésus-Christ est Dieu.

Il est Dieu! Tout s'illumine aux clartés de cette vérité, comme s'illumine la nature aux rayons du soleil matinal.

Jésus-Christ est Dieu, voilà l'explication de cette perfection unique que nous avons tant admirée, et qui paraît si étrange dans un enfant de la race humaine. C'est la divinité qui pénètre cette grande âme et l'inonde de lumières et de vertus sans rivales; car, comme le dit fort bien saint Thomas, plus un principe est parfait, plus il fait sentir profondément son action [2].

Jésus-Christ est Dieu. Il ne pouvait pas y avoir ici-bas de justice pour le juger, et je ne suis point étonné de voir la malédiction divine

1. Act., cap. II, 22.

2. Quanto aliquid principium est perfectius tanto magis imprimit suos effectus.

poursuivre, à travers les siècles, ses persécuteurs, aujourd'hui dispersés loin du temple et de l'autel dont ils attendent en vain la restauration.

Jésus-Christ est Dieu. Si tous les oracles se donnent rendez-vous dans sa personne sacrée, cela devait être. Une si haute majesté méritait d'être prévenue par une préparation digne de sa grandeur, et Dieu ne pouvait manquer de lui donner la première place dans le plan de sa Providence.

Jésus-Christ est Dieu. Comment la nature pouvait-elle se soustraire à son pouvoir souverain? Les prodiges sont dans la main de celui qui a fait toutes choses; le fils, égal à son père doit pouvoir tout ce que peut son principe éternel, opérer ce qu'il opère [1], et son nom seul est une force à laquelle se soumettent nécessairement toutes les forces du monde.

Jésus-Christ est Dieu. Les siècles sont donc à lui. S'il s'empare de l'avenir, l'avenir docile lui doit des croyants, des adorateurs et des amants; et la vertu féconde de sa foi et de son amour, transformant l'humanité, est une consé-

(1) Quæcumque Pater fecerit, hæc et filius similiter facit. (Joan., cap. v, 19.)

quence inévitable du dessein qu'il exprime, de la volonté qu'il manifeste.

Jésus-Christ est Dieu. Il faut qu'il soit haï, car les passions corrompues de la nature sont, partout et en tout temps, ennemies de la Divinité.

Jésus-Christ est Dieu. Il l'affirme à la terre, le ciel répond à son affirmation par des signes merveilleux et par ces tendres paroles du Père éternel : « Tu es mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances [1]. »

Jésus-Christ est Dieu. Il l'a dit : *Quid adhuc egemus testibus?* « Avons-nous besoin d'un autre témoignage? » Je crois, vous croyez avec moi. Vive Jésus! Au fils du Père tout-puissant, à l'Homme-Dieu, adoration, louange, amour, maintenant et toujours dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

1. Tu es filius meus dilectus, in te complacui. (Marc, cap. I, 11. Luc, cap. III, 22. Matth., cap. III, 17; cap. XVII, 5.)

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ DE L'INCARNATION

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ DE L'INCARNATION

Éminentissime seigneur, Monseigneur [1], Messieurs,

Séduits par la perfection intellectuelle et morale de Jésus-Christ, au point de ne pouvoir pas esquiver l'autorité du témoignage qu'il rend de lui-même, nous avons demandé à Dieu un signe de contradiction qui nous préservât de l'erreur. Ce signe nous a été refusé. Bien plus, les lois providentielles nous ont amenés à cette conclusion : que Jésus-Christ est approuvé de Dieu, et que, par conséquent, il dit vrai quand il affirme qu'il est le fils de Dieu. Cette conclusion est le couronnement d'une démonstration qui semble devoir nous assurer la tranquille possession de cette proposition : Il existe un

1. Mgr le cardinal Guibert; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

Homme-Dieu. Par le témoignage des faits, nous sommes convaincus qu'il y a, à l'origine du monde chrétien, une cause vivante, personnelle, surhumaine; par l'affirmation chrétienne, nous sommes convaincus que Dieu lui-même a révélé la nature de cette cause, et a dit au monde cette chose étrange : il existe un Homme-Dieu; par l'affirmation de Jésus-Christ, nous savons comment Dieu a parlé. Que faut-il de plus, messieurs?

Cependant, la raison ne se montre pas satisfaite. Pleine d'une dédaigneuse pitié pour nos efforts de logique, elle nous avertit, d'un ton superbe, de leur inutilité. Ce n'est pas au dehors que nous devons chercher un signe de contradiction divine qui nous préserve de l'erreur; ce signe est au dedans de nous-mêmes, c'est la révolte de la conscience, qui repousse le dogme de l'Homme-Dieu. Elle le repousse parce qu'il est impossible, il est impossible parce qu'il est évidemment absurde. Or, Dieu ne peut pas faire l'impossible, Dieu ne peut pas approuver l'absurde : *Quid adhuc egemus testibus?* A quoi bon les témoignages pour prouver l'impossible, pour étayer l'absurde?

Je respecte les consciences délicates, messieurs; mais il est de mon devoir de morigéner celles qui se montrent trop sensibles au toucher des mystères. Elles se révoltent, j'en suis fâché; mais je veux savoir pourquoi, attendu que ma conscience ne se révolte pas le moins du monde. Elle prétend que l'absurdité du dogme de l'Homme-Dieu n'est point aussi évidente qu'on veut bien le dire; qu'il est malaisé, même en se donnant beaucoup de peine, de faire la preuve de cette absurdité; que, cette preuve manquant, nous restons en possession d'un fait parfaitement démontré, qui par sa force brutale conclut au possible. Ma conscience prétend en outre que, en y regardant de près, on découvre, soit dans la nature divine, soit dans la nature humaine, des appétences au mystère de l'Homme-Dieu. Voyons qui a raison, de ma conscience ou de la conscience rationaliste.

I

Vous n'ignorez pas, messieurs, que, sur le terrain où nous sommes actuellement, j'ai devant moi toute une armée d'adversaires. Permettez-

moi d'en écarter les deux tiers. Ce n'est pas que j'aie peur des gros bataillons, mais il est des rationalistes auxquels je puis, sans forfaire à l'honneur, refuser la discussion sur la vérité dont j'ai entrepris la défense. On les appelle panthéistes et matérialistes.

Les panthéistes posent en principe l'unité de substance. L'infini seul existe substantiellement. Il prend conscience de lui-même et se manifeste à lui-même dans le fini. Ce n'est pas seulement un souffle divin qui pénètre, agite, transforme les mondes, c'est l'être divin lui-même qui subsiste en tout, et qui consomme sa perfection par l'épanouissement de son unité en variété et par le retour de la variété à son unité. Tout étant Dieu, l'homme ne peut pas manquer de l'être; non pas, certes, dans un seul individu, mais dans toute l'espèce passée, présente et future.

Les matérialistes partent, comme les panthéistes, du principe de l'unité de substance; mais la substance unique est pour eux l'éternelle, l'immense, l'infinie, la toute-puissante, la vénérable et sainte matière. Nous en sommes une partie délicate et distinguée. Puisqu'il n'y a

pas d'autre Dieu que cela, la divinité ne peut pas nous échapper.

Étant données ces conclusions des panthéistes et des matérialistes, notre proposition : il existe un Homme-Dieu, ne peut nous être contestée, quant au fond, ni par les uns, ni par les autres. Il n'y a plus à débattre entre nous qu'une question de voies et de moyens, sur laquelle je ne juge pas à propos de m'appesantir pour le moment, puisqu'elle a été précédemment résolue par des réfutations dont vous n'avez pas, je l'espère, perdu le souvenir [1]. Si ces réfutations étaient agréées, nous pourrions, par le dogme de l'incarnation, offrir aux philosophes qui veulent à toute force rapprocher le fini de l'infini, l'homme de la divinité, un moyen plus sensé, plus honnête et plus propre que le dieu tout et le dieu matière.

Messieurs, ces éliminations faites, nous restons en présence du rationalisme spiritualiste qui, admettant l'existence, la personnalité, la perfection infinie de Dieu, la création, la Providence, l'âme, la vie future, tous les dogmes

1. Cf. Cinquième conférence : *La personnalité de Dieu*, et sixième conférence : *L'idole contemporaine*.

de la nature, professe le plus profond dédain pour ce qu'il appelle nos rêveries théologiques. C'est lui qui sent se révolter sa conscience au seul nom d'un Homme-Dieu, c'est lui qui repousse le dogme de l'incarnation, parce qu'il y voit une claire énonciation de l'absurde.

Or, savez-vous pourquoi notre absurdité lui paraît si évidente? C'est qu'il y a *un abîme immense entre le fini et l'infini*. Comme si nous ne le savions pas! Comme si cet abîme n'avait pas été comblé déjà, et par l'action créatrice de Dieu, et par les constantes relations de la Providence avec les êtres créés!

Si Dieu, unique nécessaire, se suffisant parfaitement à lui-même, a été assez puissant et assez bon pour féconder le néant et donner l'être et la vie à qui n'y avait aucun droit; si sa main paternelle s'étend sur toute créature, pour soutenir incessamment son existence et la conduire à ses fins; je ne vois pas pourquoi il lui serait interdit de se mettre en relation plus intime avec une nature créée, jusqu'à la terminer dans sa propre personnalité. L'abîme à franchir n'est ni plus immense, ni plus mystérieux. Du reste, ce cliché philosophique que

l'on oppose comme une fin de non-recevoir à notre dogme chrétien de l'incarnation : *Il y a un abîme immense entre le fini et l'infini*, ce cliché philosophique dit trop ou trop peu. Il dit trop, si l'abîme est réellement infranchissable, parce qu'il nous oblige à confesser l'éternité du monde, et à ne plus considérer Dieu que comme une monade solitaire et abstraite, tout entière à son bonheur égoïste, sans relation aucune avec l'univers, comme un être inutile qu'il faut bannir de nos croyances.

En effet, messieurs, comprend-on qu'un esprit parfait puisse tirer de soi d'autres esprits en nombre incalculable, sans se partager ni s'amoindrir, en restant l'unité plénière et infinie? Mystère plus profond encore : comprend-on qu'un esprit pur produise la matière; l'indivisible, le divisible; l'immuable, le changeant; l'incorruptible, le corruptible? Comprend-on qu'une intelligence simple engendre le mouvement mécanique auquel obéissent, dans ce vaste univers, les astres et les atomes? Comprend-on que l'éternité immobile, sans succession d'instants, soit mêlée au temps? Comprend-on cela, messieurs? Non, personne ne le comprend, et,

cependant, le rationalisme spiritualiste croit à la création. Il y croit, parce que, sans cela, il faudrait croire que le monde s'est fait tout seul, ou plutôt, qu'il existe par lui-même; qu'il n'y a dans les profondeurs des cieux qu'un Dieu inutile; qu'un Dieu inutile n'est bon qu'à supprimer; qu'il vaut mieux alors s'en tenir à ce que l'on voit; que l'esprit échappant en définitive à nos investigations, on ne peut être certain que de l'existence de la matière; qu'il n'y a plus d'abîme à franchir dès que la matière est éternelle, toute-puissante, infinie.

Le matérialisme absolu, avec toutes les absurdités qu'il porte en ses flancs, voilà où aboutit l'interprétation brutale de cette proposition : *Il y a un abîme immense entre le fini et l'infini.* Elle dit donc trop. Si, pour éviter les conséquences qu'on en peut tirer, le rationalisme mitige l'interprétation et admet que l'abîme qui sépare le fini de l'infini a été franchi par l'acte créateur, la proposition dit trop peu; car il est impossible d'y voir l'absurdité évidente de notre dogme. Dieu, le souverain bien, tend de sa nature à se communiquer; il se communique en appelant au bienfait et à l'hon-

neur de l'existence ce qui n'était pas. Dois-je donc croire qu'il épuise, par cet acte, toute sa force communicative? Et si l'on m'enseigne qu'il lui en reste encore, parce qu'il est infini; qu'il l'emploie à combler les tendances d'une nature vivante et intelligente vers la perfection, en l'élevant jusqu'à lui par une mystérieuse union, et en lui communiquant, sans s'amoindrir, sa propre personnalité, pourquoi me révolterais-je? Je sais bien qu'en niant l'acte créateur il y a pour moi péril d'absurdité, tandis qu'en niant le mystère de l'Homme-Dieu je n'encours pas la même chance. Mais de ce que l'on peut n'être pas absurde en disant d'un acte caché dans les trésors de la puissance communicative de Dieu, qu'il n'a pas été fait, il ne suit pas fatalement que l'on soit absurde en disant qu'il a été fait. Bref, messieurs, on voit, au premier coup d'œil, l'incompréhensible dans le mystère de l'Homme-Dieu, comme on voit, au premier coup d'œil, l'incompréhensible dans l'acte créateur; mais que l'absurde y soit évident, et que cette évidence résulte de l'abîme immense qui sépare le fini de l'infini, c'est une affirmation qui frise le ridicule.

Messieurs de la raison, il nous faut d'autres explications des révoltes de votre conscience. Cherchez-les, je vous prie, travaillez, prenez de la peine; le travail féconde les terres de l'intelligence comme la glèbe où poussent les arbres et les moissons. Voulez-vous explorer la nature divine et la nature humaine, afin d'y trouver d'invincibles oppositions à notre dogme? Marchez, je vous suis, je m'attache opiniâtrément à vos pas, bien résolu d'arracher vos arguments, à mesure que vous les planterez.

La majesté de Dieu, son immensité, son éternité, son immutabilité, nos croyances même touchant la personnalité divine, tout vous semble compromis par l'incarnation. Comment cela?

Dieu est si grand qu'aucune intelligence créée ne peut le connaître tel qu'il est en lui-même. Nos pâles conceptions rampent à une incommensurable distance de sa haute majesté, et notre impuissant langage peut à peine exprimer les idées que se forme notre esprit, en exagérant jusqu'à l'infini les perfections qu'il remarque dans la nature. Nous ne saurions prendre trop de précautions pour éviter le péril de prêter à Dieu nos imperfections, et nos idées ne sau-

raient être trop épurées pour nous représenter avec quelque vérité son insaisissable grandeur. Et voilà que le dogme chrétien ne nous parle que d'anéantissements, que d'enveloppements de la lumière divine dans les ténèbres de la chair, que de diminution de la Divinité, à ce point qu'il croit flatter le Père céleste en lui disant qu'il a amoindri son fils jusqu'à le mettre au-dessous des anges C'est à peine si nous entrevoyons l'Être suprême aux clartés de notre raison; et voilà qu'un enseignement bizarre et cruel s'efforce de faire autour de nous la nuit. Comment pourrons-nous voir désormais, dans un homme borné, infirme, mortel, l'infinie majesté que nous cherchons à travers les merveilles de la création?

Consolez-vous, messieurs, la nuit n'est pas si sombre que vous le pensez; Dieu a eu soin d'y allumer des flambeaux qui projettent plus de lumière que n'en peut fournir la raison. Nous savons que Dieu est grand, mais nous savons aussi qu'un acte de condescendance, à l'égard de la créature, ne peut rien lui faire perdre de sa grandeur. La condescendance n'est-elle pas la vertu propre des grands? « Lorsqu'on

est arrivé au faîte, disait Pline le Jeune à Trajan, et qu'on ne peut augmenter sa gloire, il ne reste plus qu'une chose à faire : descendre vers les petits[1]. » Non, messieurs, non, vous ne ferez jamais croire au peuple qu'une majesté de la terre s'avilit jusqu'à devenir méconnaissable, quand elle s'abaisse, de son propre mouvement, aux pieuses familiarités de l'amour, quand elle se fait peuple elle-même sans abdiquer son pouvoir. Pourquoi Dieu s'avilirait-il en descendant jusqu'à nous, s'il ne sacrifie aucun de ses droits? Il paraît s'humilier en se faisant homme; en réalité, il ennoblit la créature. Il paraît voiler ses infinies perfections sous l'enveloppe de notre nature; en réalité, il les rapproche de nous pour nous les faire mieux voir. Comme une glace transparente reçoit de son union avec un corps opaque le pouvoir de rayonner, le Verbe divin, splendeur du Père, éclat de l'éternelle lumière, prend dans son humanité le pouvoir d'envoyer avec plus de force, en nos âmes, les rayons des divines perfections. Je vous l'ai fait voir en développant

1. Cui nihil ad augendum fastigium superest, hoc unum restat, si descendat. (*Panegyr. Trajan.*)

le plan de l'incarnation : sagesse, puissance, amour, justice, miséricorde, tout devient plus éclatant dans le mystère de l'Homme-Dieu. Saint Bernard avait raison de s'écrier : « Tu es beau pour tes anges, ô mon Jésus, quand tu leur apparais dans ta forme divine, pendant le jour sans fin de l'éternité... Mais tu es beau pour moi quand tu déposes ta grandeur, car ton anéantissement me montre, en une plus vive lumière, l'immensité de ta bonté, la profondeur de ton amour, l'étendue de ta grâce[1]. » Du reste, messieurs, il faut n'avoir jamais lu la vie de l'Homme-Dieu, pour ignorer qu'auprès de chacun de ses abaissements il y a une merveille qui rappelle son infinie majesté. Il est conçu dans la chair, mais par l'opération de l'Esprit-

1. Quam pulcher es angelis tuis, Domine Jesu in forma Dei, in die æternitatis tuæ, in splendoribus sanctorum, antè Luciferum genitus, perpetuus, minimeque fucatus candor vitæ æternæ? Quam mihi decorus es, Domine mi, in ipsa tui hujus positione decoris! Etenim ubi te exinanivisti, ubi naturalibus radiis lumen indeficiens exuisti; ibi pietas magis eminuit, ibi charitas plus effulsit, ibi amplius gratia radiavit. (Serm. XLV *in Cant.*) Saint Bernard dit ailleurs : « Christus cum per naturam divinitatis non haberet quo crescceret quia ultra Deum nihil est; per descensum quomodo crescceret invenit, veniens incarnari, pati, mori, propter quod Deus exaltavit illum. » (Serm. II *de Ascensione.*)

Saint; il naît, mais d'une vierge; il est couché dans une crèche, mais les rois viennent se prosterner à ses pieds; il fuit comme un proscrit, mais les idoles d'Égypte s'écroulent en sa présence; il vit dans la pauvreté, mais la nature obéit à ses ordres; il tombe aux mains de ses ennemis, mais après les avoir renversés par ce seul mot : « C'est moi ; » on le crucifie, mais la terre s'ébranle sous le poids de sa croix; il meurt, mais le soleil s'obscurcit; on le met au tombeau, mais il ressuscite par sa propre vertu.

Rassurez-vous, vous qui craignez une éclipse de la majesté divine; elle saura se montrer à propos dans les pieuses ombres de l'humanité qu'elle épouse, et même plus vivement que dans les merveilles de la nature où vous la cherchez.

On m'objectera, messieurs, que la majesté de Dieu résulte de l'ensemble de ses perfections infinies, et qu'il ne suffit pas que la sagesse, la puissance, l'amour, la justice, la miséricorde se manifestent dans une œuvre que nous prétendons divine, pour qu'il n'y ait rien d'absurde dans cette œuvre. Tout l'être divin doit sortir sain et sauf d'une affirmation dog-

matique. Or, deux perfections essentielles à l'être divin sont profondément lésées par le dogme de l'Homme-Dieu : l'immensité et l'éternité.

Dieu, par son immensité, remplit les espaces. L'unir personnellement à une nature, c'est l'enchaîner sur un point de la création; c'est déterminer par une limite sa présence et son action. Dieu, par son éternité, vit immobile et sans succession d'instants, en dehors du temps. Marier sa vie à une vie humaine, c'est le soumettre aux fluctuations des instants qui se succèdent. Emprisonné par l'espace et le temps, il n'est plus lui-même.

Cette objection ne peut séduire que les esprits légers et naïfs, qui laissent trop facilement l'imagination précéder l'intelligence dans les champs arides de la métaphysique. Vous n'êtes pas de ces esprits, messieurs; c'est pourquoi vous allez, en un moment, découvrir le vide de la difficulté qu'on vous propose. Dieu est immense, c'est vrai, mais non point à la manière d'une capacité qui contiendrait tous les êtres. Agir tout entier sur chaque point de l'espace, c'est sa manière d'y être : son action, toujours la

même en son principe, varie selon ses effets. Ici il meut des corps, là il illumine des intelligences et conduit des volontés. S'il lui plaît, dans ses relations multiples avec les natures créées, d'en choisir une et de se l'unir plus intimement, cessera-t-il pour cela d'être avec les autres et de faire entendre, à toutes les extrémités de l'univers, ce cri du maître : « C'est moi.» *Ego sum.* Non, messieurs; une pure relation ne peut pas limiter l'immensité divine. Or, l'incarnation n'est pas autre chose qu'une relation de Dieu avec une de ses créatures. Cette relation est personnelle, qu'importe ! Elle ne fait pas que Dieu cesse d'être Dieu, pas plus que l'union de votre corps avec votre âme ne fait que votre âme cesse d'être un esprit. Pendant que vous êtes ici présents, votre âme peut être à mille lieues d'ici par la pensée. Or, si votre âme subsistait à la manière divine, si ses facultés et ses opérations étaient son être même, enfin si, selon l'admirable expression de saint Thomas, votre âme était un acte pur, elle serait substantiellement ici où elle anime, substantiellement à mille lieues d'ici où est sa pensée. S'imaginer que la nature de Dieu peut être déterminée par

son union personnelle avec une nature créée, c'est renverser les rôles. Dieu est par lui-même un être souverainement déterminé qui détermine tout. En se faisant homme, il détermine à une plus noble et plus sainte existence l'humanité qu'il prend, et n'est déterminé par elle à aucun état ni à aucun acte incompatible avec son infinie nature. Raisonnez de même, messieurs, pour l'éternité, qui n'est, en quelque sorte, que l'immensité appliquée au temps.

Avons-nous fini d'explorer la nature divine? Pas encore, messieurs; le rationalisme croit avoir découvert une opposition formidable dans l'immutabilité de Dieu, et, conséquemment, une pièce de conviction écrasante contre notre affirmation dogmatique.

Vous admettez, dit-il, qu'un simple concours de l'action divine, quelque éminent qu'il soit, avec l'action d'un être humain ne peut pas faire un Homme-Dieu; il vous faut une relation d'union, union tellement intime qu'elle se termine à la personnalité même de Dieu. Or, cette union ne peut pas s'accomplir sans qu'il y ait modification des choses unies, et toute modification répugne à cet être infiniment parfait

dans lequel, vous l'avouez vous-même, ne se doit produire aucun changement, aucune ombre de vicissitude [1]; le moindre changement le fait évanouir. Cependant, votre Homme-Dieu étant un composé où deux natures se mêlent pour former un tout, un tout où l'être s'ajoute à l'être, où la Divinité joue le rôle subalterne d'une partie, non-seulement il y a en lui une ombre de vicissitude, mais l'immutabilité divine est complétement en déroute : votre Homme-Dieu n'est plus Dieu. Vous voyez bien que votre dogme est absurde.

Messieurs, je ne vois rien du tout, si ce n'est que le rationalisme se méprend, de bonne foi ou à dessein, sur notre enseignement, et qu'il a déjà répondu lui-même aux difficultés que vous venez d'entendre.

Bien que nous admettions dans la personne de l'Homme-Dieu une composition de raison, en tant qu'elle subsiste en deux natures différentes [2], nous nions toute espèce de mélange

1. Omne datum optimum... desursum est, descendens a Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. (Jacob. cap 1, 17.)

2. In Domino Jesu Christo duas naturas agnoscimus unam autem hypostasim ex utraque *compositam*.(S. Joan. Damasc.,

entre ces deux natures, toute composition physique, par conséquent toute modification réciproque. Dans l'homme, l'âme et le corps se perfectionnent mutuellement pour former une nouvelle nature; dans l'Homme-Dieu, la nature divine n'est pas attirée vers la nature humaine pour fusionner et se convertir en une autre nature, elle reste elle-même, appelant à elle une nature inférieure, non pour la changer en Dieu, mais pour qu'elle appartienne à un Dieu [1],

lib. III orthodox. fid. cap. 3, 4, 5.) Saint Thomas, qui cite ce passage, l'explique ainsi : « Persona sive hypostasis Christi dupliciter potest considerari. Uno modo secundum illud, quod est in se : et sic est omnino semplex, sicut in natura Verbi. Alio modo secundum rationem personæ vel hypostasis, ad quam pertinet subsistere in aliqua natura : et secundum hoc persona Christi subsistit in duabus naturis. Unde licet sit ibi unum subsistens, est tamen ibi alia et alia ratio subsistendi · et sic dicitur persona composita, in quantum unum duobus subsistit. » (Summ. theol., III, p., quæst. 2, a. IV, C.)

1. In unione Dei ad creaturam, non trahitur deitas ad humanam naturam, sed humana natura a Deo assumitur; non quidem ut convertatur in Deum, sed ut Deo adhæreat (S. Thom. opuscul. contr. *græcos* et *armenos*, cap. VI); Divinitas non advenit animæ et corpori, per modum formæ et partis; hoc enim est contra rationem perfectionis : unde ex divinitate et anima non constituitur una natura; sed ipsa natura divina, in seipsa integra et pura existens, sibi quodammodo incomprehensibili et ineffabili humanam naturam

tout en demeurant parfaite et distincte en la personne du Christ. Est-il donc nécessaire que les natures divine et humaine changent toutes deux pour qu'il y ait entre elles une nouvelle relation? Nullement, messieurs. Pour qu'il y ait entre vous et moi un rapport de ressemblance, il n'est pas nécessaire que nous changions tous les deux, il suffit que l'un de nous se transforme. De même, pour qu'il y ait entre la nature divine et la nature humaine un rapport d'union, il suffit que, l'immuable nature divine restant la même, la mobile nature humaine soit mystérieusement disposée à être terminée par la personnalité divine.

Mais, insistera-t-on, de ces deux natures se forme un tout; dans ce tout, l'être s'ajoute à l'être, et la Divinité joue le rôle subalterne de partie. Pure imagination, messieurs, à laquelle le rationalisme lui-même a répondu pour défendre le dogme naturel de la création contre le panthéisme. Entre le fini et l'infini il y a une relation d'origine, mais cette relation, nous l'avons vu, ne change rien à l'être divin. Il est

et anima et corpore constitutam assumpsit. (Id., opusc. II, cap. 211.)

tout, et le fini, suspendu entre le néant et l'être par son bon plaisir, est compté pour rien. On peut lui dire avec saint Augustin : « Si tu es sans Dieu, tu seras moindre; si tu es avec Dieu, Dieu ne sera pas plus grand. Ce n'est pas ta présence qui l'augmente, c'est son absence qui te diminue [1]. » Que les créatures soient, qu'elles ne soient pas, Dieu sera toujours l'être parfait [2]. S'il en est ainsi, messieurs, si une relation d'origine, avec tout le fini, n'ajoute rien à l'être divin, comment voulez-vous qu'une relation d'union, avec une seule créature, ajoute quelque chose à la nature divine dans la personne du Christ? Il est homme, mais la nature humaine n'a, en lui, d'être et de perfection que ce qu'elle reçoit de la nature divine. Celle-ci ne reçoit rien, parce qu'elle est la perfection absolue. Retranchez l'homme, le Dieu reste tout entier; retranchez le Dieu, l'homme s'évanouit. De là il suit que, dans le composé humano-divin de l'incarnation, la Divinité ne joue pas, à propre-

1. Si fueris sine Deo minor eris, si fueris cum Deo major Deus non erit. Nec ex te ille major, sed tu sine illo minor. (Tract. XI, *in Joannem.*)

2. Voyez douzième conférence : ***Dieu, principe et fin,*** 1re partie.

ment parler, le rôle de partie, mais le rôle de nombre, ou plutôt d'unité intègre, plénière, sans laquelle rien ne serait; comme la substance par rapport à l'accident, comme l'être divin dans l'ensemble des êtres [1]. Unir la nature humaine à la nature divine n'ajoute pas plus à l'être de cette dernière que les zéros que vous écrivez aux décimales n'ajoutent à l'unité, quand vous l'avez fixée.

Incapable de nous mettre en contradiction avec la nature divine telle qu'il la connaît, le rationalisme invoque nos propres notions de la Divinité, afin de nous mettre en contradiction avec nous-mêmes. Écoutons-le.

Vous croyez en un Dieu en trois personnes; vous confessez que ces trois personnes, distinctes dans l'essence divine, ont une commune action en toute œuvre extérieure. Or,

1. Illa compositio personæ ex naturis, non dicitur esse ratione partium, sed potius ratione numeri. (Summ. theol., III p., q. 2, a. 4, ad. 2.)

Subjectum et accidens non sic uniuntur, ut ex eis aliquod tertium constituatur. Unde subjectum in tali unione non se habet ut *pars*, sed est *integrum quoddam;* quod est persona, hypostasis, suppositum. (S. Thom., *Compend. theologiæ*, cap. CCII.)

l'incarnation, étant une œuvre extérieure, doit être commune aux trois personnes. Vous devriez donc dire cette chose monstrueuse : il existe un Homme-Dieu en trois personnes; mais dire : il existe un Homme-Dieu en une seule personne, qui est la personne du fils de Dieu, c'est vous mettre en pleine révolte contre les lois et les droits de votre trinité.

Il est facile, messieurs, de plaisanter avec des mystères que l'on ne connaît pas ou que l'on connaît mal. Les théologiens font mieux, ils étudient. En examinant ces hypothèses : les personnes divines auraient-elles pu s'incarner toutes ensemble ou séparément? prendre une ou plusieurs natures [1]? je vous assure, moi qui les ai lus, qu'ils s'arrangent de manière à ne dire aucune monstruosité. Mais nous n'avons pas à nous occuper des hypothèses. Arrêtons-nous au fait de notre croyance. C'est une seule personne divine, le Fils, qui s'est uni à la nature humaine : le pouvait-il, puisque les trois per-

1. Cf. Summ. theol., III p., quæst. 3, a. V. *Utrum quælibet persona potuerit humanam naturam assumere?* a. VI. *Utrum plures personæ divinæ possint assumere unam numero naturam?* a. VII. *Utrum una persona divina possit assumere duas naturas humanas?*

sonnes agissent en commun dans toute œuvre extérieure? — J'avoue, sans hésiter, que cette question nous introduit dans un des plus mystérieux replis de la théologie; mais, tout bien considéré, elle ne m'effarouche pas. Puisque je crois qu'il y a en Dieu trois personnes dans une même nature, c'est-à-dire trois relations réelles, subsistantes et distinctes, je ne vois pas pourquoi l'une d'elles ne serait pas le terme réel, subsistant et distinct d'une union avec une nature créée. Remarquez bien, je dis *le terme* et non pas *l'agent*. Pour opérer l'union, les trois personnes agissent ensemble; mais, l'union opérée, le terme est unique et tous les actes de l'union se rapportent à lui [1]. Trois hommes peuvent travailler ensemble à vêtir l'un d'entre eux, en définitive il n'y en a qu'un

1. Assumptio duo importat, scilicet actum assumentis, et terminum assumptionis. Actus autem assumentis procedit ex divina virtute, quæ communis est tribus personis : sed terminus assumptionis est persona, sicut dictum est. Et ideo id quod est actionis in assumptione, commune est tribus personis : sed id quod pertinet ad rationem termini, convenit ita uni personæ, quod non alii. Tres enim personæ fecerunt, ut humana natura uniretur uni personæ filii. (Summ. theol., III p. quæst. 3, a. 4 c.)

de vêtu [1]. L'art, la main et la corde concourent dans le chant du luth; l'art inspire, la main touche, mais la corde seule vibre, module et chante. Ainsi dans le mystère de l'incarnation : les trois personnes divines conçoivent le plan et l'exécutent; le Verbe incarné seul, corde sacrée, vibre, module et chante l'hymne grandiose que Dieu attend de la création [2]. Mon cœur ravi l'écoute, et mon esprit n'y voit rien qui offense les lois et les droits de l'auguste trinité.

Nous marchons sur une terre ingrate, messieurs; encore un pas, je vous en prie. Il y va de notre honneur. Il ne faut pas qu'on nous accuse de ne savoir pas approfondir la vérité et de n'avoir la foi que parce que nous n'avons qu'une raison superficielle. Du reste, nous allons traverser un pays mieux connu. De la

1. Cette comparaison est fréquemment employée par les saints Pères; elle semble leur avoir été indiquée par cette parole de saint Paul : *Habitu inventus ut homo.*

2. Cytharam respice, ut musicum melos sonis dulcibus reddat. Tria pariter adesse videntur : ars, manus et chorda; et tamen unus sonus auditur. Ars dictat, manus tangit, chorda resonat; cum chorda autem, ars pariter et manus operantur Sic non Pater, non Spiritus Sanctus susceperunt carnem, et tamen cum Filio pariter operantur. (S. Aug., lib. *De incarnatione contra Judæos.*)

nature divine le rationalisme nous conduit à la nature humaine.

Étrange problème que cette nature! Pascal nous l'a peinte par quelques réflexions concises qui se résument en ces deux mots : néant et grandeur. Par son néant, par sa grandeur, la nature humaine résiste énergiquement et opiniâtrément au dogme catholique de l'incarnation.

Quelle proportion, en effet, entre cette plénitude infinie de perfections, au-delà de laquelle on ne peut rien concevoir, et cette effroyable indigence qui ne répond que par des contradictions à l'être divin? — Dieu est nécessairement, et nous pourrions ne pas être. Dieu possède l'être par lui-même, et nous recevons l'être. Dieu remplit le monde, et nous sommes emprisonnés sur un atome. Dieu voit tout, Dieu sait tout, et le plus haut regard de notre esprit est borné de toutes parts par des voiles jaloux qui nous dérobent les infinies profondeurs de la vérité et nous condamnent à n'avoir que des connaissances, la plupart du temps, hésitantes et incertaines. Dieu peut tout, et nos forces découragées succombent à chaque instant de-

vant l'impossible. Dieu ne dépend de personne, et nous dépendons de mille choses. Dieu demeure, et nous passons. Dieu est toujours jeune, en son inaltérable substance, et nous sentons l'âpre dent de la mort dévorer notre périssable nature, jusqu'à ce qu'elle en ait dispersé les éléments. — Une si grande disproportion entre deux termes nous permet-elle de croire que leur union soit possible? Et quand bien même Dieu, par bonté, fléchirait vers nous, notre infirmité, notre néant ne lui crieraient-ils pas : — Va-t'en, je ne puis pas devenir Dieu!

Oubliez cette disproportion, supposez que notre néant se laisse vaincre; voilà que Dieu est aux prises avec notre grandeur. Les natures inférieures subsistent en elles-mêmes, sans prendre garde à leur subsistance; la nature humaine se possède par la personnalité, et elle a conscience de cette possession. Elle sent que tout son être est là, et elle ne veut pas en être dépouillée. Elle ne le veut pas parce qu'elle ne le peut pas, parce qu'elle est tellement supportée par la personnalité que, celle-ci manquant, elle cesserait d'être une réalité. Que Dieu s'approche d'elle, qu'il la pénètre de sa bienfaisante action,

elle y consent; mais qu'il s'empare d'elle par l'union personnelle, impossible, la place est prise.

Ne vous effrayez pas de ces affirmations tranchantes, messieurs; l'esprit, tuméfié par les exagérations oratoires, voit facilement l'impossible là où il n'est pas. Gardons notre sang-froid.

Je vous ferai remarquer, d'abord, que la disproportion des termes dont il s'agit ici ressemble beaucoup à l'abîme immense que nous avons exécuté au commencement de notre conférence, et que je pourrais me dispenser de faire face à cette difficulté, que l'on croit nouvelle parce qu'on a quelque peu modifié son vêtement. Mais je ne veux pas que l'on s'imagine que je me dérobe, et je réponds hardiment que la disproportion des termes, dans une union, n'est point un obstacle invincible à la toute-puissance de Dieu. Il nous l'a bien montré dans notre propre nature, et l'on pourrait dire, avec les saints Pères, qu'en créant l'homme il s'essayait à un rapprochement plus étrange et plus sublime, et donnait au monde comme une ébauche de l'avenir : *forma futuri*. Après l'infini et le fini, quoi de plus disproportionné que l'esprit et la matière? L'es-

prit, souffle de Dieu; la matière, engendrée par une autre matière; l'esprit, substance simple et indivisible; la matière, composée d'une infinité d'éléments que l'on peut séparer les uns des autres; l'esprit, qui voit et qui se possède; la matière, aveugle et sans conscience d'elle-même; l'esprit, qui s'élève dans les sphères de l'intelligible et de l'éternel; la matière, qui rampe sur un étroit espace et subit toutes les vicissitudes du temps; l'esprit, plein de nobles aspirations; la matière, remplie d'instincts grossiers; l'esprit, qui se détermine librement; la matière, esclave de la fatalité; l'esprit, puissant, inaltérable, qui dit : à moi l'éternité; la matière, impuissante, victime des forces ennemies qui la dissolvent et dispersent ses éléments. Encore une fois, quelle disproportion! Et cependant, messieurs, l'esprit et la matière sont mariés dans une même nature, et de leurs noces bénies résulte une union si intime qu'ils disent tous deux le même *moi*. O homme! tu es matière et tu dis : Je pense, j'aime, je veux, je suis libre, je suis immortel! O homme! tu es esprit et tu dis : Je bois, je mange, je souffre, je languis, je meurs! Quelle étrange chose! Celui qui a fait

cela ne se joue-t-il pas avec les disproportions? et nous sied-il, portant dans nos flancs un si profond mystère, de lui disputer un mystère plus profond, comme si sa puissance n'était pas infinie [1]? Et puis, n'exagérons pas notre néant en présence de la perfection infinie. On a raison de dire qu'entre nous et Dieu la disproportion est immense, si l'on ne considère que ce que nous avons d'être. Mais que l'on considère donc notre capacité de recevoir, notre perfectibilité; n'est-elle pas immense, elle aussi, et, en regard d'un Dieu immensément bon, ne suffit-elle pas pour établir une proportion qui balance la disproportion dont on s'effraye si mal à propos? Je sais bien que cette perfectibilité de notre nature ne va pas jusqu'à pouvoir devenir l'infini. Mais qui parle de cela? Qui a jamais dit, si ce n'est l'hérésie, que la nature humaine fût changée en Dieu? Nous enseignons une union et non une conversion. C'est assez pour nous que l'homme

1. Quærunt rationem hujus mysterii quod semel factum est, cum ipsi nequaquam possint reddere rationem ejus quod fit semper, id est, quando anima miscetur corpori, ut fiat homo. Ergo sicut incorporea res corpori conjungitur, ut homo efficiatur, ita homo conjunctus est Deo, et factus est Christus. (S. Aug., apud Petavium)

soit déifié, parce que sa nature inaltérée est devenue la nature d'un Dieu; nous n'avons pas besoin que Dieu se change en lui, ni que lui soit changé en Dieu [1].

Rassurés sur les résistances de notre néant, rassurez-vous aussi, messieurs, sur les résistances de notre grandeur. Notre nature ne peut pas être plus forte contre la prise de possession de Dieu, que notre corps n'est fort contre la prise de possession de l'âme. Or c'est notre âme qui, s'emparant du corps, le fait subsister en elle-même et l'élève aux honneurs de la personnalité. Pourquoi une personne divine ne ferait-elle pas subsister en elle-même notre nature tout entière? Il y a là un mystère, je le confesse; mais ce mystère ne devient répugnant que parce qu'il est aggravé, ou plutôt dénaturé par un jeu puéril d'imagination. On se représente, comme deux athlètes, deux personnalités

1. Natura divina dicitur incarnata, quia est unita carni personaliter, non quod sit in naturam carnis conversa. Similiter et caro dicitur deificata non per conversionem, sed per unionem ad verbum, salvis suis proprietatibus naturalibus, ut intelligatur caro deificata, quia facta est Dei verbi caro, non quia facta sit Deus. (Summ. theol., III p., quæst. 2, a. 1, ad. 3).

luttant l'une contre l'autre, dans l'arène d'une même nature, la plus forte s'acharnant à déposséder la plus faible d'un droit naturel et d'un pouvoir légitime, la plus faible criant d'une voix agonisante: Je ne veux pas! je ne peux pas! Eh bien, messieurs, cette lutte est purement chimérique, pour la bonne raison que la personnalité humaine, seule capable de résister aux violences divines, n'a jamais existé, ni même songé à exister dans l'Homme-Dieu. La nature humaine qu'il a prise a été créée au moment de l'union [1]. Entendez-vous? — au moment même de l'union. Nous pouvons la concevoir, avant qu'elle existe, comme une essence munie de tous ses éléments et facultés; mais elle a besoin, pour devenir une réalité vivante, d'être terminée par une personnalité, d'être ainsi détachée et indépendante de toute autre substance, et de pouvoir dire son *moi*. Eh bien, c'est le verbe de Dieu qui la termine, c'est le verbe de Dieu qui lui

1. Natura nostra non sic assumpta est, ut prius creata, postea assumeretur; sed ut ipsa assumptione crearetur. (S. Leo. M. Epist. XI)

Non est aliquod intervallum temporis æstimandum inter conceptæ carnis initium et concipiendæ majestatis adventum. (S. Fulgent.)

fait dire son *moi*. Est-ce donc un déshonneur pour elle si, au premier instant de son existence, elle trouve son complément dans une personnalité divine plutôt que dans une personnalité humaine, si elle dit son *moi* divinement plutôt que de ne le dire qu'humainement? Est-elle moins réelle, moins solide parce qu'elle est supportée par un *moi* divin plutôt que par un *moi* tout humain? Est-ce que notre corps se plaint parce que, au lieu de ne subsister qu'en animal, il reçoit la subsistance d'une âme intelligente et dit un *moi* raisonnable[1]? On redoute pour la nature humaine les violences de Dieu; au contraire, il faut l'estimer infiniment heureuse de recevoir infiniment plus qu'il ne

1. Personalitas in tantum pertinet ad dignitatem alicujus rei, et perfectionem, in quantum ad dignitatem alicujus rei et perfectionem ejus pertinet, quod per se existat : quod in nomine personæ intelligitur. Dignius autem est alicui, quod existat per se. Et ideo ex hoc ipso humana natura dignior est in Christo, quam in nobis; quod in nobis quasi per se existens propriam personalitatem habet, in Christo autem existit in persona verbi. Sicut etiam esse completivum speciei, pertinet ad dignitatem formæ : tamen sensitivum nobilius est in homine propter conjunctionem ad nobiliorem formam completivam, quam sit in bruto animali, in quo est forma completiva. (Summ. theol., III p., quæst. 2, a. 2, ad. 2.)

lui faut. On ne voit que les résistances de sa grandeur imaginaire; au contraire, il faut croire que sa perfectibilité réelle cède joyeusement à la grandeur divine qui l'attire[1].

Vous le voyez, messieurs, c'est en vain que l'on interroge le ciel et que l'on fouille nos entrailles, on n'y peut rien trouver qui nous convainque d'absurdité. L'intelligence chrétienne a des répliques qui écartent toutes les difficultés par lesquelles le rationalisme prétend justifier les révoltes de son orgueil, et qui nous assurent la tranquille possession des témoignages sur lesquels s'appuie le dogme de l'Homme-Dieu. Plus que cela, l'intelligence chrétienne a des

1. La difficulté que se crée la raison dans cette question vient d'une confusion entre la nature et la personnalité. Ce sont choses distinctes. La nature est une essence qui détermine l'espèce, selon cette définition de Boëce : *Natura est unam quamque rem informans specificâ differentiâ.* (In 68 De duabus naturis in init.) La personnalité détermine l'individu, selon la définition du même auteur : *Persona est rationalis naturæ individua substantia.* (Ibid.)

La nature est communicable à plusieurs, la personnalité est incommunicable. J'ai une nature, je suis une personne. La personnalité, dit saint Thomas, est *prœter rationem speciei.* C'est pourquoi on ne peut pas dire d'un homme qu'il est son humanité : *non enim dicimus quod hic homo sit sua humanitas.* (Summ. theol., III p., quæst. 2, a. 2.) La personnalité humaine est sans doute le mode et la condi-

intuitions qui découvrent, dans les natures divine et humaine, de mystérieuses appétences dont se réjouit la foi. Disons un mot de ces appétences avant de conclure.

II

Lorsque je fais des perfections de Dieu l'objet de mes religieuses contemplations, je ne me lasse pas d'admirer sa bonté. Dieu est bon parce qu'il est le bien suprême; Dieu est bon parce que son amour le porte à donner le bien qui est en lui. Que celui qui ne possède qu'un bien limité craigne de n'en avoir pas assez,

tion sous lesquels l'essence humaine se manifeste habituellement. Mais est-il tellement nécessaire que cette essence se manifeste ainsi, qu'elle ne puisse absolument pas se manifester sous un mode supérieur? Un esprit sensé peut-il refuser à une personnalité plus digne de compléter ce que peut compléter une personnalité moins digne? Toute la question est là. La personnalité étant ce qui définit, détermine, circonscrit, individualise la nature humaine; cette nature qui a besoin d'être définie, déterminée, circonscrite, individualisée, ne peut par elle-même opposer aucune résistance à une personnalité supérieure qui vient la définir, la déterminer, la circonscrire, l'individualiser. Nous l'avons bien dit, cette sorte de drame intime que l'on imagine dans la nature humaine, résistant à l'invasion de la Divinité, est une pure chimère.

emploie toutes ses forces à le retenir, ou ne le répande qu'avec mesure, cela se conçoit. Mais celui qui a le bien infini, celui qui est le bien même, peut s'épancher sans rien perdre de sa plénitude. Voilà qui est clair pour moi : il y a dans la nature divine une tendance à se communiquer. Je le sais, parce que le monde existe, parce que je suis, parce que je me vois le réceptacle des dons divins. L'immensité de l'univers, ses perfections et son harmonie, mon âme, mon corps, ma pensée, mon amour, ma liberté, mes aspirations vers l'éternité, tout cela est don de Dieu. Mais puisque Dieu est infini, dois-je penser que tout cela est le dernier terme où s'arrête la tendance divine? Son infinité même ne me porte-t-elle pas à croire qu'elle ne sera satisfaite que lorsque Dieu aura communiqué son être même à la créature, autant que la créature est capable de le recevoir? Il m'importe peu que je rencontre devant moi l'extraordinaire et le mystère. Je me dis avec Bossuet : « Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires, l'amour des richesses; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour! Rien ne coûte, ni périls, ni

travaux, ni peine; et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire[1] ? »

D'autant que, si la créature est comblée par les communications de Dieu, la gloire de Dieu y gagne; car la gloire de Dieu, c'est la manifestation de ses perfections dans son œuvre. Or, plus Dieu sera près de son œuvre, plus Dieu sera dans son œuvre, plus son œuvre sera belle, rayonnante, digne de lui. Il est très-vrai que je ne vois pas de nécessité à ce que Dieu se donne à lui-même cette gloire extérieure, puisqu'il se suffit pleinement; mais je sens bien que, puisqu'il a tant fait que de se communiquer, il est mieux qu'il se communique jusqu'au bout de sa tendance et égale, autant qu'il est possible, l'ouvrage de sa toute-puissance à sa représentation éternelle et infinie.

D'autre part, si je contemple la nature humaine, elle m'apparaît tourmentée par le constant désir de renforcer et d'augmenter ce

1. Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.

qu'elle a d'être et de réalité. Non-seulement elle tend à s'assimiler tout ce qui est propre à étayer son instabilité et à la soutenir contre sa pente à décroître et à se dissoudre; non-seulement elle cherche dans l'association comme une existence plus ample et plus stable; mais, sortie de l'infini et toute pénétrée de la forte impression qu'elle en a reçue, on dirait qu'elle veut y rentrer : semblable à ces eaux jaillissantes dont la source est sur les hauteurs, et qui remonteraient à leur point de départ si elles n'en étaient empêchées par les résistances de l'atmosphère. A la science, à l'amour, à la gloire, à la beauté, à la jouissance, elle ne dit jamais : C'est assez; mais : Encore, encore! Quelles puissantes aspirations, quels rêves de grandeur, dans cette nature pourtant si fugitive et si fragile! Disons plus : quel besoin de se rapprocher de son principe, de le voir, de le toucher, de l'étreindre et même de s'insérer dans l'infini ou de l'insérer en elle! Par l'esprit des philosophes, elle invente une substance unique et éternelle dont elle fait partie et qui l'absorbe en ses évolutions; par l'imagination des poëtes, elle rêve une âme divine dont elle

est pénétrée en même temps que l'univers. Dans les religions, je la vois chercher un anéantissement mystérieux en se perdant en Dieu; croire aux apothéoses et déifier l'espèce, en faisant passer les héros de la terre à l'Olympe, où ils prennent rang parmi les dieux immortels; appeler à elle une incarnation de la Divinité qui l'instruise, la console, la purifie, la sauve et finalement l'exalte jusqu'au divin. Sans doute il y a, dans ces inventions et croyances, tant d'incohérences, de contradictions, d'absurdité et même d'immoralité, que je suis tenté de les prendre pour de pures extravagances; mais voici que, me retournant vers le peuple le plus jaloux de l'unité et de la sainteté de Dieu, je rencontre le même phénomène. Israël chante le néant de l'homme et l'incommunicable gloire de son Jéhovah; Israël a peur de Dieu et s'écrie, quand il a vu quelque manifestation extraordinaire de sa puissance : « Nous avons vu Dieu, nous mourrons de mort [1]; » Israël dit à Moïse : « Parle-nous, toi, mais que ce ne soit pas le Seigneur qui nous parle, de peur

1. Morte moriemur quia vidimus Deum. (Judic., cap. XIII 22.)

qu'il ne nous fasse mourir [1]. » Et cependant Israël, penché vers l'avenir, soupire mélancoliquement et attend un nouveau révélateur, un rejeton de David, un fils de vierge, un engendré de Dieu, un Emmanuel, un Dieu avec nous.

Non, je ne puis pas croire qu'il n'y a qu'illusion et folie d'orgueil dans les aspirations de la nature humaine vers l'infini. Evidemment elle a reçu originairement une impulsion qui la soulève au-dessus d'elle-même. Elle monte à Dieu par ses tendances; Dieu, par ses tendances, descend vers elle; et moi qui vois ce double mouvement, je me demande si ces deux natures, qui se recherchent sans cesse, ne se rencontreront jamais, de manière à ce que l'une contente son penchant à se donner et l'autre son besoin d'être comblée.

Le dogme catholique me répond, messieurs. Quel ravissement de mon âme lorsque j'entends cette parole : *Verbum caro factum est!* « Le Verbe s'est fait chair! » Ce que je soupçonnais vaguement devient une certitude, la foi justifie et affermit les plus profondes vues de ma philosophie. Pas d'incohérences, pas de contradic-

1. Loquere tu nobis et audiemus : non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur. (Exod., cap. xx, 19.)

tions, par d'absurdité, pas d'immoralité, partant pas d'extravagance. La nature divine et la nature humaine s'épousent sans que l'une soit avilie, sans que l'autre soit altérée; toutes deux complètes, parfaites, distinctes, subsistent dans la même personne : un Homme-Dieu.

Je n'ai point à répéter ici ce que j'ai dit en développant le plan de l'incarnation : comment les nombres sont vaincus dans ce mystère; comment l'unité de toutes choses est faite; comment le monde est en possession du souverain bien; comment l'œuvre de Dieu égale sa représentation éternelle; comment la religion du temps est la réplique parfaite de la religion de l'éternité; comment la puissance, la sagesse et l'amour de Dieu reçoivent plus d'éclat de leur collision avec le péché; comment la justice et la miséricorde s'embrassent dans une incarnation réparatrice; comment l'homme est inondé de lumières, régénéré et satisfait dans ses plus hautes aspirations; comment tout gravite autour de l'Homme-Dieu [1]. La vérité qui attire présentement notre attention est celle-ci : L'infini

1 Ci vingt cinquième conférence : *Le plan de l'incarnation.*

et le fini, qui se cherchaient, se sont rencontrés; cette rencontre devait se faire dans le Verbe et dans la chair, ainsi que l'indique la formule catholique : *Verbum caro factum est.*

Dans le Verbe : parce que le Verbe étant l'image vivante où Dieu contemple ses adorables perfections, il appartenait à cette image de donner au monde l'empreinte achevée dans laquelle Dieu devait rencontrer l'infini.

Dans le Verbe : parce que le Verbe étant le concept éternel par lequel Dieu voit toutes choses, l'exemplaire d'après lequel les créatures ont été faites, il convenait que l'artiste suprême restaurât et perfectionnât son ouvrage par l'exemplaire même dont il s'était servi pour le créer [1].

Dans le Verbe : parce que la créature raisonnable ayant seule conscience de ses aspirations vers l'infini et ne pouvant arriver à ce

1. Convenientissimum fuit personam filii incarnari. Primo quidem ex parte unionis. Convenienter enim ea, quæ sunt similia, uniuntur. Ipsius autem personæ filii, qui est Verbum Dei, attenditur uno quidem modo communis convenientia ad totam creaturam : quia verbum artificis, id est, conceptus ejus, est similitudo exemplaris eorum, quœab artifice fiunt Unde Verbum Dei, quod est æternus conceptus ejus, est similituno exemplaris totius creaturæ. Et ideo sicut per

terme suprême que par la sagesse, qui est sa perfection propre, il convenait qu'elle la reçût de celui qui est la sagesse substantielle [1].

Dans le Verbe : parce qu'il s'agit de l'adoption de la créature, et que cette adoption ne se pouvait faire que par l'union de la créature au fils naturel de Dieu [2].

Dans le Verbe : parce que l'appétit désordonné de la science ayant perdu l'homme pri-

participationem hujus similitudinis creaturæ sunt in propriis speciebus institutæ, sed mobiliter; ita per unionem Verbi ad creaturam, non participatam, sed personalem, conveniens fuit reparari creaturam in ordine ad æternam et immobilem perfectionem. Nam et artifex per formam artis conceptam, qua artificiatum condidit, ipsum si collapsum fuerit, restaurat. (Summ. theol., III p., quæst. 3, a. 8, c.)

1. Alio modo habet convenientiam specialiter cum humana natura ex eo quod Verbum est conceptus æternæ sapientiæ, a qua omnis sapientia hominum derivatur. Et ideo per hoc homo in sapientia perficitur quæ, est propria ejus perfectio prout est rationalis, quod participat Verbum Dei : sicut discipulus instruitur per hoc, quod recipit Verbum magistri. Unde Eccles. I, dicitur, *Fons sapientiæ Verbum Dei in excelsis*. Et ideo ad consummatam hominis perfectionem conveniens fuit, ut ipsum Verbum Dei humanæ naturæ personaliter uniretur. (*Ibidem.*)

2. Potest accipi ratio hujus congruentiæ ex fine unionis, qui est impletio prædestinationis, eorum scilicet, qui præordinati sunt ad hereditatem cœlestem, quæ non debetur nisi filiis ejus : secundum illud Rom. 8, *si filii et hæredes*. Et

mitif, et égarant chaque jour ses tristes enfants, il était juste que la vraie science vînt en personne redresser leurs erreurs [1].

Dans le Verbe, qui peut se manifester sans cesser de demeurer en son père, comme ma pensée, verbe de mon âme, se manifeste par le son, sans cesser d'habiter le mystérieux sanctuaire où elle a été conçue [2].

Dans le Verbe, que Dieu possède éternellement et qu'il peut donner à l'humanité sans rien perdre, comme je possède ma pensée avant

ideo congruum fuit ut per eum qui est filius naturalis, homines participarent similitudinem hujus filiationis secundum adoptionem : sicut Apost. ibidem dicit, *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui.* (Summ. theol., III p., quæst. 3, a. 8, c.)

1. Potest accipi ratio hujus congruentiæ ex peccato primi parentis, cui per incarnationem remedium adhibetur. Peccaverat enim primus homo appetendo scientiam : ut patet ex verbis serpentis promittentis homini scientiam boni et mali. Unde conveniens fuit, ut per Verbum veræ sapientiæ homo reduceretur in Deum, qui per inordinatum appetitum scientiæ recesserat a Deo. (*Ibidem.*)

2. Verbum meum apud me est et transit in vocem : Verbum Dei apud Patrem erat et transivit in carnem... sicut Verbum meum prolatum est sensui tuo et non recessit a corde meo : Ita Verbum Dei prolatum est sensui nostro et non recessit à Patre suo. (S. Aug., Serm. CXIX, CXX.)

de la communiquer, comme je la communique sans appauvrir mon esprit [1].

Dans le Verbe, qui s'unit à l'humanité sans changer de nature, comme ma pensée s'unit aux mots matériels qui l'emportent loin de moi, sans cesser d'être la fille très-pure et très-simple de mon intelligence [2].

Dans le Verbe et dans la chair : parce qu'il était impossible que le fini fût représenté sous tous ses aspects aux noces sacrées de Dieu avec sa créature, si la chair n'y était appelée. L'âme de l'homme ne représente que le monde supérieur des intelligences, sa chair est une réduction savante et harmonieuse du monde inférieur de la matière. Les mouvements des astres, les rapides fluides qui traversent l'espace, les

1. Antequam dicerem ego habebam, et vos non habebatis. Dixi et vos habere cæpistis et ego nihil perdidi. (S. Aug., *loc. cit.*)

2. Sicuti, quum loquimur, ut id quod animo gerimus in audientis animum per aures carneas illabatur, fit sonus verbum quod corde gestamus, et locutio vocatur, nec tamen in eumdem sonum cogitatio nostra convertitur, sed apud se manens integra, formam vocis, qua se insinuet auribus, sine aliquo labe suæ mutationis assumit : ita Verbum Dei non commutatum, caro tamen factum est, ut habitaret in nobis, (S. Aug., *De doctrina christiana*, lib. I, cap. XII-XIII. — N. 11, 12.)

feux souterrains qui travaillent le globe, les admirables soulèvements de l'Océan, le cours des fleuves, des rivières et des ruisseaux, les ondulations des montagnes et des collines, les plantes, les animaux; tout cela est dans la chair : — dans les sourdes évolutions de ses molécules, dans les courants qui la font tressaillir, dans la chaleur qu'elle dégage, dans les palpitations de son cœur, dans la circulation de son sang, dans les lignes qui l'enveloppent, dans sa vie végétative et animale, dans ses instincts et ses penchants. Par sa chair unie à l'esprit, l'homme est toute créature. Donc, dire que le Verbe s'est fait chair, c'est exprimer énergiquement que la rencontre du fini et de l'infini, qui se cherchaient, est aussi profonde, aussi complète qu'elle pouvait l'être.

Esprits superbes, qui vous révoltez contre le mystère de l'Homme-Dieu, je vous en prie, expliquez-moi vos révoltes, si vous le pouvez encore. Vous avez crié : L'incarnation est impossible, parce qu'elle est l'évidence même de l'absurde. — Je vous ai fait voir que l'absurde n'y est point aussi évident que vous le dites. Vous avez exploré la nature divine et la nature

humaine, pour en tirer des contradictions. — Je vous ai montré que ces contradictions étaient purement imaginaires; que, loin de se repousser, Dieu et l'homme ont des tendances l'un vers l'autre; que le dogme catholique, en nous révélant le suprême aboutissement de ces tendances, change les vagues soupçons de notre esprit en lumineuse certitude et affermit ainsi les plus profondes vues de la philosophie. — Maintenant, qu'avez-vous à me dire? — Plus rien? Moi non plus. Mais à qui le dernier mot? Certes je ne prétends pas vous avoir prouvé directement la possibilité d'un mystère à quoi rien ne ressemble dans la nature, et que saint Paul appelle « le trésor insondable du Christ, le secret de la sagesse divine [1].» Mais, après avoir écarté l'absurde que vous me jetiez à la face pour conclure à l'impossible, après avoir découvert des tendances là où votre imagination ne voyait que des répulsions, je demeure paisible possesseur de ce fait démontré par les

1. Mihi.... data et gratia hæc, in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi, et illuminare omnes, quæ sit dispensatio sacramenti absconditi a sæculis in Deo. (Eph., cap. III, 8, 9.)

plus irrésistibles témoignages : Il existe un Homme-Dieu. Sans doute, j'ai toujours devant les yeux un mystère. Mais qu'importe? Si ce mystère est un fait, je ne puis pas dire ni même soupçonner qu'il est impossible; car du fait au possible, la conclusion est toujours juste : *Ab actu ad posse valet consecutio.* Je m'incline donc humblement et je dis avec saint Augustin : « Petit esprit de l'homme, ne fais pas le superbe. Admets que Dieu peut faire des choses qu'il faut renoncer à comprendre. La raison de ces choses, c'est la puissance de celui qui les fait. *In talibus rebus tota ratio est potentia facientis.* »

1. Demus Deum aliquid posse quod nos fatemur investigari non posse. In talibus, etc.... (Epist. *ad Volusianum.*)

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'UNION HYPOSTATIQUE

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'UNION HYPOSTATIQUE

MESSEIGNEURS [1], MESSIEURS,

Nous sommes en possession de cette vérité Il existe un Homme-Dieu. Je ne vous ai pas déguisé qu'il y a là un mystère dont les profondeurs insondables ne peuvent être explorées par notre raison. Quoi d'étonnant à cela? puisque la nature est pleine de phénomènes dont nous constatons l'existence sans en pouvoir dire encore le *comment*. Quand la foudre est tombée quelque part, elle produit sur son passage des effets étranges devant lesquels la science se tait, et pourtant les effets sont là. — Au milieu d'une nuit à jamais célèbre, le Verbe tout-puissant de Dieu s'est élancé sur la terre, dit l'Écriture.

1. Mgr Richard, coadjuteur de Paris; Mgr Ravinet, ancien évêque de Troyes.

Pourquoi? Pour unir, en sa propre personne, la nature humaine à la nature divine, pour faire un Homme-Dieu. Voilà le fait. Comment cela s'est-il accompli? Je n'en sais rien, mais cela est; je dois le croire, je le crois, nous le croyons.

Certains du fait, quoique nous n'en puissions pas dire le *comment*, il nous faut étudier ses conditions, pour préserver notre esprit de toute erreur, dans une matière si élevée et si délicate. Ici se présente donc cette seconde question que je posais à l'ouverture de nos conférences: Comment devons-nous concevoir un Homme-Dieu? Je vous ai déjà donné, en répondant aux objections de l'incrédulité, des indications qui pourraient vous aider à former vos idées. Mais, comme il s'agit d'une vérité de la plus haute importance, d'une vérité dans laquelle on ne saurait jamais excéder, en fait de clarté et de précision, permettez-moi de revenir sur les indications déjà données, pour les grouper méthodiquement en un catéchisme du mystère de l'incarnation.

J'espère que vous ne vous offenserez pas de ce mot *catéchisme*, comme si j'avais l'intention de vous humilier; car vous connaissez trop bien l'affection que je porte à vos âmes, pour me croire

capable de leur faire injure. Je sais tout ce qu'il y a en elles d'élévation intellectuelle et de sincère amour du vrai; mais je sais aussi que, préoccupées des affaires du monde, et tout en acceptant, avec droiture et simplicité, les formules générales de l'enseignement catholique, elles sont trop peu familiarisées avec les hautes questions de la théologie pour ne pas donner, sans le savoir, l'hospitalité à de fausses idées qu'elles réformeront généreusement dès que la vérité leur sera proposée.

Veuillez me suivre aujourd'hui avec une attention particulière. Nous allons étudier ensemble l'union hypostatique, c'est-à-dire l'union de la nature divine et de la nature humaine dans le Christ. Nous ne comprendrons pas le mystère, mais nous connaîtrons clairement ce que nous sommes obligés de croire, quand nous aurons répondu à ces deux questions : En quoi consiste l'union hypostatique? Quelles sont ses conséquences?

I

Si vous avez lu l'histoire sainte, messieurs,

vous avez vu se dresser devant vous les grandes figures des prophètes. Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, tous les voyants, qui ont contemplé les mystères divins et plongé leur regard dans le lointain de l'avenir, ont été unis à Dieu. Songes mystérieux, symboles magnifiques et touchants, paroles retentissantes, discours intérieurs, illuminations soudaines, envahissements de la grâce, ravissements, extases : tels étaient les moyens dont Dieu se servait pour se rapprocher de ses privilégiés. — Tantôt il les mettait dans la confidence de ses plus intimes secrets; tantôt il les faisait assister à l'avance à la naissance et aux victoires des conquérants, aux progrès et à la ruine des empires, aux invasions barbares et aux joyeux avénements, aux catastrophes et aux délivrances; tantôt il crayonnait sous leurs yeux quelques traits de la figure du Messie; tantôt il leur communiquait sa toute-puissance; et l'on entendait ces hommes bénis chanter, en un langage surhumain, la gloire de Jéhovah, publier ses préceptes, raconter les visions du ciel, pleurer sur les destinées d'Israël, tonner contre les cités corrompues et contre les peuples réprouvés dont ils prédisaient les mal-

heurs, saluer avec enthousiasme celui qui devait venir ; et l'on voyait les prodiges éclore sous leurs pas, se multiplier à leur commandement [1].

Cette union de Dieu avec les voyants n'était que passagère. Moins éclatante, mais plus profonde, plus intime, et l'on peut dire plus vitale, est l'union de Dieu avec les âmes saintes. Il les pénètre, les transforme, et divinise en quelque sorte leurs œuvres. Le plus souvent, sa présence et son action ne se font pas sentir autrement que par une exaltation habituelle des puissances, qui les dispose à l'héroïsme des vertus ; mais, quelquefois, l'âme se sent envahie par un flot de douceur qui jaillit jusqu'aux rivages obscurs de la matière, et le saint, sous l'empire d'une délicieuse ivresse, s'écrie comme le Psalmiste : *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* « Mon cœur et ma chair ont tressailli dans le Dieu vivant[2] . »

(1) Cf. *Introduction au dogme catholique.* Douzième conférence : *De l'action de Dieu dans la mission prophétique.* Treizième conférence : *Du concours de l'homme dans la mission prophétique.* Quatorzième conférence : *Figures historiques des prophètes.*

(2) Psalm. LXXXIII. Cf. Douzième conférence : *La vie divine dans l'homme.*

Ces unions divines ennoblissent singulièrement notre pauvre petite nature. — Eh bien, messieurs, représentez-vous un homme qui est à la fois le prophète et le saint de Dieu, supposez qu'en lui l'union prophétique est continue, au lieu de n'être que passagère; que l'illumination qui en résulte est universelle, au lieu de n'avoir qu'un objet restreint; élevez en lui l'union sanctifiante à sa plus haute puissance. — Quelle merveille! A chaque instant, cet homme voit descendre en son âme, comme un fleuve de lumière, la révélation des mystères de l'éternité; il habite, par la contemplation, les sphères célestes, pendant que sa vie se déroule à travers les chaos des choses terrestres; il embrasse, du regard, les siècles à venir et y voit s'accomplir les destinées des individus, des peuples et des empires; il se sent investi d'un pouvoir souverain et commande à la nature avec la tranquille autorité d'un maître; il est tellement pénétré des saintes énergies de la grâce que les plus splendides vertus germent spontanément dans son âme; il vit tellement du Dieu qui habite en lui que toutes ses puissances évoluent vers l'intérieur, et qu'il peut supporter

tous les maux ensemble, sans qu'aucune faiblesse trahisse l'infirmité native de son humanité. Il est le temple de Dieu et l'instrument privilégié de son énergie infinie. Il porte Dieu, il manifeste Dieu. Sa personnalité humaine, qu'il conserve, s'efface tellement, sous l'influence constante et toujours victorieuse de la Divinité, que l'on peut dire de sa parole qu'elle est la parole de Dieu; de son action, qu'elle est l'action de Dieu; de son œuvre, qu'elle est l'œuvre de Dieu. C'est un enfant de bénédiction. Sans se tromper ni tromper personne, il peut croire qu'il est l'objet des éternelles complaisances de son Père céleste et affirmer, en vertu de son adoption singulière et suréminente, qu'il est le fils de Dieu.

A ce portrait, me dites-vous, nous reconnaissons Jésus-Christ; c'est bien ainsi qu'il faut concevoir l'Homme-Dieu. Doucement, messieurs, réfléchissez mûrement avant de vous prononcer; il y va de votre orthodoxie. Si vous concevez l'Homme-Dieu comme je viens de le décrire, vous êtes nestoriens, et vous tombez sous le coup de ces condamnations du concile d'Éphèse : « Si quelqu'un refuse de confesser

que le Verbe de Dieu le Père s'est uni personnellement à la chair, qu'il n'y a eu qu'un seul Christ avec sa propre chair et que ce Christ est Dieu et homme tout ensemble, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un sépare les substances dans le Christ après l'union, ne reconnaissant entre elles que des rapports de dignité, d'autorité, de puissance, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un ose dire que le Christ est un homme qui porte Dieu, et non pas un vrai Dieu, fils de Dieu par nature, en tant qu'il est le Verbe fait chair, communiquant à notre chair et à notre sang, qu'il soit anathème. — Si quelqu'un dit que Jésus est un homme soumis seulement à l'influence du Verbe de Dieu, et prétend que la gloire du fils unique de Dieu doit être attribuée à une autre existence que la sienne propre, qu'il soit anathème[1]. »

1. Can. 2. Εἴ τις οὐχ ὁμολογεῖ σαρκὶ καθ' ὑπόστασιν ἡνῶσθαι τον ἐκ Θεοῦ πατρὸς λόγον, ἕνα τε εἶναι Χριστὸν μετὰ τῆς ἰδίας σαρκὸς, τὸν αὐτὸν δηλονότι Θεὸν ὁμοῦ καὶ ἄνθρωπον· ἀνάθεμα ἔστω.

Can. 3. Εἴ τις ἐπὶ τοῦ ἑνὸς Χριστοῦ, διαιρεῖ, τας ὑποστάσεις μετὰ τὴν ἕνωσιν, μόνῃ συνάπτων αὐτὰς συναφείᾳ, τῇ κατα τὴν ἀξίαν, ἤγουν αὐθεντίᾳ, ἢ δύναστείᾳ..... ἀνάθεμα ἔστω.

Can. 5. Εἴ τις τολμᾷ λέγειν θεοφόρον ἄνθρωπον τὸν Χριστὸν.

Vous l'entendez, messieurs, il ne doit y avoir dans l'Homme-Dieu qu'une seule personnalité, la personnalité même du Verbe divin. Une personnalité humaine, si effacée qu'elle soit, trouble toute l'économie du mystère et de la foi chrétienne[2]. Pas d'unité dans le Christ, pas d'incarnation. — Dieu répand plus libéralement ses dons sur une créature humaine, mais il demeure séparé d'elle. L'union morale, qui résulte de l'influence divine, n'autorise aucunement celui qui est soumis à cette influence à s'attribuer l'être divin, les prérogatives divines. Contrairement à la doctrine de l'Apôtre, s'il n'est que le prophète et le saint de Dieu, fût-il le plus grand des prophètes et le plus grand des saints, Jésus-Christ usurpe en s'égalant à son

καὶ οὐχὶ δὴ μᾶλλον θεον εἶναι κατὰ ἀληθείαν, ὡς υἱὸν ἕνα καὶ φύσει, καθὸ γέγονε σάρξ ὁ λόγος, καὶ κεκοινώνηκε παραπλησίως ἡμῖν αἵματος καὶ σαρκὸς· ἀνάθεμα ἔστω.

Can. 7. Εἴ τις φησὶν, ὡς ἄνθρωπον ἐνηργῆσθαι παρα τοῦ θεοῦ λόγου τὸν Ἰησοῦν, καὶ τὴν μονογενοῦς εὐδοξίαν περιῆφθαι, ὡς ἕτερον παρ' αὐτὸν ὑπάρχοντα· ἀνάθεμα ἔστω.

(2) Si ergo humana natura verbo Dei non unitur in persona, nullo modo ei unitur, et sic totaliter tollitur incarnationis fides, quod est subruere totam fidem christianam. (Summ. theol. III p., quæst. 2, a. 2 c.) Cf. totum articulum.

Père [1], Jésus-Christ se trompe et nous trompe lorsqu'il dit : *Ego et Pater unum sumus.* Moi et mon Père nous ne sommes qu'un. » Plus de glorification infinie du monde, plus de rédemption possible par un Christ en deux personnes : la personne divine ne pouvant accomplir aucun acte méritoire, la personne humaine ne pouvant mériter infiniment. Arrière donc toute union de pure habitation, affection, autorité, puissance, dignité, entre le Verbe divin et un homme complet, conservant toute la possession de son être et toute la responsabilité de ses actes. Il nous faut un Homme-Dieu et non pas un homme de Dieu. L'Homme-Dieu est une seule personne.

Une seule personne! c'est facile à concevoir. La célèbre parole de l'apôtre saint Jean : *Verbum caro factum est*, nous peint fidèlement le mystère de l'Homme-Dieu. Le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire qu'il a pris un corps semblable à notre corps, et qu'il remplit à son égard les fonctions d'une âme vivante. Il est parfaitement inutile qu'un esprit subalterne vienne se placer

(1) (Christus) Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. (Philip., cap. II, 6.)

entre l'esprit suprême et la chair qu'il daigne revêtir et vivifier, pour opérer notre salut. Le Verbe divin veut-il nous instruire? Il est l'intelligence infinie. Veut-il accomplir dans une chair passible des œuvres expiatoires? Il est la force toute-puissante qui règle, à son gré, le mouvement et la vie. Il n'a pas besoin de faire passer son éternelle pensée par une intelligence créée; il suffit qu'il ouvre des lèvres humaines pour que ses révélations arrivent jusqu'à nous. Ce qu'il faisait par des corps fantastiques, dans ses apparitions aux patriarches de l'ancienne loi, il le fait par un corps réel. Sans recourir même à la puissance ministérielle d'une âme animale, il peut précipiter, ralentir, renouveler le courant de la circulation, et mouvoir les souples ressorts de la machine humaine. Ainsi donc, comme l'âme et le corps sont une seule personne, le Verbe et la chair sont une seule personne. Nous prenons à la lettre les paroles de l'évangéliste : *Et Verbum caro factum est*, et par là nous évitons cette funeste complication d'hypostases que l'Église a justement condamnées.

Prenez garde, messieurs, cette seconde manière de concevoir l'Homme-Dieu est une nou-

velle hérésie : l'apollinarisme sous sa forme la plus grossière. Interpréter à la lettre les paroles de saint Jean, c'est se méprendre sur sa pensée. Il ne pouvait pas contredire l'enseignement des autres évangélistes, ni se contredire lui-même. S'il ne nomme que la chair, dans la formule dont il se sert, pour annoncer, au début de son récit, l'union du Verbe et de la nature humaine, c'est qu'il veut peindre plus énergiquement l'excès d'amour qui porte Dieu à s'abaisser vers nous, et protester contre les répugnances et les fausses délicatesses des premiers hérétiques, qui ne voyaient qu'un fantôme dans le corps dont le Verbe s'était revêtu [1].

(1) Cum dicitur, Verbum caro factum est, caro ponitur pro toto homine : ac si diceretur Verbum homo factum est sicut et Isa, 40. *Videbit omnis caro pariter, quod os Domini* locutum est. Ideo autem totus homo per carnem significatur : quia ut dicitur in auctoritate inducta, per carnem filius Dei visibilis apparuit. Unde subditur, *Et vidimus gloriam ejus.* Vel ideo : quia ut Augustinus dicit in lib. 83, 99 : *In tota illa unitate susceptionis principale Verbum est; extrema autem atque ultima caro.* Volens itaque Evangelista commendare pro nobis dilectionem humilitatis Dei, Verbum et carnem nominavit, omittens animam quæ est Verbo inferior, carne præstantior. Rationabile etiam fuit, ut nominaret carnem : quæ propter hoc, quod magis distat à Verbo, minus assumptibilis videbatur. (Summ. theol., III^a, quæst. 5, a. 3, ad. 1.)

Oui, c'est bien notre chair, issue d'Adam, que le fils de Dieu a épousée. Mais cette chair est dans la personne du Christ ce qu'elle est dans notre personne, le sanctuaire, l'instrument, la conjointe d'une âme vivante, intelligente et libre.

Le Sauveur ne nous révèle-t-il pas lui-même la présence de cette âme quand il dit : « Personne ne peut me séparer de mon âme, mais moi, j'ai le pouvoir de la laisser et de la reprendre [1]. — Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur [2]. — Mon âme est triste jusqu'à la mort [3]. — Mon père, je remets mon esprit entre vos mains [4]. » Que serait la chair du Verbe sans cette âme? — Un corps humain? — Non, messieurs; le corps n'est humain qu'en vertu de son union avec l'âme. L'âme absente, le corps est cadavre. Si vous supposez qu'une force su-

(1) Nemo tollit eam (animam meam) à me : sed ego pono eam a meipso, et potestatem habeo ponendi eam; et potestatem habeo iterum sumendi eam. (Joan., cap. x, 18.)

(2) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., cap. xi, 29.)

(3) Tristis est anima mea usque ad mortem. (Matth., cap. xxvi, 38.)

(4) Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. (Luc., cap. xxiii, 46.)

périeure le vivifie, il n'est plus, sous l'action de cette force, qu'une mécanique anthropomorphe; mais un homme, jamais. La puissance divine, qui meut l'univers, peut donner à cette mécanique toutes les apparences de la vie, y ouvrir mille plaies et en tirer des flots de sang, sans que jaillisse un seul acte méritoire capable de concourir au salut du genre humain. Ce n'est pas, vous le savez bien, pour cette démonstration inutile que la majesté de Dieu s'est inclinée vers le monde. Il faut des mérites au Verbe rédempteur; il n'en peut acquérir que s'il est vrai Dieu et vrai homme. Humanisez donc sa chair en lui donnant une âme.

C'est fait : Jésus-Christ est Dieu et homme. Non-seulement nous concevons en lui l'unité de personne, mais cette unité ne nous semble possible que par la fusion des deux natures divine et humaine en une seule. Sans doute, nous repousserons l'idée grossière d'une sorte de mixture dans laquelle l'incorruptible nature de Dieu serait altérée; pareillement, l'idée d'une conversion de la nature humaine absorbée par la nature divine, comme la goutte de miel que délaye l'Océan, comme la perle de rosée que

boit le soleil; mais notre esprit ne peut-il pas se représenter une composition d'ordre supérieur, analogue à celle qui se fait en nous par l'union de l'âme et du corps? Nous sommes véritablement esprit et matière; cependant l'esprit et la matière ne subsistent pas en nous comme deux unités séparées. Ce sont les parties d'un tout vivant d'une commune vie, d'un tout que l'on appelle la nature humaine. De même, dans le Verbe incarné, la nature divine et la nature humaine sont des réalités; mais ces deux natures ne peuvent demeurer distinctes sans que l'unité du Christ soit rompue. Le Christ n'est un que parce que de la composition de la divinité et de l'humanité résulte comme un tout, une seule nature.

Telle est, messieurs, sous sa forme la plus travaillée et la moins rebutante, la conception eutychienne de l'Homme-Dieu. Elle a été condamnée par cette solennelle et lumineuse déclaration du concile de Chalcédoine : « Fidèles à la doctrine des saints Pères, nous enseignons que le fils de Dieu Notre-Seigneur, parfait dans sa divinité, parfait dans son humanité, vrai Dieu et vrai homme, engendré, avant tous les siècles,

par le Père, selon la divinité, et, dans le temps, par la Vierge Marie, selon l'humanité, est un seul et même Christ fils unique de Dieu, subsistant en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation; la différence des natures persistant dans l'union, et chacune conservant ses propriétés, en subsistant dans une seule personne [1]. »

C'est le bon sens même, éclairé par l'Esprit-Saint, qui parle dans cette déclaration. En effet, un Christ en une seule nature est un Christ impossible; car une seule nature ne peut résulter que de la composition de choses imparfaites qui se perfectionnent mutuellement. N'avons-nous pas vu, en étudiant la nature humaine,

1. Ἑπόμενοι τοῖς ἁγίοις πατράσιν, ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν ὁμολογεῖν υἱὸν τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν συμφώνως ἅπαντες ἐκδιδάσκομεν, τέλειον τὸν αὐτὸν ἐν θεότητι καὶ τέλειον τὸν αὐτὸν ἐν ἀνθρωπότητι, θεὸν ἀληθῶς, καὶ ἄνθρωπον ἀληθῶς..... πρὸ αἰώνων μὲν ἐκ τοῦ πατρὸς γεννηθέντα κατὰ τὴν θεότητα, ἐπ' ἐσχάτων δὲ τῶν ἡμερῶν τὸν αὐτὸν δι' ἡμᾶς καὶ διὰ τὴν ἡμετέραν σωτηρίαν ἐκ Μαρίας τῆς παρθένου τῆς θεοτόκου κατὰ τὴν ἀνθρωπότητα. ἕνα καὶ τὸν αὐτὸν Χριστὸν Ἰησοῦν υἱὸν μονογενῆ ἐν δύο φύσεσιν ἀσυγχύτως, ἀτρέπτως, ἀδιαιρέτως, ἀχωρίστως γνωριζόμενον οὐδαμοῦ τῆς τῶν φύσεων διαφορᾶς ἀνηρημένης διὰ τὴν ἕνωσιν, σωζομένης δὲ μᾶλλον τῆς ἰδιότητος ἑκατέρας φύσεως..... (Definitio Synod. Chalcedonensis œcumen. IV, an. 451.)

que notre âme n'a sa perfection naturelle qu'autant qu'elle est unie au corps, bien qu'elle soit essentiellement douée d'intelligence et de volonté? Même dans ses opérations les plus délicates, elle n'agit qu'avec le concours des organes. Elle reçoit des sens des impressions à l'aide desquelles elle crée les images, pour s'élever du particulier au général, du sensible à l'intelligible; elle presse comme un clavier mytérieux l'impressionnable substance de notre cerveau, pour faire jaillir et manifester ses pensées et pour exprimer ses vouloirs. D'un autre côté, notre corps est en quelque sorte créé par l'âme. De la force plastique de l'âme il reçoit tous ses accroissements, toute sa puissance de reproduction; de la force sensible de l'âme, la localisation et la distribution de ses sens; de la force intelligente et libre de l'âme, les nobles lignes et les contours harmonieux de sa physionomie [1]. Bref, le corps et l'âme sont si bien faits l'un pour l'autre qu'on ne les conçoit pas l'un sans l'autre.

En se perfectionnant mutuellement, ils for-

1. Cf. Seizième conférence : *La nature de l'homme* (2e partie).

ment une seule nature : la nature humaine. Il n'en va pas ainsi pour le Christ, messieurs, ce ne sont pas deux éléments imparfaits qui s'unissent en lui, mais deux natures parfaites, chacune dans son ordre : la nature divine, plénitude infinie d'être et de perfection; la nature humaine, munie de tout ce qui est essentiel à sa constitution. Elles n'ont donc pas besoin de se fusionner pour accomplir leurs actes propres.

Je dis plus, toute composition entre elles répugne à la raison; car, à supposer que la nature humaine ait besoin d'être perfectionnée, elle ne peut pas l'être par une union avec la nature divine, semblable à celle qui s'opère entre le corps et l'âme. L'être infini se refuse à devenir la partie d'un tout; l'être complet et immuable, à servir de forme à la matière; l'être incommunicable, à prendre rang parmi les espèces créées. Du reste, de la composition des deux natures en Jésus-Christ, que résulterait-il? — Un Homme-Dieu? — Nullement, messieurs; mais un être innomé et innomable, qui ne serait ni Dieu ni homme, comme l'homm n'est ni esprit pur ni matière pure; un être m

connaissable pour son père des cieux et pour sa mère de la terre, un être incapable d'aucun acte rédempteur, à cause de l'altération de sa divinité et de son humanité [1]. Non, non, pas de composition entre les deux natures. Jésus-Christ est un Homme-Dieu : Dieu parfait, homme parfait.

Il est inutile de vous dire, messieurs, pourquoi j'ai soumis vos esprits à l'exercice un peu monotone de la gymnastique théologique et des sauts périlleux à travers les principales hérésies. Vous avez deviné que, par des éliminations successives, nous dégagions la vérité

1. Tertio modo fit aliquid ex aliquibus non permixtis vel permutatis, sed imperfectis : sicut ex anima et corpore fit homo : et similiter ex diversis membris unum corpus constituitur. Sed hoc dici non potest de incarnationis mysterio. Primo quidem, quia utraque natura est secundum rationem suam perfecta : divina scilicet et humana. Secundo, quia divina natura et humana non possunt constituere aliquid per modum partium quantitativarum, sicut membra constituunt corpus : quia divina natura est incorporea. Neque per modum formæ et materiæ : quia divina natura non potest esse forma alicujus, præsertim corporei. Sequeretur enim quod species resultans esset communicabilis pluribus : et ita essent plures Christi. Tertio quia Christus non esset humanæ naturæ, neque divinæ naturæ. Differentia enim addita variat speciem sicut unitas numerum. (Summ theol. III. p. quæst. 2, a. 1.)

de l'erreur, de manière à pouvoir la concentrer dans une courte formule où tout sera lumière pour vos esprits chrétiens. Cette formule, la voici : — L'union hypostatique est l'union de la nature divine et de la nature humaine dans l'unique personne du fils de Dieu, Jésus-Christ, distinctement et indivisiblement vrai Dieu et vrai homme. — Tous les termes de cette définition sont expliqués, il ne nous reste plus qu'à chanter l'épithalame des mystérieuses et saintes noces du Verbe et de la nature humaine.

Mais où prendre un instrument digne d'un si noble chant? Les natures angéliques ne peuvent rendre que des sons qui tromperaient notre entendement. Homme, réjouis-toi, c'est ta nature que Dieu épouse; c'est ta nature aussi qui célèbre le mieux le mystère de l'Homme-Dieu. Honte et malheur à ceux dont la doctrine vile et impie frappe sans pitié cette harpe vivante, et la condamne à n'être plus qu'une muette matière; et mille actions de grâces au Dieu très-bon dont la main toute-puissante accordait, dès les premiers jours du monde, l'instrument merveilleux dont sa science sacrée devait

se servir pour chanter un hymne au Verbe incarné.

Chrétiens, écoutez-moi. Dans l'ombre où se préparent ses premiers éléments, notre corps n'est qu'un germe obscur et informe, dont la marche est réglée par des lois inflexibles qui lui disent : Passe, passe. Il passe jusqu'à ce que l'âme le saisisse ; et pour le saisir l'âme n'attend pas qu'il soit devenu corps humain; c'est elle qui lui donne cette forme à laquelle, sans cela, il ne saurait prétendre. Voyez comme l'habile et puissante ouvrière fait germer les membres et les organes; comme elle en établit l'architecture magnifique et le mécanisme savant. Elle crée le corps; elle en fait subsister en elle-même les moindres éléments. Si elle s'en sépare, on n'ose plus l'appeler corps; c'est une chair que l'on donne aux vers, un cadavre, *caro data vermibus : cadaver.* — Ainsi, Verbe de Dieu, vous formez la nature qui devient votre conjointe à l'instant même où vous l'épousez. Tout à l'heure, ce n'était qu'un rudiment sans noblesse qui venait de traverser, pendant quarante siècles, les veines déshonorées de l'humanité; vous lui dites : Tu es à moi; — et voilà qu'une

âme l'anime et qu'il devient un enfant des hommes. Non, votre nature humaine n'est pas un vêtement tout fait dont vous vous couvrez. Elle existe par cela même que vous voulez la prendre[1]. Elle subsiste par vous et tout en vous. Si vous n'étiez pas là, que deviendrait-elle? Je n'en sais rien ou je n'ose le dire. Ce que je sais, ce que je confesse, c'est que votre union est une union créatrice.

Mon corps, puisque tu n'es rien avant que le souffle de Dieu t'anime, tu ne peux pas mériter l'honneur de vivre humainement. Il y a bien une loi de nature qui veut que la matière disposée par la génération soit épousée par l'esprit; mais cette loi, d'où vient-elle, sinon de l'infinie libéralité de Dieu? — Plus libérale encore est l'union du Verbe divin et de la nature humaine. Aucun mérite ne la précède, aucune loi de nature ne la commande. Ni les longs soupirs, ni les ferventes prières des générations qui ont précédé l'Emmanuel, ni la tendance de l'âme humaine à la grandeur, ni ses aspirations

1. Nous rappelons ici le texte de saint Léon : « Natura nostra non sic assumpta est, ut prius creata postea assumeretur; *sed ut ipsa assumptione crearetur.* » (Epist. XI.)

vers l'infini ne pouvaient décider les fiançailles de la divinité avec l'humanité, d'autant que le péché avait créé un plus vaste et plus profond abîme entre la terre et le ciel. Et cependant le Verbe a dit à notre chair : « Viens, ma choisie, viens, mon épouse. » Son union est toute de grâce et de bon plaisir [1].

Point d'intermédaire entre mon âme et ma chair pour les unir, point d'âme végétative et sensitive, point de formes subalternes qui multiplieraient l'être et la substance là où il ne doit y avoir qu'un seul être et une seule substance; point de moyen terme qui ne ferait que reculer, sans l'expliquer, le mystère des relations de l'esprit et de la matière. — Rien non plus entre le Verbe et la nature humaine pour les rapprocher l'un de l'autre, pas même une habitude surnaturelle semblable à celles qui rapprochent de Dieu les âmes saintes. A quoi bon ? puisque l'être surnaturel par excellence vient lui-même, plein de grâce et de vérité, tout prêt à prodiguer ses dons à l'humanité, au moment même où il l'appelle, par la participation de sa

1. Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 2, a. 11. *Utrum unionem Verbi incarnati aliqua merita præcesserint?*

personnalité, aux honneurs de la vie divine. L'union hypostatique est une union immédiate [1].

Quel généreux mariage que celui de mon esprit et de ma chair! Ils se donnent l'un à l'autre tout entiers. Mon esprit apporte en dot ses facultés et ses priviléges : son intelligence, sa volonté, sa liberté, sa pénétrante et délicate activité, son incorruptibilité, son immutabilité ; ma chair, ses membres, ses organes et ses sens, son impressionnabilité, ses instincts et ses passions. Elle n'est point rebutée à cause de ses défaillances et infirmités. Il semble même que plus elle est faible et fragile, plus s'accroît le grand amour de cette commune vie que l'union établit entre elle et l'esprit. Pourquoi ces angoisses de la dernière heure et cette opiniâtre résistance aux assauts de la mort, si ce n'est que les deux conjoints ont horreur de se quitter après s'être donnés l'un à l'autre? — Mais dans votre mariage, ô divin époux de l'humanité, il se fait de plus grands dons. Votre être infini, vos innombrables perfections, le Père et l'Es-

[1] Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 2, a. 10. *Utrum unio duarum naturarum in Christo sit facta per gratiam?*

prit-Saint qui sont en vous, les torrents de grâces que recèlent les trésors de votre bonté et de votre toute-puissance, voilà votre dot! Vous n'avez besoin de rien, vous ne pouvez rien recevoir de notre nature. En regard de vos richesses, elle est l'indigence même; ce pendant vous daignez la prendre tout entière : non-seulement notre âme avec son intelligence et sa volonté libre; non-seulement notre corps avec sa vraie chair et son vrai sang; mais l'un et l'autre avec leurs passions et leurs infirmités qui vous feront endurer des douleurs infinies[1]. Que dis-je? la souillure qui, depuis tant de siècles, se transmet d'une génération à l'autre, dans la postérité d'Adam, ne dégoûte pas votre amour. Vous pouviez prendre ailleurs la nature que vous épousez, vous aimez mieux la demander au sang de l'humanité pécheresse : et pour faire sortir la satisfaction de l'endroit même où est née la faute; et pour relever la dignité d'une race vaincue par l'enfer, en tirant de son sein

1. Cf. Summ. theol. III, p. totam quæstionem 5. *De modo unionis ex parte partium humanæ naturæ;* totam quæstionem 14 : *De defectibus corporis assumptis a Filio Dei*; totam quæstionem 15 : *De defectibus animæ a Christo assumptis.*

le vainqueur de l'enfer; et pour mieux manifester votre toute-puissance, en appelant à une si grande vertu et à un si grand honneur l'infirmité et la corruption [1]. Sans participer au péché, vous en assumez ainsi la redoutable responsabilité. Donc, comme on peut dire que tout ce qui appartient à l'âme et à la chair est de l'homme, on peut dire aussi que tout ce qui appartient à la divinité et à l'humanité est du Christ. L'union hypostatique est complète et totale.

Mais, malgré ces donations réciproques, il

1. Respondeo dicendum quod sicut Aug. dicit in 13 de Trinit. Poterat Deus hominem aliunde suscipere, non de genere istius Adæ, qui suo peccato obligavit genus humanum. Sed melius judicavit, ut de ipso, quod victum fuerat genere, assumeret et hominem Deus, per quem generis humani vinceret inimicum.

Et hoc propter tria. Primo quidem, quia hoc videtur ad justitiam pertinere ut ille satisfaciat, qui peccavit. Et ideo de natura per peccatum corrupta debuit assumi id, per quod satisfactio erat implenda pro tota natura. Secundo quia hoc etiam pertinet ad majorem hominis dignitatem, dum ex illo genere victor diaboli nascitur, quod per diabolum fuerat victum. Tertio, quia per hoc etiam Dei potentia magis ostenditur, dum de natura corrupta et infirma assumpsit id, quod in tantam virtutem, et dignitatem est promotum. (Summ. theol. III, p. quæst. 4, a. 6. c.)

n'y a point de confusion entre mon âme et ma chair; il n'y en a pas non plus entre la nature divine et la nature humaine dans le Verbe incarné. Mon âme, en vivifiant ma chair, ne cesse pas d'être esprit; ma chair, vivifiée par l'esprit, ne cesse pas d'être matière. Mon âme, séparée de mon corps, montrera qu'elle est esprit en entrant dans les régions de l'immortalité; ma chair, séparée de l'esprit, montrera qu'elle est matière en abandonnant ses éléments à la corruption. Cependant l'esprit et la matière, tous deux imparfaits, se font en moi des emprunts pour composer une nouvelle nature. — Plus distinctes sont la divinité et l'humanité dans le Christ; car, en tant que natures, elles n'ont rien à recevoir; elles sont complètes et ne se prêtent à aucune composition. Le Christ est Dieu parfait et homme parfait, *perfectus Deus, perfectus homo* [1]. L'union hypostatique est une union inconfuse.

Toutefois la distinction n'entame pas l'unité. « Comme l'âme raisonnable et la chair sont un seul homme, le Dieu et l'homme sont un seul

1. Symbole de saint Athanase.

Christ. » *Sicut anima rationabilis et caro unus est homo, ita Deus et homo unus est Christus* [1]. Au-dessus de l'unité de nature, il y a en moi une unité plus noble, l'unité de substance, en vertu de laquelle je ne suis qu'un seul *moi*. Mon âme raisonnable est la racine inaltérable de ce moi; elle le dit même quand la mort l'a dépouillée de son vêtement de chair; mon corps ne le dit que par participation, parce que l'union a empêché qu'il ne s'affermît en son indépendance, par une subsistance propre à l'animalité. — Ainsi, pour le Christ, il n'y a qu'un seul moi auquel participe la nature humaine, soustraite par l'union à sa propre subsistance. Et parce que la racine de ce moi est une personne divine, c'est-à-dire l'unité éternelle et incréée, l'unité subsistant par elle-même, l'unité plénière, l'unité absolue, la plus grande des unités; et parce que cette unité se communique si intimement qu'elle permet de dire : un Dieu est homme, un homme est Dieu, tandis que l'unité humaine ne permet pas de dire : une âme est corps, un corps est âme; et parce que sur cette unité, in-

1. Symbole de saint Athanase.

dissolublement et invariablement communiquée, la mort ne peut rien [1], j'appelle, avec saint Thomas, l'union hypostatique la plus grande des unions, *maxima unionum* [2].

Je me tais; la harpe humaine n'a plus de cordes pour chanter les secrets du divin hyménée: mystères de puissance, de tendresse et de grâce que Dieu nous révélera peut-être au grand jour de l'éternité. Alors nous serons transformés dans la gloire céleste, et la voix de notre nature, plus ample et plus harmonieuse, pourra sans doute célébrer sur un rhythme nouveau les incompréhensibles beautés que lui cache aujourd'hui sa misère. Maintenant, silence! croyons, adorons, rendons grâces

II

Ai-je réussi, messieurs, à vous donner une idée juste et précise du mystère de l'incarnation? Je l'espère; car nous avons mis en com-

1. In tantam unitatem Dei et hominis natura convenit ut nec supplicio potuerit dirimi nec morte disjungi. (S. Leo serm. XVII *de Passione.*)

2. Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 2, a. 9. *Utrum unio duarum naturarum in Christo sit maxima unionum?*

mun, moi toute ma science et ma bonne volonté, vous toute votre intelligence et votre attention. Il ne nous reste plus qu'à compléter les notions qui viennent d'être exposées par un rapide examen des conséquences de l'union hypostatique, quant à la personne, à l'action, aux mérites de l'Homme-Dieu, à la place qu'il occupe dans le monde. Nous aurons à revenir plus tard sur ces conséquences; pour le moment, il importe de les préciser.

Fixez bien du regard de l'esprit cette vérité qu'il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, et ne la perdez jamais de vue. C'est l'axe du mystère, il suffit de nous en écarter un moment pour faire faire à nos idées et à notre langage plus d'un faux pas. Cette unique personne en Jésus-Christ est le fils même de Dieu; il n'y a pas d'autre fils que lui. Sans doute Dieu peut adopter sa créature en l'appelant au partage de son éternelle béatitude, comme les hommes de noble famille adoptent des enfants obscurs auxquels ils passent leur nom, leurs titres et leurs richesses. Libéralité magnifique chez l'homme, plus magnifique en Dieu. L'homme adopte pour se consoler de la stérilité de son

sang; Dieu, éternellement fécond, éternellement réjoui de reproduire sa propre vie et de contempler ses perfections dans le fils qu'il engendre, Dieu adopte par pure bienveillance. L'homme ne rend pas celui qu'il adopte propre à recevoir ses bienfaits, et souvent son amour trompé se repent d'avoir choisi un indigne; Dieu, en nous destinant son héritage, crée en nous la capacité de le recevoir, et jamais il ne se trompe sur ses élus[1]. — Si donc il lui avait plu d'élever, par une adoption singulière, un enfant de la race humaine au-dessus de toutes les créatures, il l'aurait fait; et il l'a fait, messieurs, en adoptant la Vierge bénie qui devait être, dans le temps, la mère de son fils; mais l'adoption s'arrête à la mère. Ceux qui distinguent en Jésus-Christ deux fils de Dieu : un fils naturel selon la divinité, un fils adoptif,

1. In quantum Deus ex suâ bonitate admittit homines ad beatitudinis hæreditatem, dicitur eos adoptare. Hoc autem plus habet adoptatio divina, quam humana; quia Deus hominem quem adoptat, idoneum facit per gratiæ munus ad hæreditatem, cœlestem percipiendam. Homo autem non facit idoneum eum quem adoptat, sed potius eum jam idoneum eligit adoptando. (Summ. theol. III, p. quæst. 23, a. 1, c.)

selon l'humanité, méconnaissent l'essence même de l'union hypostatique et donnent la main à l'hérésie[1].

Encore une fois, il n'y a en Jésus-Christ que la personne du fils de Dieu. Cette personne existe par elle-même et fait exister en soi la nature humaine. Unique support des deux natures, elle en reçoit toutes les attributions. Vous pouvez donc sans crainte de vous tromper affirmer du Christ les propriétés de la divinité et de l'humanité; dire : le Christ est éternel, immense, impassible, immuable, omniscient, tout-puissant créateur et souverain maître de toutes choses; dire : le Christ naît dans le temps, croît, passe, souffre, meurt; le Christ est égal à Dieu; le Christ est soumis aux hommes. En visant toujours la personne, vous pouvez même rapprocher les natures dans votre langage et dire : Un Dieu est homme, un homme est Dieu; un Dieu est né d'une Vierge, un homme est fils éternel de Dieu; un Dieu est de la famille humaine, un homme est de la famille divine; un Dieu souffre et meurt pour le salut du genre

1. Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 23, a. 4. *Utrum Christus secundum quod homo, sit filius Dei adoptivus?*

humain, un homme a sauvé le monde. Au contraire, oubliez un instant la personne, les natures refusent de communiquer entre elles; vous ne pouvez pas dire : La divinité est l'humanité, l'humanité est la divinité; la divinité est passible et mortelle, l'humanité est immense et éternelle.

Je m'abstiens, messieurs, d'énumérer les règles nombreuses, subtiles et délicates que posent les théologiens pour reconnaître la légitimité des termes dont on se sert en parlant de l'incarnation; il n'est pas nécessaire que vous deveniez aussi savants qu'eux. L'avis que je viens de vous donner, de toujours faire attention à la personne, suffit à votre bon sens chrétien [1].

Si vous devez toujours faire attention à la personne, pour parler exactement de l'Homme-Dieu, vous devez pareillement ne jamais oublier les deux natures, pour vous rendre compte de ses actions. Vous vous imaginez peut-être qu'il n'y a dans le Christ qu'une seule volonté, parce qu'il est une seule personne; parce que, dans

1. Cf. Summ. theol. Totam quæstionem : *De his quæ consequuntur unionem quantum ad ea quæ conveniunt Christo secundum se.*

la personne, toutes les actions dépendent d'un premier moteur; parce que ce premier moteur est, dans le Christ, la volonté divine; parce que la nature humaine ne peut jouer, sous la motion de cette volonté souveraine, que le rôle effacé d'un pur instrument. D'autres que vous, messieurs, ont commis cette erreur; l'Église leur a répondu par cette déclaration : « Conformément à ce que les prophètes et Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ont enseigné, conformément au symbole que nous avons reçu de nos pères dans la foi, nous déclarons qu'il y a dans le Christ deux volontés, selon les natures inséparablement unies mais distinctes[1]. » Cela est nécessaire, dit saint Thomas; l'humanité de Jésus-Christ étant parfaite, doit être pourvue de toutes ses puissances naturelles; or, la volonté est aussi bien que l'intelligence une puissance naturelle de l'homme. L'union hyposta-

1. Καθάπερ ἄνωθεν οἱ προφῆται περὶ αὐτοῦ, καὶ αὐτὸς ἡμᾶς Ἰησοῦς ὁ χριστὸς ἐξεπαίδευσε, καὶ τὸ τῶν ἁγίων πατέρων ἡμῖν παραδέδωκε σύμβολον· καὶ δύο φυσικὰς θελήσεις ἤτοι θελήματα ἐν αὐτῷ, καὶ δύο φυσικὰς ἐνεργείας ἀδιαιρέτως... ἀσυγχύτως... ὡσαύτως κηρύττομεν. (Definitio Synod. Constantinop. III œcum. VI, an. 680.)

tique ne la supprime pas, elle la perfectionne[1].

Qu'importe si la volonté humaine du Christ obéit en toute action au mouvement que lui imprime la volonté divine, cela ne l'empêche pas d'avoir son mouvement propre, comme les volontés des âmes saintes ont leur mouvement propre, bien que Dieu opère en elles, selon la parole de l'Apôtre, *le vouloir et le parfaire*[2]. Dût-on ne considérer la nature humaine que comme un instrument de la divinité, cet instrument, sous l'impression qu'il reçoit, agit toujours selon sa propriété; et puisque sa propriété est de vouloir, il agira volontairement[3]. Il ne résiste jamais, c'est vrai; mais la résistance effective n'est point sa propriété naturelle; se soumettre est vouloir aussi bien que résister. Lorsque, près de sa dernière heure, Jésus s'écrie : « Père, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la

1. Hoc necessarium fuit dici. Manifestum est enim quod filius Dei assumpsit humanam naturam perfectam... ad perfectionem autem humanæ naturæ pertinet voluntas, quæ est naturalis ejus potentia sicut et intellectus... unde necesse est dicere quod filius Dei assumpserit humanam voluntatem cum humana natura. (Summ. theol. III, p. quæst. 18, a. 1, c.)

2. Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 18, a. 1, ad. 1.

3. Cf. Ibid. ad. 2.

vôtre[1], » il soumet sa volonté humaine à la volonté de son Père, qui est la même que sa volonté divine, et ainsi il nous apprend, dit saint Ambroise, qu'il veut en homme et en Dieu [2].

Voilà donc, messieurs, deux principes d'opération dans le Christ : un principe divin et un principe humain ; logiquement, vous devez conclure qu'il y a deux opérations : une opération divine et une opération humaine. Confondre ces opérations, ce serait priver l'un des deux principes de son efficacité propre et l'absorber dans l'autre. Confondre les principes, ce serait confondre les natures auxquelles ils appartiennent. Confondre les natures, ce serait altérer la personne et l'œuvre réparatrice de l'Homme-Dieu [3]. Aussi l'Église a-t-elle défini la distinction des

1. Pater si vis transfer calicem istum a me; verumtamen non mea voluntas sed tua fiat. (Luc., cap. XXII, 42.)

2. Voluntatem suam ad hominem retulit, Patris ad Divinitatem : voluntas enim hominis est temporalis voluntas divinitatis æterna. (S. Ambros. *sup. Luc.* 22, 42.)

3. Si esset una tantum operatio divinitatis et humanitatis in Christo, oporteret dicere, vel quod humana natura non haberet propriam formam, et virtutem (de divina enim hoc dici est impossibile) : ex quo sequeretur, quod in Christo esset tantum divina operatio. Vel oporteret dicere, quod ex divina virtute et humana esset conflata in Christo una

opérations aussi bien que la distinction des volontés et des natures [1].

Je vous en prie, messieurs, ne pesez pas trop sur cette distinction, comme s'il y avait deux agents séparés. Repliez-vous promptement sur la personne. Les opérations diffèrent, leurs principes sont distincts, mais il n'y a qu'un seul être qui opère : l'Homme-Dieu ; une seule responsabilité : la responsabilité de l'Homme-Dieu. Il ne divise pas, il ne sépare pas les natures pour agir, puisqu'elles sont unies, mais chacune opère, en communion avec l'autre, ce qui lui est propre [2]. Si vous considérez de près les ineffables

virtus; quorum utrumque est impossibile. Nam per primum horum, ponitur natura humana in Christo esse imperfecta : per secundum vero ponitur confusio naturarum. (Summ. theol. III, p. quæst. 19, a. 1.)

1. Duas vero naturales operationes indivise inconvertibiliter, inconfuse, inseparabiliter in eodem Domino nostro Jesu-Christo vero Deo nostro glorificamus, hoc est divinam operationem et humanam operationem.

Δύο δὲ φυσικὰς ἐνεργείας ἀδιαιρέ ως, ἀτρέπτως, ἀρρίστως, ἀσυγχύτως ἐν αὐ·ῷ τῶ κύριῳ ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστῷ τῷ ἀληθινῷ θεῷ ἡμῶν δοξάζομεν, τουτέστι θείαν ἐνέργειαν καὶ ἀνθρωπίνην ἐνέργειαν... (Definitio Synod. Constantinop. III, œcum. VI, an. 680.)

2. Agit utraque forma cum alterius communione quod suum est, Verbo scilicet operante quod verbi est, et carne

rapports des deux natures et des deux volontés, dans le Verbe incarné, vous y verrez la nature humaine recevant de la personnalité divine, comme de la forme qui la détermine et l'achève, le complément même de sa substance, complément sans lequel elle ne pourrait accomplir aucun acte, ni même être une réalité; vous y verrez une sublime et constante hégémonie : la volonté divine gouvernant souverainement toutes les opérations de l'humanité, sans les dénaturer [1], et unifiant ces opérations plus qu'elles ne peuvent être unifiées dans notre imparfaite et infirme nature [2]; enfin, vous y verrez le Verbe se servant non-seulement des forces libres de l'âme, mais de la puissance ministérielle de la chair pour répandre ses bienfaits et opérer notre salut [3]. D'où résultent, messieurs, des actions

exequente quod carnis est. (S. Leo. *Epist. X, ad Flavianum*, c. 4.)

1. Divina natura ita regebat humanam ut ei quando vellet potestatem faceret operandi, ac patiendi quæ propria sunt illius. Ἐδίδου γάρ ὅτε καὶ θέλει φύσει τῇ ἀνθρωπείᾳ, καιρὸν ἐνεργεῖν, καὶ πάσχειν τὰ ἴδια. (Sophron. in VI, synod. act. II.)

2. Multo magis est una operatio in Christo quam in quocumque homine. (Summ. theol. III, p. quæst. 19, a. 2.)

3. Divinitatis Verbi opera per corpus facta sunt. — Τὰ

nouvelles, éminentes, merveilleuses, pour lesquelles il faut inventer un nom nouveau, éminent, merveilleux. Saint Denis les appelle *théandriques*[1]. Par ce mot il exprime la double opération d'un seul agent, nous rappelant que cet agent est un Dieu qui est venu au milieu des hommes, a conversé avec eux, souffert et enduré la mort pour le salut du monde. Entendez-vous, messieurs, toutes les opérations humaines du Christ sont déifiées; mais parmi ces opérations il en est que l'on peut appeler théandriques par excellence, comme parmi nos actes humains il y en a qui sont humains au degré suprême : ceux dans lesquels notre âme et notre corps semblent s'unir plus étroitement pour agir. Si je veux aller quelque part, je dis à mes pieds de marcher, ils marchent; c'est un acte humain.

τῆς Θεότητος ἔργα διὰ τοῦ σώματος ἐγίνετο. (S. Athanas, orat. IV.)

4. Qui non secundum Deum divina gessit, nec humana secundum hominem : verum, Deo viro facto, novam quamdam Deivirilem (theandricam) nobis operationem expressit in vita. — Καὶ τὰ λοιπὸν οὐ κατὰ Θεὸν τὰ Θεῖα δράσας, οὐ τὰ ἀνθρώπεια κατὰ ἄνθρωπον, ἀλλ' ἀνδρωθέντος Θεοῦ, καινήν τινα τὴν θεανδρικὴν ἡμῖν ἐνεργειαν πεπολιτευμένος. (S. Dyonis. *Epist. IV ad Caium.*)

Si je veux fixer mes pensées, je dis à ma main d'écrire, elle écrit; c'est un acte humain; et ainsi d'une multitude d'opérations. Mais où je suis plus tout entier, c'est lorsque, par exemple, je veux vous convaincre et vous persuader. Mon âme silencieuse a recueilli ses pensées, affermi ses convictions, réchauffé ses plus tendres sentiments. Pour les faire passer en vous, suffit-il que je me présente dans cette chaire et que je laisse tomber sur vous, comme un fleuve tranquille, les ondes de ma parole? Non; il faut que mon âme pénètre mon corps; que mon corps exprime mon âme; que tout ce que je sais, que tout ce que je crois, que tout ce que je désire, que tout ce que je sens s'imprime dans le feu de mon regard, dans le jeu varié de ma physionomie, dans les inflexions de ma voix, dans les vibrations de ma parole, dans le dessin et la projection de mon geste, dans le frémissement de tout mon être. Où je suis plus tout entier, messieurs, c'est lorsque, pour vous prouver mon dévouement, je dis à mon corps : Tu vois ces hommes, il faut qu'ils appartiennent à Dieu; veille, travaille, sue, fatigue-toi, use-toi et ne te plains pas; car, quand bien même

tu ouvrirais toutes tes veines et répandrais jusqu'à la dernière goutte de ton sang, tu n'aurais pas fait assez pour le salut de ces chères âmes. Ainsi, messieurs, dans les actes théandriques du Christ, il en est où nous voyons plus manifestement l'opération conjointe de la divinité et de l'humanité tendre au même but; tels sont les miracles, où la divinité communique à l'humanité une vertu mystérieuse, qui la pénètre et s'échappe en flots salutaires sur les malades qu'elle guérit; telles encore la passion et la mort du Sauveur, où l'humanité, comme saturée de l'amour divin, s'offre librement au supplice et acquiert un mérite immense, que la divinité amplifie jusqu'à l'infini.

Je parle de mérite, messieurs, la vie de l'Homme-Dieu en est remplie; car sa volonté humaine, bien que toujours dirigée, demeure libre sous le souverain empire auquel il lui est doux d'obéir. C'est de son plein gré, et sans subir aucune contrainte, qu'elle acquiesce aux moyens que la volonté divine lui propose, pour atteindre le but sublime vers lequel elle est lancée, par la vertu même de l'union hypostatique. Il y a de

sa part une véritable élection [1], et cette élection ne peut pas avoir moins d'effet dans une nature parfaite que dans nos natures imparfaites. Si c'est pour nous la plus grande des noblesses d'être couronnés de mérites, comment concevoir que cette noblesse fasse défaut au plus grand des enfants de la race humaine? Le Christ mérite donc, pour lui d'abord, non les choses dont il ne peut être privé sans cesser d'être lui-même : l'impeccabilité, la science, la béatitude de l'âme, la divinité ; mais tout ce qui appartient à son excellence extérieure : la glorification de sa chair sacrée, le triomphe de son humanité, la vénération des choses infirmes qui l'ont touché et les hommages des innombrables générations qui se feront un honneur de porter son nom [2]. Le Christ mérite pour nous la rédemp-

1. Cum in Christo ponatur voluntas ut ratio, necesse est etiam ponere electionem et per consequens liberum arbitrium, cujus actus est electio. (Summ. theol. III, p. quæst. 18, a. 4 c.) Lege totum articulum.

2. Nobilius habetur id quod habetur per meritum, quam id quod habetur sine merito Quia autem omnis perfectio et nobilitas Christo est attribuenda, consequens est quod ipse per meritum habuerit illud quod alii per meritum habent nisi sit tale quid, cujus carentia magis dignitati Christi et perfectioni præjudicet, quam per meritum accrescat.

tion de nos âmes, toutes les grâces du temps et l'éternelle gloire des cieux.

Pour nous! Comment cela? Est-ce que les mérites ne sont pas personnels? Cela dépend, messieurs, de la place prédestinée qu'occupe dans le plan de la création celui qui mérite [1]. Votre place à vous est obscure, circonscrite, dépendante de tout un ensemble de choses; voilà pourquoi vos mérites ne peuvent pas rayonner, par leur propre vertu, au delà des étroits rivages de votre propre personnalité. Mais si vous étiez le centre même de l'œuvre divine, tout se tiendrait en vous, tout dépendrait de vous, et, par conséquent, le rayonnement de tous vos mérites serait illimité. Or telle est la place importante et

Unde nec gratiam, nec scientiam, nec beatudinem animæ, nec divinitatem meruit. Quia cum meritum non sit nisi ejus quod nondum habetur, oporteret quod Christus aliquando istis caruisset : quibus carere magis diminuit dignitatem Christi, quam augeat meritum. Sed gloria corporis, vel si quid aliud hujusmo li est, minus est quam dignitas merendi, quæ pertinet ad virtutem charitatis. Et ideo dicendum est, quod Christus g'oriam corporis, et ea quæ pertinent ad exteriorem ejus excellentiam (sicut est ascensio, veneratio et alia hujusmodi) habuit per meritum. (Summ theol. III, p. quæst. 19, a. 3 c.)

1. Cf. Summ. theol, III, p. quæst. 19, a. 4. *Utrum Christus alius mereri potuerit?*

glorieuse que l'union hypostatique assure à l'Homme-Dieu. Il apparaît au milieu des temps; cependant l'Apôtre l'appelle le premier-né de toute créature : *Primogenitus omnis creaturæ.* N'est-il pas, en effet, le Verbe que le Père engendre éternellement, l'image dans laquelle Dieu se contemple lui-même et la représentation infinie de tout être créable? En lui toutes choses sont ordonnées, par lui toutes choses sont créées et se conservent, dans le ciel et sur la terre [1]. Il n'a pas transmis son sang à l'humanité, mais il a reçu le sang d'une longue suite de générations; cependant l'Apôtre l'appelle le premier-né de ses frères : *Primogenitus in multis fratribus* [2]. En effet, nous sommes ses frères; nous avons cet honneur de voir en lui notre nature glorifiée; mais lui a cet honneur de nous précéder dans les desseins de Dieu, comme l'exemplaire et la cause de notre prédestination, et d'être

1. Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ : quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra, omnia per ipsum et in ipso creata sunt... et omnia in ipso constant. (Coloss., cap. I, 15, 16, 17.)

2. Quos autem præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. (Rom., cap. VIII, 29.)

éternellement préordonné, comme la plénitude dont nous devons recevoir toutes les grâces du salut [1]. Le Christ Jésus vit comme un homme au milieu des hommes; cependant l'Apôtre nous montre sa place dans l'immense abîme qui sépare le fini de l'infini. Homme-Dieu, il est l'unique médiateur possible entre ces deux termes : *Unus mediator Dei et hominum homo Christus Jesus* [2]. De nous il reçoit les puissantes aspirations qui nous emportent vers la divinité, et, quand il les a purifiées dans son cœur, transformées par ses mérites, il reçoit de Dieu la grâce d'adoption qui nous configure à son éternelle filiation. Le Christ Jésus semble n'être qu'un membre de ce grand corps qu'on appelle l'humanité; en réalité, il est la tête du monde entier, *Christus caput*. La tête, parce qu'en lui se concentrent toutes les beautés de la création, à laquelle l'union hypostatique donne une phy-

1. Sic Deus præordinavit nostram salutem, ab æterno prædestinando, ut per Jesum Christum compleretur. (Summ. theol. III, p. quæst. 24, a. 4 c.) Lege totum articulum et præced. *Utrum prædestinatio Christi sit nostræ prædestinationis exemplar?*

2. I Tim. II, 5. Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 26. *De hoc quod Christus dicitur Dei et hominum mediator.*

sionomie divine; la tête, parce qu'il commande même aux principautés et aux puissances des cieux [1], parce qu'il est investi d'un souverain pouvoir sur tout ce qui a un nom dans le siècle présent et pour les siècles futurs; la tête, parce que l'influx de la grâce plénière qu'il reçoit pour nous, en raison de sa proximité, par rapport à Dieu, et en récompense de ses mérites, doit jaillir dans tous les membres de son corps mystique, comme la vitalité de notre cerveau jaillit dans tous les membres du corps humain [2].

1. Et estis in illo repleti, qui est caput omnis principatus et potestatis. (Coloss., cap. II, 10.) Constituens ad dexteram suam in cœlestibus, supra omnem principatum, et potestatem, et virtutem, et dominationem, et omne nomen quod nominatur non solum in hoc sæculo, sed etiam in futuro et omnia subjecit sub pedibus ejus. (Ephes., cap. I, 20, 21, 22.)

Cf. Summ. theol. III, p. quæst. 8, a. 3. *Utrum Christus sit caput omnium hominum?* a. 4. *Utrum Christus sit caput angelorum?*

2. Ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam quæ est corpus ipsius, et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur. (Ephes., cap. I, 22, 23) Christus dicitur caput Ecclesiæ secundum similitudinem humani capitis in quo tria possumus considerare, scilicet ordinem perfectionem et virtutem... Hæc autem tria competunt Christo spiritualiter. Primo enim secundum propinquitatem ad Deum, gratia ejus altior et prior etsi non tempore : quia omnes alii receperunt gratiam per respectum ad gratiam ipsius : secundum illud. Rom., VIII. *Quos præscivit hos prædestinavit conformes*

O Christ! premier-né, médiateur, tête illustre du monde, quand je vous contemple, j'oublie tout; mais dès que je détourne un instant les yeux de la place que vous occupez dans l'œuvre divine, pour contempler l'espace, je m'étonne, je m'effraye, je me demande s'il est bien vrai que le mystère de votre union se soit accompli sur notre obscure planète. Nous ne croyons plus que le ciel entier trace autour de la terre immobile une immense et vertigineuse ronde. Nous n'avons plus la naïve imagination de nos pères, qui voyaient dans les étoiles autant d'yeux créés pour contempler leur grandeur. La science a voyagé dans le firmament, elle a mesuré l'énorme circonférence des soleils. La terre n'est plus pour elle qu'un satellite subalterne, un grain de sable qui s'agite obscurément sur les rivages d'un océan inconnu. Quoi! ce grain

fieri imaginis filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Secundo vero perfectionem habet quantum ad plenitudinem omnium gratiarum : secundum illud. Joan., 1. *Vidimus eum plenum gratiæ, et veritatis :* Ut etiam supra ostensum est. Tertio virtutem habet influendi gratiam in omnia membra Ecclesiæ : Secundum illud. Joan., 1. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Et sic patet, quod Christus convenienter dicitur Ecclesiæ caput. (Summ. theol. III, p. quæst. 8, a. 1, c.)

de sable perdu dans le vaste tourbillon des mondes, serait-il la capitale théologique et le centre religieux de la création? — Pourquoi non? — Pourquoi Dieu, qui est souverainement libre dans ses préférences, et qui n'en doit la raison qu'à lui-même, n'aurait-il pas choisi, dans la poussière astrale de l'univers, cet atome qu'on appelle la terre? Pourquoi l'esprit pur, qui n'a rien de commun avec la matière, se soumettrait-il aux lois qui ordonnancent la matière? Pourquoi l'efficacité d'une œuvre qui nous donne l'infini ne rayonnerait-elle pas de la terre jusqu'aux plus lointaines extrémités de l'espace? Pourquoi, puisqu'il fallait un point pour asseoir le mystère divin, l'auteur de la vie n'aurait-il pas pris celui où la vie est peut-être plus abondante et plus variée? Pourquoi le palais de l'être étrange qui rassemble dans l'unité de sa personne les deux principes auxquels se réduit toute l'œuvre divine, ne serait-il pas devenu la tente de celui qui voulait, par l'union hypostatique, glorifier toute créature? Pourquoi, enfin, n'y aurait-il pas une pleine harmonie dans les anéantissements du Verbe divin? Il a daigné descendre jusqu'à la chair.

naître d'une mère pauvre, passer les premiers jours de sa vie terrestre sous le toit d'une étable, enveloppé de misérables langes, couché sur le foin d'une crèche, dans une toute petite ville de Juda, le plus petit de tous les peuples. Eh bien, la chair, la pauvre mère, l'étable, les misérables langes, la crèche, la petite ville, le petit peuple : tout se trouve sur la terre, Bethléem de l'immensité. O terre, ô petite terre, chef-lieu des révélations divines et trône de l'incarnation, tes sœurs les étoiles te loueront et t'appelleront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en toi de grandes choses. Jusque dans le monde sidéral il a voulu que cet oracle des préférences divines s'accomplît : « Le Seigneur dépossède les puissants et exalte les humbles » *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*[1].

1. Luc., cap. I, 52

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

LES FAUX CHRISTS

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

LES FAUX CHRISTS

MONSEIGNEUR[1], MESSIEURS,

Après notre démonstration de l'existence de Dieu, nous nous sommes trouvés en présence d'une fausse divinité, par laquelle l'incrédulité scientifique prétend remplacer la cause première de toutes choses. « En niant Dieu, disions-nous, le matérialisme ne peut se déprendre des idées que ce nom auguste représente. Bon gré mal gré, il les transporte à l'être infirme dont il proclame l'unique et suprême existence. En fait, il n'y a qu'une substitution, et Leibnitz a bien dit : « Une nature universelle doit nécessairement devenir une idole. » Il a fallu briser cette idole pour la gloire de Dieu et l'honneur de la conscience publique[2].

1. Monseigneur Richard, coadjuteur de Paris.

2. *Exposition du dogme catholique*, sixième conférence : *L'idole contemporaine.*

Nous voici, aujourd'hui, à peu près dans la même situation. Le rationalisme comprend que, pour écarter nos preuves de l'existence d'un Homme-Dieu, il ne suffit pas de dire : C'est absurde. Un fait historique s'impose et demande des explications. On ne peut pas supprimer totalement Jésus-Christ : son œuvre parle ; et puisque l'on ne veut pas qu'il soit Dieu, il faut bien dire ce qu'il est.

De là des habiletés et des efforts de critique pour réduire le Christ a ce qu'on appelle ses véritables proportions. De ces habiletés et de ces efforts sont nés les faux Christs modernes, productions difformes, fragiles et malsaines que je voudrais abattre aux pieds de mon Jésus.

Faites de moi, Seigneur, un ouvrier de vos promesses, car vous avez juré à votre fils d'écraser ses ennemis et de les condamner à servir de marchepied à son trône[1]. — Nous croyons en Jésus-Christ, fils unique de Dieu ; notre foi sera plus fière quand nous verrons couchés à terre les débris des vaines images qui ont la prétention de le remplacer.

1. Sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum. (Psalm., CIX.)

Je vais, d'abord, messieurs, vous présenter les faux Christs; après cette présentation, nous examinerons leurs titres d'origine, et, finalement, nous nous prononcerons sur leur valeur.

I

Le XVIII^e^ siècle, pressé d'en finir avec le christianisme, a jugé son auteur avec une brutale impudence : c'était ou un fou ou un imposteur. Cette sentence, dictée à la hâte par des passions qui ignoraient l'art de se déguiser, ne pouvait pas être ratifiée. La libre pensée crut qu'elle devait se respecter davantage, et qu'elle ne perdrait rien si, tout en travaillant à la démolition des croyances chrétiennes, elle professait le culte des formes et donnait un vernis de science à son incrédulité. A quoi bon injurier Jésus-Christ? Il suffit d'éconduire poliment sa divinité, et de proposer, comme résultat des manipulations de la critique sur son histoire et sa personne, un résidu convenable qui n'effarouche pas trop l'esprit humain, enclin, dans ses bons moments, à se défier des négations violentes. Notre XIX^e^ siècle a donc ré-

formé, en apparence du moins, le jugement de son devancier, et, pour satisfaire tous les goûts de l'incrédulité, il a fabriqué à son usage une quantité de faux Christs que l'on peut ramener à ces trois variétés : le Christ sectaire, le Christ sage, le Christ symbole.

Le Christ sectaire est entré dans la vie par une porte honteuse : un mystère d'iniquité, que le critique ne doit pas chercher à approfondir, plane sur sa naissance. Son enfance est obscure ; cependant, on aperçoit dans l'ombre un vieux prêtre qui l'élève et l'instruit en compagnie de Jean, devenu plus tard si célèbre par ses austérités et ses prédications. Comment fut-il ému des rêveries orientales touchant la résurrection des morts? On l'ignore; toujours est-il que ces rêveries se transforment en dogme dans son esprit prédisposé par la solitude aux conceptions étranges, et que ce dogme devient l'impérieux principe qui met en branle ses fortes facultés. Sous l'influence de cette idée, qu'il doit y avoir un royaume mystérieux peuplé par les ressuscités, il ne se propose rien moins que de renverser de fond en comble l'ordre existant et d'occuper dans

l'ordre nouveau la première place. Il lui faut une position importante, afin de faire prévaloir ses rêveries; il fait passer l'homme du désert, Jean l'ascète, pour son précurseur, et s'attribue la puissance des miracles. Les livres sacrés protestent contre sa doctrine ; il change leur interprétation dans son essence, en proclamant que les données temporelles des prophètes n'offrent que l'image grossière, que l'ombre des biens du monde futur. Tout en simulant le respect de la loi, il substitue le sentiment et l'imagination à l'œuvre de Moïse, fondée sur le jugement et sur la prudence. — Moïse voulait que son peuple, noyau de la régénération du monde, attendît en paix que les nations vinssent à lui; Jésus se précipite au-devant d'elles; il souffle l'esprit de prosélytisme, principe d'activité, d'agrandissement, de conquête. La loi mosaïque s'était emparée de toute la vie morale, il en exagère les préceptes. Il s'efforce même de créer un contraste entre sa morale et la morale judaïque; bien qu'il n'y ait aucune des prescriptions signalées comme ses inspirations individuelles, qui n'appartienne, non-seulement pour l'idée, mais pour la forme, pour la

rédaction, aux moralistes juifs antérieurs de plusieurs siècles à Socrate et à Platon. — Le peuple est rebuté par la sécheresse pharisaïque; il reprend avec lui la marche familière à ses aïeux, et parle sur le ton de l'autorité affectueuse. Le peuple est affamé de liberté; il lui propose la délivrance dans un monde imaginaire, en détournant les espérances que les prophètes lui ont données de leur réalité temporelle. A-t-il besoin de s'attacher ses apôtres? il leur promet des trônes près de son trône; car il veut être roi, ce fanatique. Le Messie attendu, c'est lui: non-seulement le législateur, le sage, le guerrier que les prophètes ont annoncé, un Moïse, un David, un Salomon; mais, toujours sous l'empire de cette conviction insensée qu'il doit sauver la maison d'Israël en l'arrachant au joug de la vie réelle pour la faire passer dans le royaume de la résurrection, il veut être le premier-né d'entre les morts, plus que cela, un Dieu pour supplanter les dieux des nations. — Contradiction formidable au monothéisme des Juifs, crime prévu par la loi. Qu'on n'accuse pas de sa mort de prétendus ennemis, jaloux de son influence, il est allé

lui-même au-devant du coup qui devait le frapper. Pendant trois ans le pouvoir public le supporte avec magnanimité. Il injurie tout ce qu'il y a de respectable, il ébranle les populations, il compromet la paix, il excite à un redoublement d'oppression l'autorité ombrageuse du procurateur romain, il usurpe le nom et le pouvoir souverain de Jéhovah; il est séditieux, perturbateur, sacrilége, blasphémateur; il faut qu'il meure. Des disciples officieux ont tenté de le rendre intéressant dans son supplice. La rancune chrétienne n'a jamais pardonné au tribunal des anciens et des prêtres sa juste sentence; mais, quoi qu'on ait dit, le tribunal était dans son droit, il a fait son devoir. Clément jusqu'au bout, il a fermé les yeux sur un enlèvement furtif qu'on a fait passer pour une résurrection, et ne s'est pas assez inquiété du profit qu'en pouvait tirer la nouvelle secte. Le christianisme a triomphé; mais le jour est venu pour lui de rendre un compte sévère de lui-même à la pensée hébraïque et à la philosophie naturelle. Les destinées de l'ordre biblique et de l'ordre religieux se poursuivent, jusqu'au réveil de tout ce que la sève indestruc-

tible de l'hébraïsme renferme encore d'énergie morale et de pouvoir créateur, pour faire arriver la famille humaine à son plus haut degré d'unité, à son meilleur équilibre [1].

Voilà le Christ sectaire, messieurs. Vous remarquerez dans ce portrait un reste de préoccupation dogmatique dont la libre pensée a voulu l'affranchir. Les religions ne sont, en son estime, que des formes de la pensée humaine. Le Christ, qui a fait faire un pas immense à cette pensée, n'est pas un sectaire, c'est un sage.

« Ce sage est né dans l'ombre, son père et sa mère étaient gens de médiocre condition. Il semble avoir été l'aîné d'une famille nombreuse. Il fréquenta peu les écoles relevées des scribes et ne reçut, ni directement, ni indirectement, aucune culture hellénique; mais la lecture des livres saints l'émut profondément et il aspira avec force l'atmosphère des idées de liberté, de délivrance, de résurrection qui couraient les imaginations. C'est à l'âge de trente ans qu'il commence à se produire. Point de tension dans son esprit, point de spéculations

1. Cf. Salvador, *Jésus et sa doctrine*, passim.

laborieuses; mais, tout simplement, il conçoit Dieu comme père, il se met en rapport avec lui, il se croit son fils, sans jamais concevoir la pensée sacrilége qu'il soit Dieu. Bref, il a la plus haute conscience de Dieu qui ait jamais existé dans l'humanité. Voilà toute sa théologie. Il ne prêche pas ses opinions, il se prêche lui-même. Voilà sa méthode. De tout cela il tire une morale admirable, la plus haute création qui soit sortie de la conscience humaine, le plus beau cadre de la vie parfaite qu'aucun moraliste ait tracé. L'esprit supérieur dont il pénétra la vieille sagesse de la synagogue peut se résumer en cette maxime : « Soyez parfait, » comme votre père est parfait. » Un culte pur, une religion sans prêtre et sans pratiques extérieures, reposant toute sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le Père céleste, étaient la suite de ses principes.

» Telle est la première phase de la vie publique du sage Jésus. Mais, au contact de Jean, sa pensée prend un nouveau cours, ses idées mûries éclatent en ce mot d'ordre : le royaume de Dieu. Dès lors, Jésus n'est plus seulement un

délicieux moraliste, aspirant à renfermer en quelques aphorismes vifs et courts des leçons sublimes; c'est le révolutionnaire transcendant, qui essaye de renouveler le monde par ses bases mêmes, et de fonder sur terre l'idéal qu'il a conçu.

» Au fond, sa doctrine du règne de Dieu est la doctrine de la liberté des âmes; il la prêche avec une indomptable énergie. Le charme infini qui s'exhale de sa personne et de son exemple multiplie ses conquêtes, en dépit de la jalousie des pharisiens. Le monde officiel de son temps ne se prêtant pas à son royaume, il l'en exclut et le réserve aux pauvres. Il brave le mépris des grands et des dévots du judaïsme en fréquentant ceux qu'ils dédaignent; c'est près d'une Samaritaine qu'il prononce le mot de la religion éternelle et absolue : « L'heure est venue où » les vrais adorateurs adoreront le Père en es- » prit et en vérité. »

» Après cela, une ardeur extrême anime ses discours; ses jours s'écoulent dans la dispute et l'aigreur, au milieu d'ennuyeuses controverses pour lesquelles sa grande élévation morale lui crée une sorte d'infériorité. Irrités de ses invectives et de sa haute raillerie, dont les traits sont

inscrits en lignes de feu sur la chair de l'hypocrite et des faux dévots, les pharisiens lui jettent des pierres et l'accusent de détourner le peuple du vieux culte. Il est temps que la mort dénoue une situation tendue à l'excès. Jésus et le judaïsme ne peuvent plus vivre ensemble. C'est le judaïsme qui triomphe, parce qu'il est la loi. Jésus est condamné à mort; ceux qui le condamnent, au demeurant fort honnêtes gens, ont fait leur devoir. Telle est la destinée des grands réformateurs de mourir victimes de leur audace : à Socrate la ciguë, à Jésus la croix. Étendu sur l'instrument de son supplice, il passe par une agonie de désespoir plus cuisante que tous les tourments; mais son instinct divin l'emporte, il voit dans sa mort le salut du monde, et profondément uni à son père, il commence sur son gibet la vie divine qu'il allait mener dans le cœur de l'humanité, pour des siècles infinis.

» La divinité de Jésus, sa toute-puissance, ses miracles, les mystères, les institutions chrétiennes, tout cela est l'œuvre des siècles. Jésus a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien, si ce n'est le sentiment. Pla-

çons sa personne au plus haut sommet de la grandeur humaine.

» Mais la lumière ne va pas sans l'ombre; il y a de l'ombre dans sa vie. Il est dur à sa famille et foule trop aux pieds ce qui est de l'homme : le sang, l'amour, la patrie. Il exagère et pousse au fanatisme. Il se montre exigeant, égoïste même, au point de vouloir qu'on n'existe que pour lui; trop complaisant pour les pieuses supercheries, afin de ne pas manquer sa réputation de thaumaturge. Il n'a pas une conscience bien nette de sa personnalité. Il se livre dans ses derniers jours à des emportements que l'on prend pour de la démence. Il se plaît aux malentendus, et ne sait pas, comme l'honnête et suave Marc-Aurèle, l'humble et doux Spinoza, se préserver de certaines erreurs. Malgré cela, il a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin. Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus [1]. »

Un homme supérieur, un sage, est-ce là tout ce qu'il doit y avoir dans le Christ? Non, messieurs, le rationalisme y voit encore quelque

1. Cf. E. Renan, *Vie de Jésus*, passim.

chose : un symbole. Sur le personnage historique, qui ne manque pas de grandeur, l'esprit humain, dit-on, a greffé des idées ; le Christ individu a été choisi pour représenter l'incarnation de l'infini dans le fini, incarnation qui date de l'origine même du genre humain[1]. Car, « du moment que l'humanité est assez mûre pour faire la religion de cette vérité : que Dieu est homme et que l'homme est de race divine, il faut que cette vérité, apparaissant comme une certitude sensible, apparaisse aussi d'une manière intelligible à tous, c'est-à-dire qu'il faut qu'il surgisse un individu humain que l'on sache être le Dieu présent[2] ».

Ou bien, le Christ représente l'humanité dans son immense collectivité. « Placées dans un individu, les propriétés et les fonctions que l'Église attribue au Christ se contredisent, elles concordent dans l'idée de l'espèce. L'humanité est la réunion des deux natures : le Dieu fait homme, c'est-à-dire l'esprit infini, qui s'est abîmé lui-même jusqu'à la nature finie, et

1. Kant, cité par Strauss.

2. *Christologie de l'école spéculative allemande.* Cf. Strauss, *Vie de Jésus.* Dissertation finale, § CXLVII.

l'esprit fini, qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit et de la matière. Elle est celui qui fait des miracles, car, dans le cours de l'histoire humaine, l'esprit maîtrise de plus en plus la nature, au dedans comme au dehors de l'homme... Elle est l'impeccable, car la marche de son développement est irréprochable, la souillure ne s'attache jamais qu'à l'individu, elle n'atteint pas l'espèce et son histoire. Elle est celui qui meurt, ressuscite et monte au ciel, car, pour elle, du rejet de sa naturalité procède une vie spirituelle de plus en plus haute, et du rejet du fini qui la borne, comme esprit individuel, national et planétaire, procède son unité avec l'esprit infini du ciel [1]. »

Ou bien encore : « L'histoire du Christ est, au fond, l'histoire de la nature humaine, ramenée à une conception idéale; et elle nous montre dans un individu ce que l'homme doit être, ce qu'il peut véritablement devenir en s'unissant à lui et en suivant sa doctrine et son exemple [2]. »

1. Strauss, *op. cit.*, *loc. cit.*, § CXLVIII, *Dernier dilemme.*
2. Horst, cité par Strauss, *op. cit.*, *loc. cit.*, § CXLVI, *Christologie expliquée symboliquement.*

« Si la nature est déjà le symbole de la Divinité, qui viendra refuser à l'humanité d'être le plus noble et le plus parfait des symboles divins? Le Dieu que la religion a fait descendre du ciel éthéré pour prendre chair dans l'humanité, c'est l'idéal que chaque héros, chaque saint, chaque martyr d'une grande cause porte dans le ciel de sa pensée et qu'il réalise dans ses œuvres, dans sa vie, dans sa mort. Il est vrai que ce Dieu perd de sa divinité en s'humanisant; en d'autres termes, l'idéal de la pensée ne passe jamais dans la réalité sans perdre quelque chose de sa pureté intelligible. Mais quel philosophe, aujourd'hui, oserait dire que l'Homme-Dieu ou le Dieu-Homme n'est qu'une révoltante contradiction? Si nous n'adorons plus le Dieu dans le sens théologique du mot, nous adorons toujours l'homme vraiment divin qui, dans sa vie et dans sa mort, a peut-être le mieux réalisé l'idéal compris par notre conscience [1].»

Messieurs, ma présentation est faite; vous avez sous les yeux les faux Christs. Ils sont les bienvenus près de ceux dont l'ignorance naïve,

1. E. Vacherot, *la Religion*, ch. v. *Explication*, p. 279, 280.

facilement abusée par les apparences scientifiques à l'aide desquelles la critique moderne pare ses élucubrations, croit d'emblée à son infaillibilité; ils sont les bienvenus surtout près de ceux dont la conscience, depuis longtemps maltraitée, désire se débarrasser du joug de la loi évangélique. A l'apparition de ces Christs mutilés et impuissants, toutes les passions, qui se croient délivrées de l'autorité souveraine d'un Christ divin qu'on ne peut contenter que par des combats et des sacrifices, prodiguent aux nouveaux arrivants leurs politesses empressées et se gardent bien de leur demander d'où ils viennent. Mais vous, messieurs, vous serez moins simples et plus exigeants. A défaut de la foi, l'honneur et le bon sens vous feraient un devoir de demander leurs titres d'origine aux enfants de la libre pensée, qui prétendent supplanter notre Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. — Vous attendez donc de moi que je réponde à cette question : D'où viennent les faux Christs? Je vais vous le dire.

II

Si l'on veut mériter la confiance publique, il faut pouvoir écrire en tête de tout jugement historique : Humble et sincère amour de la vérité, généreux désir d'éclairer l'humanité et de la préserver de l'erreur, loyale discussion des monuments que nous a légués le passé. Telle n'est pas, messieurs, la préface des travaux auxquels nous devons les portraits que je viens de faire passer sous vos yeux. Les faux Christs sont les produits illégitimes et malsains du parti pris, de la suffisance et d'une déloyale manipulation de l'histoire.

Avant tout jugement, la libre pensée récuse l'intervention positive de Dieu dans la vie du genre humain, par la révélation et les miracles. Rien, dans les vérités qu'il faut croire, ne doit s'élever au-dessus des lumières de la raison; rien, dans les événements multiples dont se compose la trame de l'histoire, ne doit dépasser les forces de la nature[1].

1. Le premier principe de la critique est que le miracle n'a point de place dans le tissu des choses humaines, pas plus que dans la série des faits de la nature; la critique

Vous avez beau prouver que Dieu, étant la source éternelle et plénière du vrai, doit nécessairement connaître plus de choses que n'en connaît notre intelligence bornée, que sa bonté l'incline à nous faire participer à sa science infinie, que sa souveraine puissance le met à même d'entrer à chaque instant en rapport avec sa créature, que sa suprême indépendance le laisse parfaitement libre de choisir les moyens de nous aborder. Vous avez beau mettre la raison en présence d'une infinité de mystères naturels qu'elle ne peut pénétrer, lui démontrer qu'un mystère d'un ordre supérieur n'offense pas plus sa dignité qu'un mystère d'un ordre inférieur; que les termes d'une proposition révélée ne sont pas plus en contradiction l'un avec l'autre, parce que nous n'en voyons pas le nœud, que les termes d'une proposition philosophique qui échappe à notre compréhension; que Dieu, en nous proposant l'incompréhensible, prévient sagement les usurpations de notre

commence par proclamer que tout dans l'histoire a son explication humaine, *lors même que cette explication nous échappe faute de renseignements suffisants.* (E. Renan, *Études d'histoire religieuse*, préface, p. VII.)

orgueil; que les formules sacrées des mystères sont des cris divins qui retentissent comme les cris de l'aigle au-dessus de l'abîme où sont cachés les aiglons, afin de provoquer le vol sublime de l'intelligence humaine vers l'infini; enfin, que la révélation des mystères est une loi de sûreté et de progrès où se manifestent la majesté, la puissance, la sagesse et l'amour de Dieu ; la libre pensée ne veut rien entendre. Pour elle, les mystères sont et demeurent, avant tout examen, des absurdités et des non-sens [1].

Elle n'est pas moins obstinément murée à l'endroit du miracle. Dites-lui que Dieu, qui a établi les lois de la nature, peut, en vertu de son souverain domaine, déroger à ces lois sans cesser d'être immuable, parce qu'il prévoit et décrète les dérogations en même temps qu'il établit les lois. Dites-lui que le miracle, bien loin d'être un fait contre nature, n'est que l'exécution de cette loi générale de la nature qui veut que tout être créé soit soumis, dans son existence et ses mouvements, au suprême mo-

1. Cf. *Introduction au dogme catholique*. Quatrième conférence : *Des erreurs du rationalisme touchant les mystères de la foi.*

teur. Dites-lui que Dieu peut avoir besoin d'un mouvement extraordinaire dans l'ordre physique, pour l'intérêt supérieur de l'ordre intellectuel et moral, auquel l'ordre physique est subordonné. Dites-lui que la nature humaine, accoutumée aux grandes merveilles du monde, se laisse plus aisément émouvoir par les passagères manifestations de la puissance infinie, et devient nécessairement plus attentive à la volonté du Dieu qui s'annonce par un prodige. Dites-lui, enfin, que, conforme aux perfections de Dieu, à la nature humaine, à l'ordre universel, le miracle est possible et peut devenir, à certains égards, nécessaire[1]. La libre pensée vous répondra : « Si le miracle est possible, il n'est pas suffisamment constaté[2]. »

Montrez alors que, pour constater un miracle, il suffit d'avoir la certitude de deux faits naturels reliés entre eux par un mouvement insolite; que le simple témoignage des sens peut donner cette certitude, même aux gens les plus gros-

1. Cf. *Introduction au dogme catholique.* Vingt unième conférence: *De la nature et de la possibilité des miracles.*

2. E. Renan, *Vie de Jésus*, introduction.

siers. Montrez que douze, soixante-dix, cinq cents, trois mille, quatre mille hommes à la fois, un peuple tout entier ont été témoins de pareils faits; que ceux qui avaient intérêt à nier ces faits, au moment même où ils étaient affirmés, se sont tus; que ces faits peuvent devenir, comme les événements les plus vulgaires, l'objet d'un témoignage historique[1] : la libre pensée ne reviendra pas de son parti pris. Elle demandera des faits semblables constatés par des commissions de savants, et elle prononcera que « les Évangiles sont évidemment en partie légendaires, parce qu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel[2]. »

Ainsi donc, messieurs, voilà la science infinie et la toute-puissance de Dieu mises, de parti pris, en quarantaine; et c'est ce parti pris qui préside à la recherche de la vérité historique, quand ce n'est pas un système philosophique où la notion de Dieu profondément altérée devient un lit de Procuste auquel on accommode les

1. Cf. *Introduction au dogme catholique.* Vingt-deuxième conférence : *De la constatation des miracles contre les affirmations et les règles du rationalisme.*

2 E Renan, *op.* et *loc. cit*

solennels événements de la vie religieuse de l'humanité.

Écoutez encore : Le parti pris contre Dieu n'est qu'une forme de l'orgueil rationaliste. Il se manifeste d'une manière non moins injuste et rebutante, par le mépris transcendant qu'il affecte pour l'imposante autorité des générations qui ont précédé sa critique. Le monde chrétien qui a accepté dans sa naïve simplicité l'histoire évangélique; qui, depuis dix-huit siècles, a vécu de cette histoire, en tirant des conséquences pratiques, de jour en jour plus glorieuses et plus fécondes; les esprits éminents, les hommes de génie qui ont maintes fois discuté les monuments des origines chrétiennes, les caractères sanglants avec lesquels sont inscrits tous les mots de notre profession de foi : *Credo in Jesum Christum filium Dei*, rien de tout cela ne compte pour la libre pensée. Ce qui s'est vu avant elle est mal vu, ce qui s'est fait est mal fait. Avant son jugement, il n'y a qu'ignorance, illusion, folie ou mensonge; et elle ose proclamer cette règle monstrueuse : « Il faut, dans l'obscurité que crée la critique, en éteignant toutes les lumières regardées jus-

qu'à présent comme historiques, que l'on apprenne par l'habitude à discerner de nouveau les détails [1]. » Où trouver, messieurs, une plus complète et plus odieuse suffisance?

Je vous demande, maintenant, ce que peut devenir l'histoire entre les mains de cette superbe effrénée.

Quatre livres possèdent, dès la seconde moitié du IIe siècle, une autorité incontestée dans le monde chrétien, et sont révérés comme les œuvres authentiques d'hommes qui ont eu le bonheur de voir Jésus-Christ et de vivre dans sa compagnie. Ni les Églises apostoliques, ni les hérétiques, ni les païens ne protestent contre l'universelle reconnaissance de cette paternité. Les écrits et les lettres des premiers Pères font de continuelles allusions aux Évangiles; les épîtres incontestables du Nouveau Testament les indiquent ou les supposent. Par leurs plans respectifs et leurs intimes rapports, ils se commentent, ils se suivent, ils se soutiennent, ils se complètent, ils se couronnent. Le manque de tout artifice dans leur composition révèle le caractère de leurs auteurs, pleinement d'accord

1. Strauss, *Vie de Jésus*, introduction, § 15, à la fin.

avec la condition des disciples obscurs qui entouraient le Sauveur. L'exactitude des détails qu'ils donnent sur les personnes, les institutions politiques, civiles et religieuses, les mœurs, les objets, les contrées, les villes, les moindres bourgades de la Judée indiquent des contemporains du Christ, qui ont vécu en compagnie de celui dont ils écrivent la vie. Leur simplicité, même en racontant les choses les plus merveilleuses, la naïveté des aveux qu'ils contiennent et qui sont à la honte de leurs auteurs, la robuste conviction et la sereine confiance dont ils témoignent, le type qu'ils décrivent, si extraordinaire, si nouveau, si contraire au type que l'esprit judaïque, l'esprit polythéiste, l'esprit philosophique, devaient naturellement concevoir qu'il faut l'avoir vu pour en parler comme les Évangiles, le silence de ceux qui avaient intérêt à les contredire, tout atteste leur sincérité. Pour comble, une fidélité jalouse, considérée, dès l'origine même du christianisme, comme le premier devoir des enfants de l'Église, veille sur leur intégrité [1].

1 Cf. *Introduction au dogme catholique.* Trente-troisième conférence : *Du premier élément du témoignage*

Eh bien, messieurs, rien de tout cela n'émeut la libre pensée ni n'arrête ses sacriléges attentats sur l'histoire évangélique. Ou bien elle écarte les preuves d'authenticité qui lui sont données et s'abstient systématiquement de les discuter. Récusant tous les témoignages de nos origines, elle fait commencer l'histoire chrétienne à la fin du IIe siècle, et, bien que l'on soit en plein âge scripturaire, elle raisonne obstinément des deux premiers siècles comme du temps nébuleux où l'écriture n'était pas là pour fixer la tradition[1]. Ou bien, si elle admet des monuments écrits, par une inversion audacieuse, elle accorde ses préférences aux exemplaires altérés des hérétiques[2], fermant l'oreille aux reproches publics que les docteurs adressent à ceux qui

dans l'Évangile : La connaissance certaine. Trente-quatrième conférence : *Du second élément du témoignage dans l'Évangile : L'affirmation sincère.*

1. Cf. Strauss, *Vie de Jésus.* De l'aveu de M. *Renan*, Strauss s'est trompé dans la théorie de la composition des Évangiles. (Renan, *Vie de Jésus*, introduction.)

2. Les Nazaréens de Batanée (ébionites) avaient un inappréciable privilége, c'était celui de posséder la tradition vraie des paroles de Jésus; l'Évangile allait sortir de leur sein. (E. Renan, *les Évangiles*, ch. IV.)

Plusieurs critiques pensent que l'Évangile de Marcion est plus authentique que celui de saint Luc, tel que nous

osent corrompre les vérités sacrées[1], oubliant que l'Évangile est lu dans les Églises primitives, que ces Églises se surveillent et ne manqueraient pas de réclamer contre toute infidélité aux traditions apostoliques. Après que les apôtres Pierre et Paul ont dit aux fidèles : « Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa gloire[2]; » — « Gardez le dépôt qui vous est confié, tenez vos tradi-

l'avons maintenant. (A. Peyrat, *Histoire élémentaire et critique de Jésus.*)

1. Saint Justin condamne ceux qui altèrent le texte sacré comme plus coupables que ceux qui adoraient le veau d'or; il n'y a que les apôtres de Satan, au dire de Denys de Corinthe, qui soient capables d'un tel crime. Tertullien accable Marcion de ses anathèmes, parce qu'il a osé glisser ses erreurs dans le texte de saint Luc. Saint Irénée oublie la douceur de son caractère et son nom qui signifie *pacifique*, pour écraser les corrupteurs de l'Évangile sous le poids de ses reproches et de ses imprécations. (*Introduction du dogme catholique*, trente-troisième conférence.)

2. Non enim doctas fabulas secuti notam fecimus vobis Domini Nostri Jesu Christi virtutem et præsentiam, sed speculatores facti illius magnitudinis. (II Petr., cap. I, 16.)

tions, évitez les nouveautés [1];» la critique rationaliste imagine des inventeurs anonymes des mythes chrétiens, des interpolateurs impersonnels de livrets sans autorité, et, à la suite d'une série de pures hypothèses où les dates précises et les noms propres brillent par leur absence, elle prononce que l'Évangile est l'œuvre des générations, « que la plus belle chose du monde est sortie d'une élaboration obscure et complétement populaire [2].» S'applique-t-elle à la discussion des textes, elle demande impitoyablement à de simples mémoires écrits pour rappeler des faits et des discours, plutôt que pour les coordonner, la précision et la rigoureuse méthode d'une histoire longuement et péniblement élaborée, et se refuse opiniâtrément à faire leur concordance, ouvrage obligé de toute critique loyale et sincère [3]. Elle évite

1. Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates. (I Tim., xvi, 20.)

Tenete traditiones quas didicistis. (II Thess., c. ii, 14.)

2. E. Renan, *Vie de Jesus*, introduction.

3. La concordance fait disparaître une partie des difficultés que présentent les textes comparés des évangélistes. Saint Luc, par exemple, se propose de raconter des faits relatifs à l'enfance de Jésus-Christ, qui ont été omis par saint Matthieu. Aussitôt après la purification, il retourne à

d'examiner de front les caractères intrinsèques qui révèlent des témoins oculaires des faits racontés. Elle épluche les plus petites difficultés et s'efforce de trouver des contradictions là où il n'y a que des variétés attestant la bonne foi d'auteurs qui, tout en écrivant sans entente, parviennent néanmoins à l'unité fondamentale du récit. Elle se tait sur les réponses faites à ces difficultés [1]. Trop pauvre pour ne pas em-

Nazareth; c'est avant ce retour qu'il faut mettre la fuite en Égypte. Saint Luc n'avait pas à parler de ce fait puisqu'il avait été raconté par saint Matthieu.

1. Dans son livre sur *la religion*, M. Vacherot affecte de croire qu'il nous est impossible de répondre aux critiques qui nous attaquent sur le terrain des textes, et que nous nous contentons, à l'égard de la critique, de *l'anathème et du silence*. C'est s'avancer bien légérement pour un homme grave. Si M. Vacherot voulait lire attentivement quelques-uns de nos livres de critique et de controverse catholique, il verrait que toutes les difficultés sérieuses de la libre pensée ont été résolues et qu'il est inutile de prendre à partie tous les livres qui se succèdent et empruntent à des devanciers, déjà réfutés, leurs principales difficultés. *La Croyance à l'Évangile* de M. Wallon, par exemple, ne répond-elle pas aux grosses objections que l'on tire des généalogies, du recensement de Quirinus, etc.? Est-il besoin de réfuter le livre de M. Peyrat (*Histoire élémentaire et critique de Jésus*), que M. Vacherot nous accuse de passer sous silence et qui ressuscite ces vieilleries?

prunter, elle ressuscite de vieilles objections, que l'on considérait comme résolues il y a cent ans [1]. Aveuglée par le parti pris, plutôt que d'accepter les faits surnaturels dans leur auguste simplicité, elle aime mieux se condamner à des explications ridicules, à des suppositions arbitraires et, du reste, parfaitement inutiles [2].

1. Il y a cent ans, l'exégète Leclerc, dans son *Addition au Nouveau Testament d'Hammond*, disait, à propos du texte de saint Luc relatif au recensement de Quirinus : « Le passage de saint Luc a été mis dans un si grand jour que l'explication est désormais incontestable. »

2. Les morts ressuscités par Jésus-Christ n'étaient pas bien morts. La preuve, c'est qu'ils entendent quand on leur parle. — Selon M. Renan, une extrême frugalité explique le miracle du désert; et le contact d'une personne exquise, toutes les guérisons. « Car qui oserait dire que le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? » même sur les lépreux, sans doute. La résurrection de Jésus-Christ est l'effet d'une illusion. Selon Strauss, il a suffi, pour faire croire à ce miracle, de quelques textes de l'Ancien Testament qui promettaient au Messie une vie éternelle, et la disparition *fortuite* (?) du cadavre. (*Vie de Jésus*, t. II.) Ce n'est pas plus difficile que cela. J'ai cherché une discussion sérieuse du miracle de l'aveugle-né qui a été l'objet d'une enquête de la synagogue; je ne l'ai pas trouvée. Du reste, pourquoi tant d'acharnement à supprimer les miracles de l'Évangile? « Quand on aura biffé jusqu'au dernier mot de l'Évangile, dit M. Wallon, d'autres témoins resteraient toujours, attestant des miracles, et des témoins dont on ne peut récuser

Elle supprime les textes ou les altère, elle se livre à des interprétations de haute fantaisie [1]; enfin, à bout d'expédients, elle invente, touchant la bonne foi et la sincérité, des règles étranges à l'aide desquelles on peut justifier tous les mensonges, toutes les fourberies historiques [2]. Il résulte de là que, jamais satisfaite

la parole : saint Pierre et saint Paul. Avec eux, nous l'avons dit, les Évangiles fussent-ils anéantis, on retiendrait tout le fond de leur histoire et le miracle qui domine toute leur histoire : la résurrection de Jésus-Christ. Que sert-il donc de renverser toutes les règles de la critique, décidant de la personne des auteurs selon le caractère des faits qu'ils racontent, au lieu de juger de la valeur des faits selon le caractère des auteurs, puisque ce mode de *criterium*, démenti par les épîtres, est impuissant à faire disparaître un miracle après lequel la négation de tous les autres est absolument sans intérêt? » (*De la croyance due à l'Évangile*, 1re part., ch. VII, § 1.)

1. Voyez quelques exemples de ces suppressions, altérations et interprétations dans M. Renan, à propos de l'affirmation de Jésus-Christ. (*Index* de la trente-troisième conférence.)

2. « Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient il y a, de l'un à l'autre, mille fuites et mille détours. L'histoire est impossible si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures... On ne conduit le peuple qu'en se prêtant à ses idées... Il nous est facile à nous, impuissants que nous sommes, et fiers de notre timide honnêteté, de traiter avec

des libertés qu'elle se donne, elle passe d'un Christ à l'autre sans pouvoir fixer un type sur lequel se repose l'esprit fatigué de ces enquêtes maladives.

Que pensez-vous, messieurs, de pareils procédés? Il y a une multitude de naïfs qui prennent cela pour de la science. J'augure trop bien de votre raison pour croire que vous partagez leur facile admiration. Un homme sensé comprend tout de suite que, si les procédés dont la critique rationaliste use envers l'Évangile étaient appliqués à l'histoire générale, il faudrait se résigner à un vaste scepticisme, et, murés dans le présent, contempler de loin les siècles passés comme un désert peuplé d'insaisissables fantômes. Non, nous ne serons pas dupes du fastueux étalage d'érudition que la libre pensée déploie pour faire sortir de l'histoire des Christs amoindris. Ces Christs, nous n'en voulons pas, parce qu'à l'examen de leurs titres d'origine, nous reconnaissons, non

dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être sévères pour eux. » (E. Renan, ***Vie de Jésus***, chap. xv.)

les enfants légitimes de l'humble et sincère amour du vrai et de la recherche consciencieuse, mais les bâtards de l'orgueil obstiné et de la chicane déloyale.

Je ne voudrais cependant pas, messieurs, que l'on m'accusât de me contenter de la recherche d'une paternité immorale, afin de m'exempter de toute autre preuve; c'est pourquoi je vous demande la permission d'ausculter publiquement les beaux fils de la libre pensée, pour vous révéler leurs infirmités.

III

Si la controverse était plus qu'un accident dans notre exposition dogmatique, je me ferais un devoir, messieurs, de vous donner une consultation longue et détaillée sur le tempérament et les vices de constitution des faux Christs.

Aux pères du Christ sectaire, je prouverais que le dogme de la résurrection des morts n'est point une rêverie orientale transplantée dans le judaïsme, mais une croyance enracinée du peuple hébreu, chantée par le vieux Job [1],

1 Scio quod redemptor meus vivit, et in novissimo die

consacrée par le religieux respect des ancêtres [1], solennellement enseignée par les prophètes [2], confessée au milieu des tourments par la vaillante race des Macchabées [3], et persistant dans l'âme du peuple malgré le mépris et les blasphèmes des sadducéens [4]. Je prouverais que Jésus n'a pas fait de la résurrection des morts, mais de la rédemption du péché et de la réconciliation du monde avec Dieu, l'objet principal de sa mission et le pivot de sa doctrine. Je prouverais que, si les premiers principes de la morale évangélique se retrouvent dans l'Ancien Testament, elle pousse à des

de terra surrecturus sum; et rursum circumdabor pelle meâ et in carne mea videbo Deum meum. (Job, cap. XIX, 25.)

1. De resurrectione mortuorum non legistis quod dictum est a Deo dicente vobis : Ego sum Deus Abraham et Deus Isaac et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed viventium, omnes enim vivunt ei. (Matth., cap. XXII, 31.)

2. Et multi de his, qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternam, et alii in opprobrium, ut videant semper. (Daniel, cap. XII, 2.)

3. Rex mundi defunctos nos pro suis legibus in æternæ vitæ resurrectione suscitabit... Potius est ab hominibus morti datos spem exspectare a Deo, iterum ab ipso resuscitandos. (II Macchab., cap. VII, 9-14.)

4. Dicit Martha : Scio quia resurget (frater meus) et in resurrectione in novissimo die (Joan., cap. XI, 24.)

conséquences si neuves, si inconnues des plus éclairés et des plus vertueux, qu'on ne peut sans injustice lui contester sa divine originalité. Je prouverais qu'un Messie spirituel, loin d'être contraire aux promesses des prophètes, doit être considéré comme la fleur, le fruit par excellence de la végétation historique qui l'a précédé. Je prouverais qu'en se faisant fils de Dieu et en s'affirmant un avec son père, quant à l'essence divine, Jésus-Christ n'offensait nullement le monothéisme judaïque, au fond duquel on découvre la trinité des personnes et l'attente d'un Emmanuel, d'un Jéhovah. Je prouverais que les princes des prêtres et les anciens ne pouvaient ignorer ni le fond du dogme, ni l'attente de leur nation, et qu'ils ont odieusement prévariqué en refusant d'examiner la mission de Jésus-Christ et les signes qu'il a donnés de cette mission. Je prouverais que ce n'est pas la rancune chrétienne qui poursuit le judaïsme, mais l'inexorable et juste malédiction prononcée par les prophètes et par le Sauveur. Je prouverais, enfin, que la pensée hébraïque n'a pas d'autre compte à attendre de nous que le pardon qu'il nous plaira d'accorder un jour à

son repentir, pas d'autre triomphe à espérer que son retour final à l'Église de Jésus-Christ.

Aux pères du Christ sage, je montrerais que l'enfant de leur critique orgueilleuse s'élève à peine à la hauteur d'un médiocre héros de roman. Je montrerais que les travers, les faiblesses, les fautes qu'ils avouent, ou plutôt qu'ils énumèrent avec complaisance, font ressembler leurs louanges emphatiques au baiser hypocrite qu'applique un scélérat sur le front glacé de l'homme qu'il vient d'étouffer [1]. Je montrerais que leur délicieux rabbi n'est, au demeurant, qu'un fanatique sans esprit de conduite, sans prévoyance de l'avenir. Je montrerais qu'il leur est impossible de nier l'affirmation maintes fois faite par Jésus-Christ de sa divinité [2], et que, bon gré, mal gré, leurs procédés nous mettent définitivement en présence, non d'un sage, mais d'un fou ou d'un imposteur.

Aux pères du Christ symbole, je demanderais des renseignements plus précis sur les artistes innomés et introuvables qui ont eu la bonne fortune de greffer l'idée d'un mythe sur un per-

1. Voyez *Index* de la trente-troisième conférence.
2. Voyez trente-troisième conférence, première partie.

sonnage historique. Comment, par exemple, dans un temps où les choses remarquables ne se perdaient pas, où l'on pouvait décrire la figure de Tibère et le ventre de Néron, ces inventeurs sans pareils ont pu échapper aux honneurs de la publicité. S'ils sont nombreux, si c'est le peuple même, comment ils se sont entendus pour produire un type aussi bien défini que le type évangélique; comment ils s'y sont pris pour tromper la vigilance de tous ceux qui, amis ou ennemis, avaient intérêt à conserver au personnage historique ses vraies et humbles proportions; comment ils sont parvenus à faire passer un symbole pour une réalité vivante qui trompe, depuis seize siècles au moins, tant de générations[1].

Voilà, messieurs, ce que je prouverais, ce que je montrerais, ce que je demanderais. Mais, à la rigueur, nous pouvons nous passer de ces détails et considérer les faux Christs de plus haut, car ils sont condamnés par leur nombre même, par leur insuffisance historique, par leur action funeste.

1. Cf. *Introduction au dogme catholique*, trente-cinquième conférence : *Des vains efforts du rationalisme pour détruire le témoignage évangélique.* Deuxième partie

Un Christ sectaire, une demi-douzaine de Christs sages, dont les physionomies varient comme les esprits qui les moulent, à peu près autant de Christs symboles, c'est trop, messieurs, beaucoup trop pour lutter contre un seul personnage dont les traits sont fixés depuis tant de siècles par une tradition ininterrompue. Si la critique rationaliste pouvait s'entendre sur un type dépouillé de l'auréole divine et concentrer sur lui toute l'autorité de ses recherches, peut-être ferait-elle quelque impression sur les esprits sérieux. Mais la galerie de types dépareillés qu'elle fait passer sous nos yeux semble faite pour rendre plus vive, plus saisissante, plus vénérable l'apparition de ce Jésus unique qu'adore le monde chrétien. Puis-je croire que la vérité historique est du côté de la confusion; l'erreur du côté de l'unité? Cette série d'avatars par lesquels passent sans cesse les Christs de la raison, peut-elle me détacher d'un Christ qui ne change pas? Vais-je me laisser émouvoir par toutes ces voix empressées qui me crient : « Prenez mon Christ! », quand j'entends la grande voix des siècles me dire : « Le Christ est aujour-

d'hui ce qu'il était hier; comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ. » Messieurs, il n'est pas nécessaire d'avoir du génie pour se décider devant de pareilles questions. Le simple bons sens nous dit que s'il y a quelque part un Christ défiguré, ce ne peut pas être dans la foi universelle et perpétuelle du genre humain régénéré, mais bien dans le pêle-mêle d'opinions inconstantes qui font passer le même personnage par tant de formes souvent contradictoires, toujours diverses. Le simple bon sens nous dit qu'un Christ purement humain, s'il était la vérité, ne serait pas si difficile à trouver parmi les monuments multiples que nous fournit l'histoire, et que, depuis longtemps, ses traits seraient fixés par la critique. Le simple bon sens nous dit qu'un vieux dogme, plein de conséquences sévères, qui nous élève vers Dieu et se recommande par sa durée persistante au milieu des agitations de l'esprit humain, vaut mieux que des négations attardées qui s'entre-choquent, détendent les ressorts de la vie morale et nous font retomber platement dans la vulgarité.

Les faux Christs sont trop nombreux; messieurs, c'est là leur moindre défaut. Tous pèchent par un vice radical de constitution qui les condamne à mourir de malemort : l'insuffisance historique.

Un phénomène, dont j'ai déjà mesuré sous vos yeux les vastes proportions, s'est produit depuis que le Christ est apparu : le monde a embrassé sa doctrine, s'est soumis à sa loi, l'a pris pour modèle, a vécu de son amour et s'est fait une gloire de porter son nom. Remontez les dix-huit siècles qui vous précèdent, et contemplez l'humanité. Quelle révolution dans son esprit et ses habitudes! Un peuple qui se disait le gardien des promesses divines et qui comptait sur la conquête de l'univers, périt misérablement, se disperse et promène à travers les siècles et sur toutes les plages ses restes mutilés. Arche sainte du monothéisme, le judaïsme n'est plus. Et voici que les idoles et les temples des gentils s'écroulent, que les fêtes du polythéisme ont cessé, que les orgies sacrées sont abandonnées. La superbe raison consent à accepter des dogmes incompréhensibles, exclusifs, impérieux, dont les consé-

quences doivent retentir jusqu'aux plus intimes profondeurs de la nature humaine. Les passions, que protégeaient des divinités immorales, se disciplinent sous une loi austère où revient sans cesse ce mot lugubre : sacrifice! La chair, livrée à tous les désordres, se purifie; le mariage, devenu une sorte de prostitution, se transforme en une union sainte. La virginité fleurit. A la fièvre du plaisir succèdent la pénitence et la mortification; à l'orgueil méprisant, la douce humilité; à la cupidité effrénée, le désintéressement et la pauvreté d'esprit; à l'égoïsme impitoyable, les sublimes épanchements de la charité; à la haine, les généreux pardons. Ce sceptique mépris, cette lâche crainte dont les dieux étaient l'objet sont remplacés par une admiration passionnée, un amour héroïque pour un Dieu nouveau qui vient régner sans partage et auquel des millions d'adorateurs font le sacrifice de leur vie, plutôt que de le trahir par un renoncement qui peut leur assurer tous les biens du monde.

Devant un si grand phénomène historique, on se demande naturellement qui a fait cela. Écoutez, messieurs. Dans un récit d'une admirable

simplicité, quatre hommes, sans science et sans lettres, répondent à cette question.

Un jour, disent-ils, les anges ont chanté : Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! Aujourd'hui un Sauveur vous est né. C'était prédit. Ce Sauveur est le fils de David, le premier-né d'une vierge, le Verbe que Dieu engendre éternellement, Dieu comme son Père. Après trente ans d'une vie cachée, il annonce au monde que l'heure de sa rédemption est venue. C'est lui-même qui doit sauver tous ceux qui ont péri. Il instruit et prophétise. Il fait des œuvres divines pour prouver qu'il est vraiment fils de Dieu, un avec son Père : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. Autour de lui on ne voit que des disciples obscurs, ignorants, timides, lâches, ingrats; ce sont eux cependant qu'il a choisis pour enseigner les nations. Les scribes et les docteurs de la loi le haïssent et le persécutent, il ne songe pas à les apaiser; il attend son heure qu'il a prédite, et, quand elle est venue, il se livre lui-même à ses ennemis. On le condamne, on

l'accable d'opprobres, on le torture. Le peuple qui chantait tout à l'heure *hosannah*, demande à grands cris qu'on le crucifie. Il meurt abandonné de ceux qu'il a aimés; mais, comme il l'avait promis, il ressuscite le troisième jour. Il se montre à ses apôtres tremblants, les rassure, confirme leur mission, monte au ciel devant eux pour leur envoyer l'Esprit-Saint qui les fortifie, les illumine et les fait parler. Et tout s'est accompli comme les prophètes l'avaient annoncé.

N'est-il pas vrai, messieurs, que ce récit explique tout? que la trame de l'histoire se déroule avec une admirable logique, dès que l'on prend pour point de départ l'Évangile dans son intégrité? — Dieu n'a plus besoin du peuple juif, puisque ses promesses sont devenues en Jésus-Christ une réalité vivante. Les faux dieux doivent disparaître, puisque le vrai Dieu vient prendre possession du monde en la personne de son fils. La raison ne peut refuser les mystères, puisque le Verbe divin lui-même a raconté à la terre les secrets du ciel. Il est tout simple que les passions éteignent leur feu et que les vices étouffent sous la splendide germination de nou-

velles vertus, puisqu'un Dieu commande, puisqu'un Dieu sert de modèle, puisqu'un Dieu fait jaillir de ses flancs les ondes purifiantes de la rédemption. Que l'on aime jusqu'à mourir, cela se doit, puisque celui qu'on aime est le maître de la vie. Bref, messieurs, l'Homme-Dieu porte légèrement le poids immense de l'histoire chrétienne.

Mais, si vous ne voulez plus de cet Homme-Dieu, amenez-moi les faux Christs. Tendez vos maigres épaules, enfants rachitiques de la raison, et portez l'humanité chrétienne. — Ah! vous fléchissez, vous demandez grâce, vous tombez à terre, vous êtes écrasés; je m'y attendais.

A quel homme sensé fera-t-on entendre qu'un sectaire déshonoré par un juste supplice, un enfant rebelle d'une nation que le monde païen méprise et qu'il finit par étouffer, a pu s'emparer si souverainement de l'univers, que l'univers l'appelle son maître, son roi, son Dieu?

Quel homme sensé pourra croire qu'un simple sage a eu, entre tous les sages, l'unique privilége de bouleverser intellectuellement et moralement le monde, d'imposer après lui, pendant plus de dix-huit cents ans, sur tous les points de l'uni-

vers, à d'innombrables générations, sa doctrine, sa loi et surtout l'amour de sa personne jusqu'au sacrifice de tous les biens, jusqu'au sacrifice de la vie? Et cela, sans avoir pris aucune des précautions que la plus vulgaire prudence indique : c'est-à-dire, sans se préparer la protection des pouvoirs; sans laisser d'écrits qui fixent sa pensée; sans choisir des disciples capables de le comprendre et de continuer son œuvre; sans s'assurer une mort honorée qui puisse servir de vestibule à l'apothéose. On a beau être le plus charmant des rabbis, on ne se survit pas quand on s'est contenté de parler sans méthode; quand on ne s'est entouré que de disciples grossiers, ignorants et lâches; quand on est mort sous le coup de la loi dans un supplice infâme; quand on ne laisse autour de son tombeau que des gens déçus et effarés. Prétendre que ces gens déçus et effarés n'ont rien vu de divin; que par le simple effet d'une illusion, par la seule force de leurs souvenirs ils sont transformés en apôtres confiants, braves et éloquents; qu'ils ont pu convertir le sublime Paul, en chemin de devenir bientôt, par son génie, sa science et son zèle, le plus grand homme du judaïsme; fonder

des Églises et préparer l'universelle victoire de leur maître sur un monde attaché, par le patronage de ses divinités, à ses erreurs et à sa corruption, c'est avouer qu'on ne nie les mystères et le merveilleux que pour admettre le plus profond des mystères, la plus inconcevable des merveilles [1].

Prenez garde, me direz-vous, le personnage historique aux proportions humaines est devenu un symbole aux proportions divines. On a persuadé à l'humanité que Jésus est Dieu. Je vous l'ai déjà demandé, messieurs, et je vous le de-

1. Les saints Pères ont plus d'une fois fait ressortir la force de cet argument. « Où est, dit saint Athanase, le sage, le révélateur, le philosophe humain dont la doctrine ait produit ce miracle d'illuminer le monde depuis le cachot de l'esclave jusqu'au trône du souverain, et de marquer tous les fronts de sa religieuse empreinte? Si le Christ ne fut qu'un homme, comment n'échoua-t-il pas devant les divinités du vieux monde? Manquait-il de rois et de puissants quand Jésus naquit? Les Chaldéens avaient leurs savants et leurs mages; l'Égypte et l'Inde en étaient remplies. Quel est le roi, quel est le sage, à l'apogée de sa gloire, qui ait réussi à rendre sa doctrine universelle, à arracher le monde aux ténèbres idolâtriques? Les philosophes de la Grèce ont écrit des pages éloquentes. Comparez l'effet de leurs sublimes discours aux conquêtes réalisées par la croix de Jésus-Christ. A la mort du philosophe, sa doctrine était oubliée; elle ne parvenait pas même à

manderai jusqu'à satiété : faites-moi connaître cet *on*. Dans un milieu historique je n'admets pas les impersonnalités hypothétiques, surtout lorsqu'il s'agit d'un fait capital, pour lequel j'ai des témoignages précis. A des niais dépourvus de toute faculté comparative; à des ignorants dont la courte mémoire ne va pas plus loin que le temps présent, vous pourriez peut-être imposer vos affirmations risquées; à des hommes intelligents, qui savent comparer les temps aux temps, les événements aux événements; à des hommes instruits qui connaissent l'histoire, — jamais.

riompher, pendant la vie de son auteur, des attaques et des controverses rivales. Le Fils de Dieu paraît; il dédaigne la pompe du langage, il emprunte l'idiome des petits, comme il en avait adopté la pauvreté, et son enseignement fait pâlir celui de tous les philosophes; il ruine tous leurs systèmes; il attire à lui l'univers! Qu'on me cite un philosophe qui ait converti les âmes; rendu chastes des cœurs souillés de débauches; arraché le fer aux mains des meurtriers; inspiré un courage surhumain aux caractères les plus timides! Qui a dompté les barbares et transformé le monde païen, n'est-ce pas la foi en Jésus-Christ? (*Histoire générale de l'Église* par l'abbé Darras, tome IV, p. 206.) Cf. *Introduction au dogme catholique*, vingt-huitième conférence. *De la nécessité historique des miracles pour expliquer l'influence et l'attitude de Jésus-Christ*. Relisez la trente et unième conférence de l'*Exposition du dogme catholique : Les témoignages des faits*. Deuxième partie.

Le symbole ne peut se faire prendre pour une réalité, surtout d'une manière persistante, que dans un milieu intellectuel condamné à l'inertie. Dès que l'esprit humain le saisit et lui fait subir les épreuves de la discussion, il s'évanouit. Or, messieurs, quoi de plus discuté, dans l'histoire chrétienne, que la personne de Jésus-Christ? Le docétisme, l'apollinarisme, l'arianisme, le nestorianisme, l'eutichyanisme, le monothélisme, l'adoptianisme l'ont en quelque sorte dépecée. Leurs querelles fameuses ont éveillé le zèle des docteurs et mis, à plusieurs reprises, toute l'Église en émoi. Quoi donc! parmi tant de grands esprits engagés dans les mémorables discussions des conciles, il ne s'est trouvé personne, soit du côté de l'hérésie, soit du côté de l'orthodoxie, pour dire : Mes frères, à quoi bon nos vaines disputes? L'Homme-Dieu n'est qu'un symbole inventé il y a quelque cent ans. N'éternisons pas un malentendu qui nous divise, et surtout ne laissons pas tant de vies généreuses se sacrifier pour un fantôme. Non, personne n'a dit cela. Les hérésies qui ont le plus amoindri le Christ l'ont toujours considéré comme une créature surhumaine, et l'orthodoxie triom-

phante n'a retiré des discussions conciliaires que des notions plus claires et plus précises touchant l'union hypostatique, thème sacré sur lequel se sont exercés les plus calmes esprits et les plus grands génies de la chrétienté. — Et vous voulez que l'Homme-Dieu ne soit qu'un symbole? Mais alors, décrétez ou l'universelle imbécillité, ou l'universelle folie, ou l'universelle scélératesse des siècles qui nous ont précédés. Supprimez-les; car tant qu'ils subsisteront dans l'histoire, leur foi, tout ensemble discutée et persistante, écrasera vos hypothèses; vos Christs infirmes n'en pourront pas supporter le poids.

A l'insuffisance historique des faux Christs ajoutons, messieurs, leur action funeste.

Toute vérité doit être féconde et marquer de son empreinte le développement de l'intelligence et de l'activité humaine. Si la critique rationaliste, par ses travaux, a réellement dégagé la vérité historique d'une erreur dans laquelle elle est demeurée jusqu'ici ensevelie; si, en réduisant le Christ à des proportions humaines, elle a sérieusement entamé une superstition dangereuse à la fois pour l'esprit, où elle corrompt la vraie notion de la Divinité,

pour la vie pratique, dont elle fausse la direction, c'est un bienfait dont nous devons voir le public retentissement.

Évidemment, l'idée de Dieu se montrera plus éclairée et plus pure dans une philosophie affranchie de toute pression d'un dogme anthropomorphite; évidemment, Dieu, mieux connu, grandira dans la vie pratique l'influence morale du sage que les siècles ont défiguré.

Est-ce bien cela que nous voyons, messieurs? Ah! je vous en prie, regardez derrière les faux Christs ce qu'est devenue l'idée de Dieu. Le père de toutes choses s'est ressenti de l'outrage fait à son fils. On ne daigne même plus reconnaître en lui cet Être suprême que le siècle dernier avait conservé comme une épave des croyances naufragées. « S'il y a du divin dans le monde, il n'y a pas de Dieu au sens que l'on attache vulgairement à ce mot. Dieu est le résumé de nos besoins supra sensibles, c'est-à-dire la catégorie de l'idéal[1].» « L'Être infini, universel, ne devient parfait, immuable, supérieur au temps et à l'espace, qu'en passant

1. E. Renan

à l'état idéal. Il est Dieu alors, mais il ne prend la divinité qu'en perdant la réalité. Le Dieu réel, c'est le *cosmos* [1]. » On a été plus loin, messieurs. Du pays qui a le plus travaillé à la fabrication des faux Christs est venu cet oracle, aujourd'hui patronné des savants : L'infini, l'éternel, l'origine de toutes choses, Dieu, c'est la matière.

Funestes à la vie intellectuelle, les fils malsains de la libre pensée ne le sont pas moins à la vie morale et sociale.

A un Dieu toujours vivant, rapproché de nous, conversant avec nous, nous intimant sa loi d'une manière sensible, nous invitant à marcher sur ses traces, nous consolant par ses propres douleurs, tirant de son cœur déchiré une force mystérieuse qui soutient les pas chancelants de nos vertus, on a substitué des hommes morts, des souvenirs perdus pour nous dans l'éloignement des siècles, des symboles compliqués et impuissants d'où ne s'échappe aucune effluve vivifiante ; et alors, abandonnés à nous-mêmes, nous retournons, par la pente de notre nature corrompue, aux mœurs effroyables

1. E. Vacherot, *la Métaphysique et la Science.*

que l'Homme-Dieu avait noyées dans son sang. Je n'ai point à vous faire la peinture des passions qui se sont déchaînées depuis qu'en supprimant le vrai Christ, on a supprimé pour tant d'âmes la loi chrétienne ; vous les entendez rugir. Au-dessous des classes assouvies le peuple s'agite. Le Dieu enfant n'est plus là pour consoler sa pauvreté; le Dieu maître n'est plus là pour lui prêcher la justice, la paix, la douceur, le prix des larmes; le Dieu crucifié n'est plus là pour lui tenir compagnie dans la douleur, promettre le ciel à sa patience, lui montrer à souffrir, à pardonner. Il se moque des sages, des symboles, de Dieu lui-même, et, l'œil fixé sur des biens qu'on lui a appris à convoiter, le cœur plein de colère contre des inégalités qu'on lui représente comme des injustices, il tâte ses membres robustes, attend son heure en se disant tout bas, jusqu'à ce qu'il le dise tout haut : — La rédemption, c'est le nivellement des fortunes et la fin de la misère. Le rédempteur, c'est moi!

Faux Christs, voilà votre ouvrage, partout où vous avez supplanté l'Homme-Dieu. Vous n'empêcheriez pas le monde de redevenir païen, si

le vrai Jésus-Christ n'avait promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles. On découvre encore les traces de son influence bénie là même où il a été renié, et c'est au pied de sa croix qu'il faut, en définitive, se donner rendez-vous pour rencontrer les doctrines élevées, les nobles et généreux sentiments, les austères combats contre le mal, les vertus héroïques, les espérances sublimes, l'amour dévoué, l'habitude du sacrifice, l'art de mourir saintement. Grâce à l'Homme-Dieu, ces grandes choses n'ont point perdu chez nous leur droit de cité, et mieux que tous les raisonnements elles proclament que le Christ est vainqueur, que le Christ règne, que le Christ commande : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

Hâtez-vous de jouir de votre fortune d'un jour, chétifs enfants de la libre pensée ! Demain, l'Homme-Dieu sera vengé par les mépris dont vous accableront les générations que vous avez trompées; après-demain, par l'oubli, plus dur et plus insolent que le mépris. — Toutefois, n'attendez pas que les fils soient écrasés par l'oubli pour vous venger des pères, ô Christ béni! Vengez-vous aujourd'hui même de ceux

qui vous ont amoindri. Vengez-vous, je vous en conjure, je vous le demande à genoux, comme la récompense des travaux que j'ai entrepris pour votre gloire. Vengez-vous!... mais comme vous vous êtes vengé de Paul sur le chemin de Damas. Aveuglez la raison orgueilleuse des impies pour les inonder des lumières de la foi, et faites chanter à leur cœur repentant cette louange que je crois entendre dans le cœur de cette fidèle et illustre assemblée : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat!*

INDEX

INDEX

DES PRINCIPALES ERREURS CONTRAIRES AUX DOGMES EXPOSÉS DANS CE VOLUME

I

TRENTE-UNIÈME CONFÉRENCE

(Voy. Ire partie : *Existence de Jésus-Christ.*)

Dupuis, philosophe et érudit français (1742-1809), a tenté de ramener toutes les religions à une source commune. Il a composé à cet effet son grand ouvrage de l'*Origine des cultes*, auquel il préludait en 1779 et en 1780 par plusieurs mémoires publiés dans le *Journal des savants* (juin, octobre, décembre, février). Par un prodigieux étalage d'érudition, il est parvenu à dissimuler l'absurdité radicale de son système mythologique, qui consiste à trouver dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, de tous les contes dont se berce la crédule humanité. Il va sans dire que le christianisme figure parmi ces erreurs et ces contes.

Nous ne dépouillerons pas nous-mêmes l'indigeste ouvrage de l'*Origine des cultes*, pour en extraire ce qui a rapport au christianisme; contentons-nous de citer le résumé du docteur Sepp :

« Jésus-Christ n'est que la figure allégorique du soleil, dont le nom *Haris* ou *Chris*, c'est-à-dire celui qui veille, n'est qu'un des noms du Vischnu indien, d'où

s'est formé le nom de *Chrishna* et de Christ : comme aussi *Yes*, racine du nom de Jésus, désigne le nombre 608, qui constitue une période importante du soleil.

» Les douze signes du zodiaque, ou les génies des douze mois de l'année, sont comme les douze apôtres de ce Dieu de la lumière et du jour. Pierre, leur chef, avec sa tête chauve et ses clefs à la main, c'est Janus, Januarius ou Janvier, le portier qui ouvre en quelque sorte les portes de la nouvelle année, et ferme celles de l'année qui vient de s'écouler. Les degrés du zodiaque sont représentés par les soixante-douze disciples ou les soixante-douze génies protecteurs qu'invoquaient les Perses, ou bien encore par les neuf fois huit vassavas, ou cycles des dieux honorés par les Indiens, et qui, dans la théologie de ces derniers, président aux destinées des mortels ou des soixante-douze peuples. Ce sont encore les soixante-douze saints des Jainas, dont on a trouvé les statues colossales à Balligota, près de Seringapatam. Les quatre signes célestes qui indiquent la carrière du soleil, avec ses points annulaires et solsticiaux, ou les quatre contrées du monde, sont représentés par les quatre évangélistes, symbolisés eux-mêmes sous les images du taureau, du lion, de l'aigle et de l'homme. Et, ici encore, nous trouvons un reflet des signes du zodiaque. En effet, le soleil, en entrant dans le signe du Taureau, réchauffe et féconde de nouveau la terre, et ouvre en quelque sorte avec ses cornes l'année, comme le dit Ovide; et c'est de là que le mois d'avril (*aprilis*, racine *aperio*) a reçu son nom. Le lion, symbole de saint Marc, désigne le solstice d'été. Il en est de même d'Héraclès, reposant sur une peau de lion, ou d'Horus, dont le trône est un lion. Les prêtres du soleil portent la tonsure sur la tête, comme image du disque du soleil; et l'on retrouve ce signe chez les buddhistes et chez les prêtres

de Dalaï-Lama. L'étole désigne le zodiaque, et le rosaire indique l'innombrable armée des étoiles et des planètes. Aussi Brahma est-il représenté sur les monuments de Java tenant une sorte de rosaire comme symbole de la puissance créatrice et de l'éternité; et les adorateurs de Vishnu récitent les noms innombrables de leur Dieu, le Seigneur des armées, en roulant un anneau ou les grains d'un rosaire. Au reste, on retrouve déjà chez les anciens Babyloniens cet instrument pieux, et l'on sait qu'encore aujourd'hui les mahométans ont leur *sebchah*, les Péruviens, dans le nouveau monde, leurs *quippos*, qui leur servent pour le même usage.

. . . . . .

» Lorsqu'au 25 décembre a lieu le solstice d'hiver, et que le soleil, encore enfant, pour ainsi dire, commence à voir la lumière du jour, le signe de l'Ecrevisse paraît au ciel vers le couchant avec la chute du jour solsticial. L'âne de Typhon se tient à la crèche, et avec lui le bœuf ou le taureau. L'étable est le symbole du cocher et s'appelle *Præsepe Jovis Heniochi*, d'où est venu le nom de Joseph. Nous trouvons là tout un groupe mythologique d'étoiles. Ces signes sont les symboles de toutes les créatures, qui se sont comme réunies autour du berceau du Sauveur. C'est d'abord le signe de la Vierge céleste, Isis, qui tient à la main des épis, et porte sur ses bras Horus, son fils, le dieu de la lumière. Ou bien encore Isis, déesse de la lune, ou Diane, la vierge chasseresse, tenant le croissant sous les pieds, a pour symbole Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est Astrée, la déesse de la justice, qui, chassée de la terre par les péchés des hommes, s'est réfugiée dans le ciel, d'où elle descend ensuite pour mettre au monde le fils de la nouvelle époque. A côté s'élève le signe du Lion; car le Sau-

veur devait naître du lion de Juda, de même qu'Osiris, le dieu de la lumière, selon Plutarque, commence sa carrière et l'année égyptienne en partant du signe du Lion. Devant l'étable où le Taureau se tient, Orion ou Nemrod avec sa massue est représenté dans le mythe évangélique par Hérode, qui cherche l'enfant Jésus pour le faire mourir. Derrière, se tient l'Agneau, car c'est ainsi qu'il doit être immolé pour nous.

» Mais, s'arrachant à l'hiver, le soleil s'avance vers les signes du zodiaque, qui tombent dans l'équinoxe du printemps. Arrivé là, sur l'extrême limite qui sépare la région des ténèbres de celle de la lumière, son représentant mythique reçoit dans les tempêtes de l'équinoxe sa consécration et comme son baptême. Puis il continue sa carrière jusqu'à ce que, arrivé au solstice d'été, il atteigne sur le Thabor le terme de sa divine mission, et célèbre sa glorification dans les splendeurs de la lumière, pour descendre ensuite, peu à peu, vers l'obscurité de la mort. Les puissances des ténèbres qui demeurent dans le Scorpion, près du Verseau, se liguent contre le dieu, et s'emparent de lui. Le Rédempteur du monde est attaché au signe de la croix, formé par la rencontre de l'écliptique et de l'équateur, et il entre dans les ombres de l'hiver ou de la mort. Mais, vainqueur de l'enfer, il sort triomphant des régions inférieures, et reparaît avec la nouvelle naissance du soleil. La croix qui traverse les équinoxes et le zodiaque, et que les prêtres égyptiens traçaient sur le plan du monde comme un attribut de Sérapis, la croix est devenue le symbole de la résurrection et de la vie future.

» Ainsi, le christianisme ne serait que le symbole des mystères qui s'accomplissent au ciel. Si l'imagination des peuples, attribuant une réalité historique à ce dieu du jour, qui brise la tête du serpent de l'hi-

ver, le personnifia en Jésus-Christ; si elle composa le mythe ou le roman de sa vie d'après la succession des phénomènes et des phases du soleil; si elle plaça son existence au milieu des temps et pendant les jours de l'empereur Auguste, c'est que les peuples attendaient un Sauveur dans le sixième mois du monde, ou dans le sixième millénaire, comme les Juifs, les Perses et les Étrusques. Or, les Septante comptaient à cette époque cinq mille six cents ans depuis la création. Mais au fond la vie de Jésus ne serait pas mieux prouvée que l'existence d'Osiris, d'Hermès, d'Héraclès, d'Adonis, de Fo, de Buddha, ou du Chrishna des Indiens, dont le nom a beaucoup de ressemblance avec le sien. »

L'ouvrage singulier de Dupuis trouva moins de lecteurs qu'il ne l'avait espéré. C'était trop long, trop sec et trop obscur. L'auteur, pour se mettre mieux à la portée du public, composa un *abrégé* qui est moins une analyse de son grand ouvrage que la copie de quelques pages prises au hasard dans le douzième volume. Cet abrégé, devenu populaire, est une insulte perpétuelle au christianisme et au bon sens.

« En suivant la méthode de Dupuis, dit sagement le baron Dacier dans l'éloge académique de son collègue, on pourrait bouleverser ou métamorphoser tout ce qui a eu une existence réelle et idéale dans les temps anciens, tellement qu'après avoir trouvé des faits dans les fables, on pourrait ne plus trouver que des fables dans les faits, que les personnages les plus avérés deviendraient des ombres, et qu'ainsi les champs du passé ne seraient plus que des déserts où le scepticisme historique régnerait sur des fantômes. »

Volney, en plusieurs endroits de ses écrits, a exprimé les mêmes erreurs que Dupuis.

(Cf. 1° *Origine des cultes; Abrégé de l'origine de*

tous les cultes; Zodiaque chronologique et mythologique. 2° Docteur Sepp, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, introduction. 3° *Nouvelle Biographie générale* (Firmin Didot, art. *Dupuis*).

David-Frédéric Strauss, théologien allemand, né à Ludwigsburg (Wurtemberg), le 27 janvier 1808, fut successivement vicaire de campagne, suppléant au séminaire protestant de Maulbronn, disciple de Schleeismacher, et en 1832 maître de conférence (*Repetent*) à l'institut de Tubingue. Il donna à l'université de cette ville des cours de philosophie dans lesquels il expliqua, avec beaucoup de succès, les principes de Hegel.

Dans son grand ouvrage la *Vie de Jésus* (*Das Leben Jesu, kritisch bearbeitet*), il va moins loin que les mythologues français de la fin du dernier siècle. Il reconnaît à la vie de Jésus-Christ un *noyau historique;* mais il s'efforce de prouver que le Christ des Évangiles est une invention de l'esprit humain. Ce Christ est en contradiction avec la science moderne, et la science moderne, pour Strauss, c'est la critique telle qu'il l'entend et la pratique, la critique avec le parti pris de rejeter tout mystère et toute intervention surnaturelle de Dieu; la science moderne, c'est le panthéisme logique de Hegel.

Après avoir, pour se donner de l'aplomb, fait défiler dans une copieuse introduction la longue procession de ceux qui ont appliqué le mode mythique à la manière de concevoir l'histoire sainte et le Nouveau Testament : Glaber, Schelling, Bauer, Vater, de Wette, Krug, Horst, Wegscheider, etc., Strauss prouve par des raisons intrinsèques la possibilité des mythes dans le Nouveau Testament, donne l'idée du mythe évangélique, et pose, pour le reconnaître, cette règle curieuse où se peint l'orgueil de la raison et son embar-

ras dans une œuvre qui outrage le bon sens : « Voici donc la règle : dans les cas où non-seulement le détail d'une aventure est suspect à la critique, et le mécanisme extérieur, exagéré, etc., mais encore où le fond même n'en est pas acceptable à la raison, ou bien est conforme d'une manière frappante aux idées des Juifs d'alors sur le Messie; dans ce cas, dis-je, non-seulement les prétendues circonstances précises, mais encore toute l'aventure, doivent être considérées comme non historiques. Au contraire, dans les cas où des particularités, seulement dans la forme du récit d'un événement, ont contre elles des caractères mythiques, sans que le fond même y participe, alors, du moins, il est possible de supposer encore un noyau historique au récit. Ajoutons pourtant que, même en un cas pareil, on ne déterminera jamais avec certitude si ce noyau existe réellement et en quoi il consiste, à moins qu'on n'arrive à cette détermination par des combinaisons tirées d'ailleurs.

» Toujours est-il que la limite entre le mythique et l'historique restera toujours incertaine et flottante dans des documents qui, comme les Évangiles, se sont incorporé l'élément mythique, et, dans le premier travail général qui essaye d'apprécier ces documents du point de vue critique, on peut exiger, moins que dans tout autre, une démarche déjà exactement tracée. Il faut, dans l'obscurité que crée la critique en éteignant toutes les lumières regardées jusqu'à présent comme historiques, que l'œil apprenne par l'habitude à discerner de nouveau les détails : au moins, l'auteur de cet ouvrage demande expressément que là où il déclare ne pas savoir ce qui est arrivé, on ne lui attribue pas d'avoir soutenu qu'il sait que rien n'est arrivé. »

Après cela commence le travail de démolition. L'auteur range les événements de la vie de Jésus sous plu-

sieurs chefs principaux : annonciation et naissance de Jean-Baptiste; généalogie de Jésus; annonciation de la conception de Jésus; naissance de Jésus; présentation au temple, et ainsi de suite jusqu'à l'ascension. Sur chacun de ces points, il expose les contradictions que présentent soit les éléments d'un même récit entre eux, soit le récit d'un évangéliste avec celui des autres ou avec les données incontestables de l'histoire profane, toutes les difficultés, en un mot, qui empêchent de prendre la narration évangélique à la lettre, de lui attribuer une valeur rigoureusement historique, et de s'en tenir au point de vue sous lequel l'orthodoxie la présente.

Les difficultés qui naissent sous les pas de cette critique, mesquine à force d'être minutieuse. sont, la plupart du temps, puériles, chimériques et déjà résolues par de vieux commentaires. Les plus savants théologiens de l'Allemagne protestante et catholique: Steuld, Sack, Harless, Hug, Ullmann, Tholuck, etc., ont répondu aux difficultés sérieuses. On pourrait dire de la critique de Strauss ce que le baron Dacier a dit du système de Dupuis : appliquée aux différentes histoires d'un même personnage dont l'existence est des plus avérée, elle en ferait une ombre.

Strauss fait suivre sa critique de l'exposé de ses idées. Il examine d'abord l'explication tentée par le rationalisme, d'après laquelle les écrivains sacrés n'auraient entendu raconter que des faits parfaitement conformes à l'ordre général de la nature. Il montre l'erreur de cette explication, que l'on ne peut soutenir qu'en faisant continuellement violence à la simple et évidente signification du texte évangélique. Enfin, après avoir ainsi déblayé le terrain devant lui, il présente sa propre hypothèse. « Lorsque, dans le cours de son développement, l'esprit humain s'élève à une idée religieuse

nouvelle, il ne conçoit pas cette idée dans sa pureté, mais il la revêt nécessairement, et d'après des lois qui lui sont inhérentes, de formes mythiques. L'Église primitive n'a point pu se soustraire à cette nécessité. Par un travail successif, et dont elle-même n'avait pas conscience, elle est arrivée à se représenter, sous la forme d'une histoire et d'un homme, l'idée religieuse dont Jésus avait été le premier ou le principal représentant; elle a appliqué à Jésus non-seulement les formes mythiques qui se retrouvent dans toutes les religions, telles que l'incarnation, la naissance du sein d'une vierge, etc., mais particulièrement aussi celles sous lesquelles, depuis l'exil, l'imagination judaïque s'était accoutumée à se figurer le Messie. Les évangélistes sont non point des témoins oculaires, ni même, il s'en faut de beaucoup, des comtemporains de l'histoire de Jésus, mais les rédacteurs croyants et sincères de cette tradition mythique. »

Mais, enfin, qu'est-ce donc que Jésus-Christ? Strauss nous le dit dans sa dissertation finale : « La vérité des conceptions de l'Église touchant le Christ est déduite de l'exactitude de l'histoire évangélique, chez nous l'exactitude de l'histoire est déduite de la vérité des conceptions. L'idée de l'unité des natures divine et humaine n'est-elle pas, si j'en conçois l'humanité comme la réalisation, une idée réelle dans un sens infiniment plus élevé que si je limite cette réalisation à un individu? Une incarnation éternelle de Dieu n'est-elle pas plus vraie qu'une incarnation bornée à un point dans le temps?

« Telle est la clef de toute la christologie. Le sujet des attributs que l'Église donne au Christ, est, au lieu d'un individu, une idée réelle, et non une idée sans réalité à la façon de Kant. Placées dans un individu, dans un Dieu-homme, les propriétés et les fonctions

que l'Église attribue au Christ, se contredisent; elles concordent dans l'idée de l'espèce. L'humanité est la réunion des deux natures, le Dieu fait homme, c'est-à-dire l'esprit infini qui s'est aliéné lui-même jusqu'à la nature finie, et l'esprit fini qui se souvient de son infinité. Elle est l'enfant de la mère visible et du père invisible, de l'esprit et de la nature. Elle est celui qui fait des miracles; car, dans le cours de l'histoire humaine, l'esprit maîtrise de plus en plus complétement la nature au dedans comme au dehors de l'homme, et celle-ci, en face de lui, descend au rôle de matière inerte sur laquelle son activité s'exerce. Elle est l'impeccable, car la marche de son développement est irréprochable; la souillure ne s'attache jamais qu'à l'individu, car elle n'atteint pas l'espèce et son histoire. Elle est celui qui meurt, ressuscite et monte au ciel; car pour elle, du rejet de sa naturalité procède une vie spirituelle de plus en plus haute, et du rejet du fini qui la borne comme esprit individuel, national et planétaire, procède son unité avec l'esprit infini du ciel. Par la foi à ce Christ, particulièrement à sa mort et à sa résurrection, l'homme se justifie devant Dieu; c'est-à-dire que l'individu lui-même, en vivifiant dans lui l'idée de l'humanité, participe à la vie divinement humaine de l'espèce, surtout si l'on considère que la seule voie pour arriver à la véritable vie spirituelle est la négation de la naturalité et de la sensibilité, lesquelles sont déjà elles-mêmes la négation de l'esprit, de sorte que c'est la négation de la négation. »

Et tout se termine par cet amphigouri : « Écartant donc les notions d'impeccabilité et de perfection absolue, notions auxquelles il ne peut être satisfait, nous concevons le Christ comme celui dans la conscience duquel l'unité du divin et de l'humain a surgi pour la première fois et avec énergie, au point de ne laisser,

dans son moral entier et dans sa vie entière, qu'une valeur infiniment petite aux empêchements de cette unité, et qui, en ce sens, est unique et sans égal dans l'histoire du monde, sans cependant que la conscience religieuse, conquise et promulguée par lui pour la première fois, ait pu dans le détail se soustraire à la purification et à l'extension, résultat du développement progressif de l'esprit humain. »

(Cf. 1° *Nouvelle Biographie universelle*, art. *Strauss*. 2° *Vie de Jésus*, trad. Littré.)

(Voy. II[e] partie : *Jésus cause surhumaine du monde chrétien.*)

Nous avons vu Strauss, dans sa première *Vie*, réduire la figure historique de Jésus-Christ. Mais sa pensée a varié, dit M. Vacherot, de l'ancienne à la *Nouvelle Vie de Jésus :* « Dans la première, c'était le disciple de Hegel, empressé de retrouver dans le dogme et le mythe chrétien, dans les dogmes de la Trinité, de l'incarnation, de la passion, de la rédemption, etc., les divers moments de la dialectique hégélienne. Dans la seconde œuvre, le docteur est devenu plus libre, plus dégagé de toute préoccupation métaphysique; c'est le sentiment, l'idée morale, la conscience humaine, pure et parfaite, qu'il cherche surtout dans le dogme chrétien. »

Jésus devient un puissant initiateur, et « ceux-là seuls comprennent le christianisme en chrétiens qui le saisissent comme l'initiation de l'humanité à une conscience plus intime et plus complète d'elle-même, qui reconnaissent Jésus pour l'homme en qui cette conscience a surgi d'abord comme la loi absolue de sa nature et de sa vie, et qui s'efforcent de s'en pénétrer eux-mêmes, et de l'assimiler pour ainsi dire à leur propre sang. Là est la purification et le salut.

» Il n'est pas absolument nécessaire de connaître le Christ selon la chair, mais il est nécessaire de connaître ce fils éternel de Dieu, cette sagesse divine qui se manifeste en toutes choses, mais particulièrement dans l'âme humaine, et qui s'est révélée d'une façon éminente en Jésus-Christ.

» L'idée de Dieu comme Père céleste appartient en propre à Jésus, et s'il en a fait la base de sa conception religieuse, c'est que cette bonté sans acception de personnes était sa propre nature et son âme même, et qu'il se sentait par là en pleine harmonie avec Dieu. Ne pas se laisser troubler plus que Dieu, père de patience et de miséricorde, par la méchanceté des hommes; ne triompher du mal que par le bien, d'un ennemi que par les bienfaits : ce principe jaillissait de la source profonde de son cœur. Quand il exhorte les siens à se montrer, par une semblable conduite, les vrais fils du Père céleste, quand il les avertit d'être parfaits comme leur Père dans les cieux, cela signifie pour nous qu'il concevait la perfection morale de Dieu, telle qu'il sentait son âme aux moments suprêmes de sa vie religieuse, laquelle, ensuite, se trempait et se fortifiait à son tour par la contemplation de cet idéal. Sa plus haute faculté religieuse, la fleur de sa conscience, était précisément cet amour universel qui ne veut vaincre le mal même que par le bien, et il la reportait sur Dieu comme le caractère fondamental de l'essence divine.

» Parmi les promoteurs de l'idéal humain, Jésus se place au premier rang... Il l'a agrandi et sanctifié par le caractère religieux qu'il lui a imprimé; en l'incarnant en lui-même, il lui a communiqué la flamme de la vie. »

Jésus paraît moins diminué dans cette *Nouvelle Vie*. Cependant, ne nous méprenons pas sur l'intention de Strauss. Le Christ qu'il admire n'est pas le Christ réel,

mais le Christ idéal. Le Christ réel « n'a rien été, n'a rien fait qui fût au-dessus de l'homme et de la nature... La critique a la foi de ne commettre aucune profanation, d'accomplir, au contraire, une œuvre utile et nécessaire, en écartant, comme une illusion d'abord bien intentionnée et peut-être même bienfaisante, mais nuisible à la longue et aujourd'hui tout à fait pernicieuse, tout ce qui a fait de Jésus un être surhumain; en rétablissant, autant qu'il est encore possible, la figure du Jésus historique dans ses traits simplement humains, et en invitant l'humanité à demander son salut au Christ idéal, à ce type de perfection morale dont le Jésus historique a le premier mis en lumière plusieurs traits principaux, mais dont la virtualité est le titre natif et général de l'espèce humaine, et dont la réalisation progressive et l'achèvement final ne peuvent être que sa mission et l'œuvre de l'humanité tout entière. »

La critique vient bien tard pour accomplir son œuvre utile et nécessaire. Comment expliquera-t-elle l'immense influence du Christ historique et l'idéalisation qui s'est faite de sa personne jusqu'au surhumain? — Écoutons-la. — « Comme premier effet de la personne de Jésus et de son action, nous voyons naître chez ses disciples la foi en sa résurrection. Cette foi à son tour exalte les esprits, et le mythe échauffé développe une végétation luxuriante de rejetons de plus en plus merveilleux. » — Singulière manière d'expliquer la création de ce grand phénomène que nous appelons le monde chrétien! Est-il un homme sensé qui consente à croire qu'une foi sans objet, l'exaltation et le mythe échauffés puissent accomplir une œuvre si différente de toutes les œuvres humaines, et triompher des impossibilités que nous avons énumérées dans la seconde partie de notre conférence?

Fatale logique de l'erreur! Strauss, avant de mourir,

a, dans son ouvrage *l'Ancienne et la Nouvelle Foi* donné la main à l'athéisme et au matérialisme. Il n veut plus qu'on prie, parce qu'il n'y a point de Dieu distinct de nous. L'immortalité de l'âme lui paraît absurde parce qu'il n'y a d'incorporel que ce qui n'est pas; la rémunération future, chimère d'un égoïsme raffiné, car « le monde n'a pas de local pour remiser les âmes d'hommes défuntes. »

On a renouvelé contre le système de Strauss la plaisanterie éditée contre Dupuis. Dans un opuscule intitulé *Vie du Dr Fr. Strauss, écrite en l'an* 2839 (Paris, 1839), un auteur anonyme fait voir que ce qu'on *raconte* de Strauss n'est qu'un mythe représentant l'incrédulité généralement répandue en Europe.

(Cf. 1° *Nouvelle Vie de Jésus*, trad. Dolfus et Neftzer. — 2° Vacherot, *la Religion*, introduction, p. 73 et suiv. — 3° L'abbé Vigouroux, *la Bible et les Découvertes modernes... Esquisse de l'histoire du rationalisme biblique en Allemagne.*)

II

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

(Voyez Ire partie : *Perpétuité de l'affirmation chrétienne.*)

Arius fait du Christ un être surhumain. Comme Verbe il a été produit par le Père avant tous les temps, et Dieu s'est servi de lui pour créer le monde; mais il a été tiré du néant, il est d'une nature et d'une dignité inférieure au Père, par conséquent il ne peut être appelé Dieu que d'une manière impropre.

Les *semi-ariens* se sont efforcés de dissimuler l'erreur d'Arius sous les titres pompeux qu'ils donnaient à Jésus-Christ. Il est le Verbe, la raison ou la sagesse divine, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré du Père avant tous les siècles, créateur de toutes choses; mais sous ces titres il n'y avait au fond qu'une créature, autant semblable à Dieu qu'une créature peut l'être, sans participer à la substance même de Dieu. Le concile de Nicée a d'un seul mot fait justice de toutes ces tergiversations en définissant que le Verbe de Dieu est *consubstantiel* au Père · ὁμοούσιος.

(Cf. Index de la dixième conférence, carême 1874.)

2° *Fauste Socin* (1579), renouvela au sein du protestantisme l'erreur d'Arius. Il avait été précédé par les sectaires Gentilis, Alciat, etc., qui, appliquant le principe fondamental du libre examen, en étaient arrivés, du temps de Luther même, à nier la divinité de Jésus-Christ. Nous les voyons établis en Pologne dans la première moitié du VI^e^ siècle. Ils fondent des églises et forment de savants prosélytes parmi lesquels Crellius, Smalicus, Valkælius, Slichtingius, Wolfzogen, Wissowats, Lubiémitzki. — Ce fut en 1579 que Fauste Socin arriva en Pologne. Il y trouva les esprits divisés en autant de sectes qu'il y avait de docteurs, mais tous étaient d'accord dans leur aversion contre le dogme de la divinité de Jésus-Christ. Ce fut le point de ralliement. A force de disputes, d'écrits, de ménagements, de souplesse, Socin vint à bout de les rapprocher, au moins extérieurement, et fut reconnu comme le chef de la secte qui a retenu son nom. A la *Confession des unitaires* Socin substitua le *Catéchisme de Racow*, qui devint le code dogmatique des sociniens. Socin mourut en 1604.

Les protestants, honteux de cette postérité sortie de leur sein, ont fait de vains efforts pour l'étouffer. Les conférences et les disputes ne suffisant pas, ils y ont joint les voies d'autorité, les lois pénales, les supplices qu'ils reprochaient aux catholiques. Vains efforts. Les sociniens ont pénétré en Transylvanie, en Prusse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre. Quelques esprits, reculant devant la négation brutale de la divinité de Jésus-Christ, ont cherché des tempéraments et ressuscité une sorte de semi-arianisme. On le reproche au docteur Clarke, qui admet dans les personnes divines *une subordination de nature* en fait d'existence et de dérivation.

(Cf. Bergier, *Dict. théolog.*, art. *Arius* et *Socin.*)

Un grand nombre de protestants sont aujourd'hui sociniens. Ils ne tiennent aucun compte de la divinité de Jésus-Christ et ne considèrent en lui que le moraliste. Les réclamations du protestantisme orthodoxe ne peuvent plus endiguer l'inondation du rationalisme qui tend à envahir toute la religion réformée.

III

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

(Voy. I^re^ partie : *Affirmation de Jésus-Christ.*)

Les *ariens*, niant la consubstantialité du Verbe, ne pouvaient expliquer l'affirmation de Jésus-Christ qu'en détournant le mot *fils* de son sens naturel. Jésus-Christ ne prétendait aucunement s'égaler à Dieu en s'appelant le fils du Père. Il l'était comme toute créature, en tant qu'il procédait du principe éternel où la vie prend sa source. Cependant, à cause de la singula-

rité de son origine et de l'étendue de ses attributions, il pouvait s'appeler *fils unique*, aucune créature ne lui ressemblant. Les ariens ne tenaient évidemment aucun compte des paroles par lesquelles Jésus-Christ proclame son égalité avec le Père et réclame le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu.

Les *sociniens* interprétaient l'affirmation de Jésus-Christ dans le même sens que les ariens, à cette différence, pourtant, qu'ils ne croyaient aucunement à l'éternité du Verbe, ni à sa puissance créatrice. Jésus-Christ était un pur homme envoyé de Dieu comme Moïse et les prophètes. A cause de sa mission et de rapports plus intimes avec la Divinité, il a pu s'appeler *Fils de Dieu;* mais il n'a jamais prétendu à l'égalité de substance. A ce texte si clair de l'apôtre saint Paul : « Imitez Jésus-Christ qui, étant dans la forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation de s'égaler à Dieu... » *Qui cum in formâ Dei esset non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo* (Philipp. cap. I, 6), ils répondaient par cette traduction burlesque : « Jésus-Christ étant dans la forme de Dieu, n'a point fait sa proie de s'égaler à Dieu. »

L'affirmation de Jésus-Christ gêne évidemment le *rationalisme contemporain*. Un reste de respect commandé par la haute et souveraine influence que le Christ a prise sur le monde lui interdit de le considérer comme un fourbe ou un insensé. Les générations chrétiennes l'ont exalté jusqu'au divin, mais lui n'a point méconnu sa nature et s'est toujours humblement maintenu dans les rangs de l'humanité.

Ecoutons sur ce sujet M. E. Renan : « Que jamais Jésus n'ait songé à se faire passer pour une incarnation de Dieu lui-même, c'est ce dont on ne saurait douter.

Une telle idée était profondément étrangère à l'esprit juif; il n'y en a nulle trace dans les Évangiles synoptiques; on ne la trouve indiquée que dans les parties de l'Évangile de Jean qui ne peuvent être acceptées comme un écho de la pensée de Jésus. Parfois même Jésus semble prendre des précautions pour repousser une telle doctrine. L'accusation de se faire Dieu ou l'égal de Dieu est présentée, même dans l'Évangile de Jean, comme une calomnie des Juifs. Dans ce dernier Évangile, il se déclare moindre que son Père. Ailleurs, il avoue que le Père ne lui a pas tout révélé. Il se croit plus qu'un homme ordinaire, mais séparé de Dieu par une distance infinie. Il est fils de Dieu; mais tous les hommes le sont ou peuvent le devenir à des degrés divers. Tous, chaque jour, doivent appeler Dieu leur père; tous les ressuscités seront fils de Dieu. La filiation divine était attribuée, dans l'Ancien Testament, à des êtres qu'on ne prétendait nullement égaler à Dieu. Le mot *fils* a, dans les langues sémitiques et dans la langue du Nouveau Testament, les sens les plus larges. D'ailleurs, l'idée que Jésus se fait de l'homme n'est pas cette idée humble qu'un froid déisme a introduite. Dans sa poétique conception de la nature, un seul souffle pénètre l'univers : le souffle de l'homme est celui de Dieu; Dieu habite en l'homme, vit par l'homme, de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu. L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre personnalité. Il est son Père, son Père est lui. Il vit dans ses disciples; il est partout avec eux; ses disciples sont un, comme lui et son Père sont un. L'idée pour lui est tout; le corps, qui fait la distinction des personnes, n'est rien. Le titre de *Fils de Dieu*, ou simplement de *Fils*, devint ainsi pour Jésus un titre analogue à *Fils de l'homme* et, comme celui-ci, synonyme de *Messie*, à

la seule différence qu'il s'appelait lui-même *Fils de l'homme* et qu'il ne semble pas avoir fait le même usage du mot *Fils de Dieu.* »

Et en note, M. Renan écrit ceci : « C'est seulement dans l'Évangile de Jean que Jésus se sert de l'expression de *Fils de Dieu,* ou de *Fils* en parlant de lui-même. » Mais n'est-ce pas s'attribuer le titre de *Fils de Dieu,* le prendre pour soi, que d'approuver cette confession de saint Pierre : *Tu es le Christ Fils du Dieu vivant*; que de répondre : *Vous l'avez dit,* à cette interrogation du tribunal des prêtres : *Êtes-vous le Christ Fils de Dieu?* Or, tout cela se trouve, comme nous l'avons vu, en saint Matthieu, en saint Marc et en saint Luc.

La colère du pontife, qui déchire ses vêtements et accuse le Christ de blasphème, démontre clairement que les Juifs ne se méprenaient pas sur le sens de son affirmation.

M. Renan supprime les textes pour le besoin de sa thèse; il interprète à son profit ceux qui se rapportent manifestement à la nature humaine du Christ : « Jésus est tenté, il ignore bien des choses, il se corrige, il est abattu, découragé, il demande à son Père de lui épargner des épreuves, il est soumis à Dieu comme un fils. Lui qui doit juger le monde, il ne connaît pas le jour du jugement. Il prend des précautions pour sa sûreté. Peu après sa naissance, on est obligé de le faire disparaître pour éviter les hommes puissants qui voulaient le tuer. Dans les exorcismes le diable le chicane et ne sort pas du premier coup. Dans ses miracles on sent un effort pénible, une fatigue comme si quelque chose sortait de lui. »

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve contre son affirmation de Fils de Dieu? — Qu'il était homme? Jésus ne le nie pas, puisqu'il s'appelle lui-même le Fils de l'homme. En tant qu'homme il doit vivre humainement. S'il n'y

eût eu rien d'humain en sa manière d'être et d'agir, on l'eût pris pour un fantôme. Ce fut l'erreur des phantasiastes.

Il est tenté, mais il permet la tentation, dit l'Apôtre, pour mieux nous ressembler[1]. — *Il ignore bien des choses*, mais, en tant qu'homme, il ne peut pas tout connaître. C'est la divinité qui possède en lui la plénitude de la science et qui la communique à son humanité. Dans ce sens, il peut dire que le Fils de l'homme ne connaît pas le jour du jugement; il ne le connaît pas, en effet, par les lumières de son humanité. — *Il se corrige;* ici, M. Renan est vraiment comique. Il ne donne pas d'autre explication de son affirmation que cette note concise : Matthieu x, 5, comparé à xxviii, 19. Or, voici comment Jésus-Christ se corrige. Au commencement de sa vie publique, lorsque les apôtres ne sont encore qu'à l'état de formation, il leur défend de fréquenter les gentils et les Samaritains[2]. Rien de plus simple; ce contact pouvait, alors, leur être funeste. Avant de monter au ciel, lorsque la foi des apôtres, affermie par le miracle de la résurrection, va recevoir de la communication de l'Esprit-Saint le privilége de l'infaillibilité, Jésus leur ordonne d'aller prêcher les nations[3]. Rien de plus simple encore. Les apôtres n'ont plus rien à craindre, et le monde a tout à gagner de leur ministère. Conduire sagement ses enfants en leur donnant dans des circonstances diverses des ordres différents, c'est ce que M. Renan appelle se corriger. — *Jésus est abattu, découragé, il demande à son Père de lui épargner des épreuves.* C'est l'homme

1. Tentatum autem per omnia pro similitudine nostra. (Heb., cap. iv, 15.)

2. In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis. (Matth., cap. x, 5.)

3. Euntes ergo docete omnes gentes. (Matth., cap. xxviii, 19.)

qui se montre avec la permission de Dieu, le Dieu se manifeste dans cette calme et forte parole : « Debout, allons au-devant de l'ennemi. » *Surgite eamus.* — « Pourquoi les évangélistes font-ils Jésus-Christ faible dans son agonie ? dit Pascal. Ne savaient-ils pas peindre une mort constante? Oui, sans doute, car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de Jésus-Christ. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et, ensuite, tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et quand les hommes le troublent, il est tout fort[1]. » — *Jésus prend des précautions pour sa sûreté.* Pourquoi non ? Est-il obligé de faire continuellement des miracles ? — *Peu après sa naissance, on est obligé de le faire disparaître pour éviter des hommes puissants qui voulaient le tuer.* Même réponse. — *Dans les exorcismes, le diable le chicane et ne sort pas du premier coup.* Jésus ne peut-il pas permettre cette obstination dans notre intérêt; pour nous faire voir avec quelle opiniâtreté le démon s'attache à sa proie, et nous donner une plus grande crainte de sa puissance ? — *Dans ses miracles on sent un effort pénible, une fatigue, comme si quelque chose sortait de lui.* Tout cela parce que Jésus, touché par une femme qui veut être guérie, dit à ses apôtres : « Quelqu'un m'a touché, j'ai senti qu'une vertu sortait de moi » (Luc, VIII, 45, 46), et parce qu'il est ému et pleure au tombeau de Lazare. (Jean, XI, 33, 35, 38.) Ce qui indique simplement qu'il se sert de son humanité dans le miracle comme d'une cause ministérielle et instrumentale, et qu'il n'a pas voulu être étranger aux tendres sentiments de notre nature.

Une cause est condamnée quand pour la soutenir on recourt à de si misérables arguments.

1. *Pensées sur la religion*, p. II, art. 10.

(Voy. II^e^ partie : *Caractère de Jésus-Christ.*)

« Cette sublime personne, qui chaque jour préside encore au destin du monde, il est permis de l'appeler divine, non en ce sens que Jésus ait absorbé tout le divin, ou lui ait été adéquat (pour employer l'expression de la scolastique), mais en ce sens que Jésus est l'individu qui a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin.

. . . . . .

» Voué sans réserve à son idée, il y a subordonné toute chose à un tel degré que, vers la fin de sa vie, l'univers n'exista plus pour lui. C'est par cet accès de volonté héroïque qu'il a conquis le ciel. Il n'y a pas eu d'homme, Cakya-Mouni peut-être excepté, qui ait à ce point foulé aux pieds la famille, les joies de ce monde, tout soin temporel. Il ne vivait que de son Père et de la mission divine qu'il avait la conviction de remplir.

» Pour nous, éternels enfants condamnés à l'impuissance, nous qui travaillons sans moissonner et ne verrons jamais le fruit de ce que nous avons semé, inclinons-nous devant ces demi-dieux. Ils surent ce que nous ignorons : créer, affirmer, agir. La grande originalité renaîtra-t-elle, ou le monde se contentera-il désormais de suivre les voies ouvertes par les hardis créateurs des vieux âges ? Nous l'ignorons. Mais quels que puissent être les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne sera pas surpassé. Son culte se rajeunira sans cesse; sa légende provoquera des larmes sans fin; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs; tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus. »

C'est par ces solennelles paroles que M. Renan termine sa *Vie de Jésus*.

L'Écriture a bien dit : L'iniquité est condamnée à se mentir à elle-même, ***Mentita est iniquitas ibi.*** Jésus,

ce si grand homme, s'amoindrit et se déshonore au cours de sa vie, sous la plume de son apologiste, en se mettant en contradiction avec les principes et les vertus qu'il prêche.

Il prêche le respect et l'obéissance à la loi de Dieu, il fait profession de l'observer en tout point : *Iota unum aut unus apex non prœteribit a lege* (Matth. v, 18); et, cependant, « il viole ouvertement le sabbat et répond aux reproches qu'on lui en fait par des plaisanteries. » (Ch. XIV.)

Il prêche l'humilité; et ne craint pas de se considérer comme l'homme des oracles. Il se laisse donner avec plaisir le titre de fils de David, et parce « qu'on ne pouvait regarder comme le fils de David celui dont on voyait tous les jours le frère, la sœur, le beau-frère, il quitte son pays. » (Ch. VIII.) « La famille de David est éteinte, il le sait, et cependant il permet qu'on lui donne un titre sans lequel il ne pouvait espérer aucun succès » (Ch. XV), quand le devoir de l'humilité était de protester. Il s'abandonne à l'idée qu'il est un être extraordinaire, et pour le besoin qu'il a de se donner du crédit, il ne corrige pas l'enthousiasme de ses disciples, qui entassent sur sa personne les notions les plus contradictoires, jusqu'à le considérer comme le fils de Dieu.

Il prêche la simplicité; « et il recherche les malentendus et les prolonge à dessein. » (Ch. XXI.)

Il prêche l'abnégation; et, « au mépris des saines limites de la nature de l'homme, il veut qu'on n'existe que pour lui seul, qu'on n'aime que lui seul. » (Ch. XIX.) « Il permet qu'on s'abandonne près de lui à une sorte de langueur et qu'assis à ses pieds on oublie, à l'écouter, les *devoirs* de la vie réelle. » (Ch. XXI.)

Il prêche la sincérité; et il se prête à des actes qui sentent le charlatanisme, ou du moins il se laisse im-

poser sans protestation la réputation de thaumaturge. Il n'écoute pas ses répugnances; et plutôt que de sacrifier ce qu'il croit être sa mission, il cède misérablement aux désirs de la foule et aux préjugés de son temps. (Ch. XVI.) Il se fait à Béthanie le complice d'une odieuse comédie de résurrection dont le but est de relever son influence qui baisse. (Ch. XXII.)

Il prêche la douceur; « et l'amertume et le reproche se font de plus en plus jour dans son cœur; il s'aigrit devant l'incrédulité même la moins agressive. La passion qui est au fond de son cœur l'entraîne aux plus vives invectives. On doit se féliciter qu'il n'ait rencontré aucune loi punissant l'outrage envers une classe de citoyens. Pressant, impératif, il ne souffre aucune opposition. Sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraîne jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes. » (Ch. XX.)

Il prêche la prudence; et « plusieurs des recommandations qu'il adresse à ses disciples renferment les germes d'un vrai fanatisme... » (Ch. XX.) « Il crée un danger pour l'avenir par sa morale exaltée, exprimée dans un langage hyperbolique et d'une effrayante énergie. A force de détacher l'homme de la terre, il brise la vie, et le chrétien sera loué d'être mauvais fils, mauvais patriote, si c'est pour le Christ qu'il résiste à son père et combat sa patrie... Un germe fatal de théocratie est ainsi introduit dans le monde. » (Ch. XIX.)

Il prêche le progrès dans la perfection; « et voici qu'à la fin de sa mission il n'est plus le même. On le sent déchoir, sa conscience perd de sa pureté primordiale. Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartient plus. » (Ch. XXII.)

Il prêche la confiance en Dieu, la patience, le calme, la force dans l'épreuve; et voici qu'en ses derniers jours son âme flottante est ballottée par les plus

étranges contradictions. « Il se prend à douter de son œuvre. La terreur, l'hésitation s'emparent de lui et le jettent dans une défaillance pire que la mort. » Lui le prédicateur du détachement, il se rappelle niaisement « les claires fontaines de la Galilée où il aurait pu se rafraîchir, la vigne et le figuier sous lesquels il aurait pu s'asseoir, les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer. Maudit-il son âpre destinée qui lui avait interdit les joies concédées à tous les autres? Regretta-t-il sa trop haute nature, et, victime de sa grandeur, pleura-t-il de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth? On l'ignore. » (Ch. XXIV.) Il se relève, « mais pour retomber bientôt dans une agonie *de désespoir*, ne voir que l'ingratitude des hommes et se repentir de souffrir pour une race vile. » (Ch. XXV.) Et puis son instinct divin reprend le dessus.

Enfin, « c'est une équivoque qui fait sa force... Il ne sait pas distinguer l'esprit de la matière. Il s'embrouille dans sa propre personnalité. Il n'est pas aussi sage, pour régler son exaltation et se préserver de certaines erreurs, que l'honnête et suave Marc-Aurèle, l'humble et doux Spinoza. »

Tout cela noyé dans un océan de louanges embaumées sur les idées élevées, la doctrine céleste, la morale merveilleuse, le charmant esprit, le doux et pénétrant génie, les sentiments généreux, la forte éloquence du délicieux rabbi.

Vaines louanges! craignant de rencontrer la divinité dans la perfection exceptionnelle et unique de Jésus-Christ, M. Renan s'applique à la rabaisser. Soit. Mais qu'il ne dise plus que Jésus, violateur scandaleux de la loi de Dieu, vain, double, fourbe, exigeant, irritable, colère, imprudent, désespéré, impuissant à contenir son exaltation et à se préserver de l'erreur comme d'autres sages, est le plus grand des enfants

des hommes. Sans aller loin dans l'histoire, on pourrait trouver mieux; à moins que la grandeur ne se mesure au succès.

Je n'accuse pas M. Renan d'avoir commis sciemment et volontairement une perfidie. Dieu seul sonde les reins et les cœurs. Mais la finale de sa vie de Jésus ressemble au baiser hypocrite que donne un scélérat au cadavre de l'homme qu'il vient d'étouffer.

(Cf. Ernest Renan, *Vie de Jésus*.)

IV

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

On peut diviser en six classes les hérésies contraires à l'union hypostatique telle que nous l'avons définie et expliquée dans cette conférence :

1° Les hérésies qui, niant directement la divinité de Jésus-Christ, suppriment totalement le mystère de l'incarnation;

2° Les hérésies qui nient ou altèrent l'humanité en Jésus-Christ;

3° Les hérésies qui, confondant les personnes divines, suppriment l'incarnation du fils;

4° Les hérésies qui, en admettant le mystère de l'incarnation, altèrent la personne du Verbe;

5° Les hérésies qui divisent la personnalité en Jésus-Christ;

6° Les hérésies qui confondent les natures en Jésus-Christ.

I. 1° Les *carpocratiens*, branche des gnostiques,

eurent pour chef *Carpocrate* d'Alexandrie, philosophe mal instruit et mal converti qui voulait allier le christianisme avec les idées de la philosophie païenne. Ils regardaient Jésus-Christ comme un pur homme, fils de Joseph et de Marie. Ils avouaient ses perfections, ses miracles, ses souffrances, et croyaient que son âme seule était remontée au ciel;

2° Les *cérinthiens*, disciples du Juif *Cérinthe*, qui avait étudié la philosophie à Alexandrie, professaient à peu près la même erreur que les carpocratiens. Ils prétendaient que le Christ, fils de Dieu, était descendu en forme de colombe sur Jésus le jour de son baptême et lui avait révélé Dieu le Père. Au moment de la passion, il était retourné auprès du Père, car le Christ pur esprit est incapable de souffrir. On croit que Cérinthe fut connu de l'apôtre saint Jean (88), qui écrivit son Evangile pour le réfuter;

3° Les *nazaréens*. Saint Épiphane les met au rang des hérétiques, parce qu'ils n'admettaient qu'une union morale entre la nature divine et la nature humaine. Théodoret affirme qu'ils croyaient comme les hérétiques précédents que Jésus-Christ était fils de Joseph et de Marie; d'autres prétendent qu'ils reconnaissaient Jésus-Christ comme fils de Dieu et d'une vierge, et que le propre de cette secte était son obstination à conserver les observances judaïques. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas les confondre avec les nazaréens, qui plus tard prirent le nom d'ébionites;

4° Les *ébionites*. Les historiens ne sont d'accord ni sur l'origine du nom de ces hérétiques, ni sur la date précise de leur apparition. Selon les uns, ils eurent pour père un Juif nommé *Ébion;* selon les autres, leur nom vient du mot hébreu *ébion*, qui signifie pauvre. Ils s'appelèrent ainsi, soit parce qu'ils étaient réellement pauvres, ignorants et grossiers, soit parce qu'ils

affectaient les dehors de la pauvreté évangélique. *M Renan* (*les Évangiles*), dans l'intérêt de sa thèse contre l'Évangile canonique de saint Matthieu, confond les ébionites avec les nazaréens, et affirme qu'ils possédaient le texte primitif de l'Apôtre en hébreu. C'est une erreur. L'Évangile hébreu de saint Matthieu fut communiqué par les nazaréens de Bérée à saint Jérôme, qui prit la peine de le copier et de le traduire, et qui n'y trouva que de légères différences avec le texte canonique. Les ébionites, au contraire, avaient retranché d'avance les deux premiers chapitres de saint Matthieu et s'étaient, ensuite, fait un Évangile particulier. D'après leur doctrine, Jésus-Christ était un pur homme, né de Joseph et de Marie, devenu fils adoptif de Dieu dans son baptême, par une communication plénière des dons de l'Esprit-Saint;

5° Les *élsésaïtes* ou *helcésaïtes* (IIe siècle), disciples du Juif *Helxaï*, considéraient le Christ comme un roi, comme une puissance céleste qui avait pour sœur l'Esprit-Saint. L'un et l'autre s'étaient insinués dans Jésus, fils de Joseph et de Marie;

6° Les *théodotiens* (185-197), sectateurs de *Théodote de Byzance*, dit le *Corroyeur*, renégat dans la persécution de Marc-Aurèle. Pour s'excuser de son infamie, Théodote disait impudemment qu'il avait renié un homme et non un Dieu : Jésus-Christ ne différant des autres hommes que par sa naissance miraculeuse, les dons de la grâce plus abondants et des vertus plus parfaites.

A peu près dans le même temps, *Artemas* ou *Artemon*, chef des *artémonites*, répandit à Rome une doctrine semblable. Selon lui, Jésus-Christ n'avait reçu la divinité, c'est-à-dire des qualités divines, qu'à sa naissance;

7° Les *melchisédéciens*, branche des théodotiens

(IIIe siècle), ajoutaient aux erreurs de ces derniers leur imagination particulière sur Melchisédech, qu'ils considéraient comme la grande vertu de Dieu, supérieur à Jésus-Christ; puisque Jésus-Christ n'était que médiateur entre Dieu et les hommes, tandis que Melchisédech était médiateur entre Dieu et les anges;

8° Les *samosatiens*, partisans de Paul de Samosate, évêque d'Antioche (262). Pour amener Zénobie, reine de Palmyre, à la foi chrétienne, Paul de Samosate lui déguisa les mystères de la trinité et de l'incarnation. Le Fils et le Saint-Esprit n'étaient, disait-il, que des attributs de la Divinité, et Jésus-Christ ne pouvait être appelé Dieu que dans un sens impropre. Paul de Samosate fut condamné et dégradé en 270 par un concile d'Antioche. *Marcel d'Ancyre* et *Photion* professèrent les erreurs de Paul de Samosate. Ils ne différaient des ébionites que parce qu'ils admettaient la conception virginale de Marie;

9° Les *sabelliens* (260). Sabellius niait la trinité des personnes en Dieu. Quelques saints Pères, tirant les conséquences logiques de sa doctrine au point de vue de l'incarnation, l'ont rangé parmi les *patripassiens*, auxquels ils donnent quelquefois le nom de *sabelliens*. Mais il est croyable, dit le père Petau, que Sabellius n'admettait pas le mystère de l'incarnation. D'après saint Epiphane (*Hær.*, LXII, § 1), cet hérétique enseignait que le Père, semblable au soleil, avait seulement envoyé en Jésus un rayon de sa divinité, lequel rayon était retourné vers lui après la mort du Sauveur. Ce rayon qui illumine, Sabellius l'appelle *Fils:* ce n'est pas une personne divine, mais une qualité de la Divinité. D'où l'on doit conclure que Sabellius n'admettait pas l'incarnation proprement dite (ἐνανθρώπησιν, σάρκωσιν), mais seulement une opération de la Divinité (ἐνέργειαν) dans l'Homme-Christ.

II. 1° Les *docètes*. On donne généralement ce nom aux hérétiques qui, dans les deux premiers siècles de l'Église, niaient la réalité du corps de Jésus-Christ. Ils s'appelaient eux-mêmes *gnostiques* ou *illuminés*, mais ce nom leur est commun avec quelques-unes des sectes dont nous avons parlé précédemment. Les *docètes* n'accusaient pas les apôtres de mauvaise foi, mais d'illusion. Ils avaient été victimes d'une divine supercherie. La naissance, la vie, la mort, la résurrection de Jésus-Christ, tout était fantastique, d'où le nom de *fantasiastes* qu'on leur donne aussi quelquefois. Saint Jean, après avoir affirmé clairement la vérité de la chair du Sauveur au commencement de sa première épître canonique, signale les docètes à la réprobation des fidèles en ces termes : « Plusieurs faux prophètes ont paru dans le monde. Voici à quoi vous reconnaîtrez l'Esprit de Dieu. Quiconque confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, est de Dieu; quiconque dissout Jésus-Christ, n'est pas de Dieu; c'est l'Antechrist[1]. »

Voici les noms des principaux docètes dont plusieurs furent chefs de sectes :

Simon le Magicien, *Saturnile* ou *Saturnin*, *Basilide*, *Valentin* et les *valentiniens*, *Second* et les *secondiens; Marc* et les *marcosites;* les *ophites*, ainsi appelés parce qu'ils vénéraient le serpent qui avait séduit notre mère Ève. *Cerdon*, *Marcion* et les *marcionites*, *Manès* et les *manichéens*, qui prétendaient que

1. Multi pseudo-prophetæ exierunt in mundum. In hoc regnoscitur spiritus Dei : omnis spiritus qui confitetur Jesum Christum in carne venisse, ex Deo est. Et omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est et est Antichristus. (Cap. IV, 3.)

A la place de *solvit Jesum*, le grec porte :

Καὶ πᾶν πνεῦμα, ὃ μὴ ὁμολογεῖ τὸν Ἰησοῦν Χριστὸν ἐν σαρκὶ ἐληλυθότα, ἐκ θεοῦ οὐκ ἔστι.

la chair étant issue d'un mauvais principe, n'avait pu être prise par le Verbe.

2° *Apelle* et sa secte (IIe siècle) se rapprochent des docètes en ce qu'ils soutenaient que le Fils de Dieu avait pris une chair, non dans le sein de Marie, mais dans les quatre éléments, qu'il avait réellement souffert, qu'il était réellement mort et ressuscité, mais qu'avant son ascension il avait rendu aux quatre éléments la chair qu'il en avait tirée, et que son âme seule était montée au ciel.

3° Les *ariens*, qui altéraient la notion du Verbe, ajoutaient à leur erreur fondamentale une autre erreur qui a été négligée par les Pères de Nicée, à savoir que l'*incarnation* était à proprement parler et uniquement l'assomption de la chair (σάρκωσις); le Verbe remplissant dans cette chair les fonctions de l'âme absente.

4° Les *apollinaristes*. Apollinaire de Laodicée, chef de cette secte, enseignait que Jésus-Christ avait été revêtu de toute éternité d'un corps impassible, qui était descendu dans le sein de Marie, mais qui n'était pas né d'elle; par suite, Jésus-Christ n'avait souffert et n'était mort qu'en apparence. Il mutilait, en outre, l'âme du Christ, à laquelle il refusait l'entendement (νόυς), disant que la présence du Verbe suppléait à cette qualité. Il y eut même de ses sectateurs qui enseignèrent positivement que le Christ n'avait point d'âme humaine.

L'apollinarisme fut condamné dans un concile d'Alexandrie en 360, dans un concile de Rome (374) et dans le concile général de Constantinople tenu en 381.

III. Les *patripassiens*. Ce nom a été donné aux hérétiques qui enseignaient qu'il n'y a qu'une seule personne divine, le Père.

Selon Tertullien, *Praxeas*, qui dogmatisait à Rome

vers la fin du IIe siècle, sous le pontificat du pape Victor, supprimait l'incarnation du Fils. Dieu le Père, disait-il, était descendu dans le sein de Marie, était né, avait souffert, était mort et était ressuscité sous le nom de Christ.

Saint Hippolyte de Porto et saint Épiphane attribuaient la même erreur à *Noët* et aux *noétiens*.

Le concile d'Antioche, tenu par les eusébiens en 345, dit que les *patripassiens* étaient appelés *sabelliens* par les Orientaux. (Voyez plus haut : *Sabelliens*.)

IV. L'*arianisme*. Nous ne dirons rien de cette hérésie dont nous avons déjà parlé en plusieurs endroits. Nous renvoyons le lecteur à l'*index* des dixième et trente-deuxième conférences, § IV, n° 2; § II, n° 1.

V. 1° Le *nestorianisme*. *Nestorius*, moine de Syrie, élevé sur le siége patriarcal de Constantinople en 428, se montra d'une rigueur extrême contre les ariens et les macédoniens dont il fit abattre les églises. Instruit par les écrits de Théodore de Mopsueste, il y avait puisé lui-même une doctrine erronée sur le mystère de l'incarnation. Au lieu de partager l'indignation du peuple contre un de ses prêtres nommé Athanase, qui avait publiquement enseigné que Marie ne devait pas être appelée mère de Dieu, mais, seulement, mère du Christ, il le soutint publiquement et enseigna lui-même qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes, Dieu et l'homme, point d'union substantielle, mais seulement une union d'habitation (ἐνοίκησιν). Le Christ portait Dieu (θεοφορός), possédait la divinité (κτήτορα τῆς θεότητος), était l'instrument de la puissance divine (ὀργανικὴν ἐνέργειαν), communiquait à la majesté et à la dignité du Verbe (κατὰ τὴν ὀξιάν μόνην); mais il n'était pas uni au Verbe autrement que par l'affection, la subordination de la volonté d

l'homme à la volonté de Dieu, la complète dépendance des opérations humaines sous l'action souveraine de la puissance divine. Il résultait de là *une unité des personnes* (προσώπων ἕνωσιν), mais non l'*unité de personne*.

En vain Nestorius s'efforçait-il de concilier ces erreurs avec le langage de la foi. Le mystère de l'incarnation n'avait plus de sens, Marie n'était plus la mère de Dieu, Jésus-Christ ne pouvait plus être appelé le propre fils du Père, et les mérites infinis dont dépend la rédemption du genre humain s'évanouissaient avec l'unité d'un agent rédempteur.

Saint Cyrille combattit vigoureusement Nestorius, il dressa contre lui une profession de foi en douze anathèmes auxquels Nestorius répondit par douze anathèmes opposés. La dispute s'envenimant, Théodose le Jeune indiqua un concile général à Éphèse où saint Cyrille présida au nom du pape Célestin (431). Nestorius y fut condamné, et la ville d'Éphèse accueillit cette condamnation par des cris de triomphe et des réjouissances publiques en l'honneur de Marie mère de Dieu. Nestorius, relégué dans un monastère près d'Antioche, puis à Pétra dans l'Arabie, enfin dans une oasis des déserts d'Égypte, mourut misérablement, sans abjurer son erreur.

Proscrits par les empereurs, les nestoriens se réunirent en Mésopotamie. Barsumas, évêque de Nisibe, parvint à les établir en Perse, et ils finirent par ériger un patriarcat dont la résidence fut transférée de Séleucie à Mossoul. En 535 ils avaient déjà porté leur doctrine aux Indes, sur la côte de Malabar; vers l'an 1500, les Portugais les y trouvèrent, ils s'appelaient les *chrétiens de saint Thomas*. Il est probable que l'origine de ces chrétiens remontait effectivement jusqu'à l'apôtre saint Thomas, et qu'ils avaient été pervertis par les nestoriens. Au VII[e] siècle, des églises nesto-

riennes s'établirent en Chine; elles subsistèrent jusqu'au XIIIe siècle.

La doctrine nestorienne touchant l'incarnation n'a point varié. Il y a en Jésus-Christ deux natures et deux personnes, mais les deux personnes sont tellement unies qu'il n'en résulte qu'un seul personnage, un seul et unique caractère, une seule apparence personnelle de Jésus-Christ, parce qu'en lui les volontés, les sentiments, les affections, les opérations de la divinité et de l'humanité sont toujours parfaitement d'accord.

2° L'*adoptianisme* renouvela en Occident l'erreur de Nestorius. Elipand, archevêque de Tolède, ayant consulté l'évêque d'Urgel, Félix, sur la filiation de Jésus-Christ, celui-ci répondit que Jésus, en tant que Dieu, est proprement et naturellement le fils du Père, mais qu'en tant qu'homme il n'est que le fils adoptif de Dieu (778). Cette erreur fut condamnée par le pape Adrien, dans une lettre dogmatique adressée aux évêques d'Espagne. Les conciles de Francfort (794), de Forli (795), de Rome, sous le pape Léon III, anathématisèrent l'erreur des deux évêques espagnols et affirmèrent solennellement la filiation naturelle de Jésus-Christ.

Félix et Élipand, après une alternative de rétractations et de rechutes, moururent dans l'hérésie.

3° « Quelques théologiens, dit saint Thomas, pensant éviter l'hérésie de Nestorius, y sont tombés par ignorance. Ils accordaient qu'il n'y a dans le Christ qu'une personne, mais ils mettaient dans cette personne deux hypostases ou deux suppôts, disant qu'un homme composé de corps et d'âme avait été uni au Verbe de Dieu... Ils ignoraient que la personne n'est autre chose qu'une hypostase ou un suppôt doué de raison, et que mettre deux hypostases ou deux suppôts dans le Christ, c'est y mettre deux personnes. »

(Cf. Summ. Theol. III, P. q. 2 à 3, *utrum unio Verbi facta sit in supposito vel hypostasi?* a 6. *utrum natura humana fuerit unita Verbo Dei accidentaliter?*

VI. 1° L'*eutychianisme* est une réaction violente de l'ignorance contre l'hérésie de Nestorius. Eutychès, archimandrite d'un monastère de Constantinople, interprétant mal les paroles de saint Cyrille et de saint Athanase : *Il y a en Jésus-Christ une nature du Verbe incarné, una natura Verbi incarnata*, ce qui, d'après le contexte de ces saints docteurs, se rapporte évidemment à la personne, enseigna qu'il n'y a qu'*une nature du Verbe incarné*. Voici les propres termes de sa confession, sur ce point, dans les actes du concile de Chalcédoine : « *Je confesse qu'il y avait deux natures en Notre-Seigneur avant l'union; après l'union, je confesse une seule nature*[1]. » — Que devient donc la nature humaine? — « *Nous ne disons point qu'elle est détruite, mais qu'elle est changée en la substance de la divinité*[2]. » — Comment cela? — « *Comme la goutte de miel qui s'évanouit dans l'immensité de la mer*[3]. » Nous ne dirons rien des erreurs d'Eutychès où l'on voit reparaître les extravagances des docètes. Son erreur fondamentale de l'unité de nature en Jésus-Christ, comme il l'entend, détruit de fond en comble

1. Ὁμολογῶ ἐκ δύο φύσεων γεγενῆσθαι τὸν Κυριον ἡμῶν πρὸ τῆς ἑνώσεως, μετὰ δὲ τὴν ἕνωσιν μίαν φύσιν ὁμολογῶ. (Eutych., in Act. I, Chalc.).

2. Οὐκ ἀφανισμὸν τῆς ληφθείσης φύσεως λέγομεν, ἀλλὰ τὴν εἰς θεότητος οὐσίαν μεταβολήν. (Theodoret, lib. IV, Cont. hær.)

3. Ὡς ἡ θάλασσα μέλιτος προσλαβοῦσα σταγόνα φροῦδος γὰρ ὑθὸς ἡ σταγὼν ἐκείνη γίνεται, τῷ τῆς θαλάσσης ὕδατι μεμιγμένη. Id., ibid.)

le mystère de l'incarnation et de la rédemption. Jésus-Christ n'est plus fils de l'homme; Marie n'est point réellement sa mère. Il n'y a plus en lui aucun principe de mérite : souffrance, mort, satisfaction, tout cela n'est qu'apparence.

Eutychès fut d'abord condamné par le patriarche Flavien en 448. Mais, l'année suivante, Dioscore, patriarche d'Alexandrie, aidé de Chrysaphe, premier eunuque du palais, et de l'archimandrite Barsubas, organisa un prétendu concile à Éphèse, où le patriarche Flavien fut tellement maltraité qu'il mourut quelque temps après de ses blessures. Aussi appela-t-on ce concile le *brigandage d'Éphèse.*

En 451, le concile de Chalcédoine fut légitimement convoqué. Le pape saint Léon envoya, par ses quatre légats, aux évêques assemblés, une lettre magistrale où il exposait avec une admirable clarté la foi de l'Église sur l'existence et l'union des deux natures. Après l'avoir entendue, les Pères s'écrièrent : « Pierre a parlé par la bouche de Léon. Anathème à qui ne le croit pas. » La lettre du saint pape fut la règle des définitions du concile que nous avons citées au cours de notre conférence.

L'hérésie eutychienne avait reçu du concile de Chalcédoine un coup qui pouvait l'étouffer, mais les empereurs de Constantinople, dont la manie était de se mêler des querelles dogmatiques, en réchauffèrent les restes. Zénon s'étant laissé séduire par les eutychiens, les trois principaux siéges de l'Orient se trouvèrent occupés en même temps par trois partisans de la nouvelle secte (482). Pierre Monge, Pierre le Foulon, Acace, étaient patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Constantinople. Ils firent subir à la doctrine d'Eutychès quelques transformations qui n'en changèrent aucunement les conclusions. L'hérésiarque disait que

la nature humaine avait été absorbée par la nature divine. Quelques esprits grossiers imaginèrent, après lui, un mélange informe dans lequel les deux natures étaient confondues. On finit par s'arrêter à une composition analogue à celle de la nature humaine. Comme l'âme et le corps ne forment, par leur union, qu'une seule nature, la divinité et l'humanité, en Jésus-Christ, composent en s'unissant une nature nouvelle où elles ne sont ni changées, ni mêlées, ni confondues. Cette formule spécieuse, comme le fait très-bien remarquer saint Thomas, ne soutient pas la discussion, parce qu'il n'y a que deux natures imparfaites qui puissent s'unir en une seule nature pour se perfectionner mutuellement. De plus, elle recouvre cette monstruosité théologique, à savoir que Jésus-Christ n'est ni Dieu ni homme.

Après cette belle invention, les eutychiens prirent le nom de *monophysites*. Protégés par l'empereur Anastase, presque éteints par l'empereur Justin, ils furent ranimés par un moine ignorant, rusé, intrigant, plein d'activité et de zèle pour l'erreur, Jacques Baradée ou Zanzale, nommé évêque d'Édesse. A la fin du VI^e^ siècle, les monophysites étaient rétablis en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie, en Égypte, en Nubie, en Éthiopie. Ils prirent, dès lors, le nom de *jacobites*. Ils existent encore aujourd'hui.

2° Le *monothélisme* est un rejeton de l'eutychianisme. On en doit la première culture à un empereur dogmatisant, Héraclius, qui, d'après les suggestions d'Athanase, patriarche des jacobites, et de Sergius, patriarche de Constantinople, entreprit de ramener les monophysites à l'Eglise en prenant un milieu entre leur doctrine et la doctrine catholique.

Ce milieu consistait à reconnaître en Jésus-Christ deux natures distinctes et à n'admettre qu'*une seule*

volonté. Héraclius formula cette doctrine dans un édit impérial qui fut reçu par Athanase, patriarche d'Antioche, et par Cyrus, patriarche d'Alexandrie. Mais le patriarche de Jérusalem, Sophronius, s'opposa à l'édit et le fit condamner dans un concile (634). Il écrivit au pape Honorius, qui, prévenu par une lettre artificieuse de Sergius, approuva sa doctrine telle qu'elle était exposée, sans cependant condamner la conduite de Sophronius.

Il est évident que d'après la lettre de Sergius, le pape avait compris qu'il s'agissait de nier en Jésus-Christ deux volontés contraires et d'affirmer la parfaite union de la volonté divine et de la volonté humaine.

Sophronius persévéra courageusement dans son opposition, et Héraclius, pour faire cesser l'agitation, publia son *ecthèse* dans laquelle il imposait le silence tout en continuant à enseigner l'erreur. Le pape Jean IV condamna l'ecthèse et le monothélisme; la querelle continua.

En 648, l'empereur Constant publia son *type* ou formulaire, dans lequel il supprimait l'ecthèse et commandait de nouveau le silence. Le pape saint Martin Ier, dans un concile de cinq cents évêques tenu à Rome, condamna l'ecthèse, le type et le monothélisme. Il reçut promptement la récompense de son courage: l'exil, les outrages et une mort misérable et douloureuse dans la Chersonèse Taurique (Crimée), où il fut finalement relégué (655).

Sur l'avis du pape Agathon, Constantin Pogonat, fils de Constant, convoqua un concile à Constantinople (VIe général). Nous avons cité ses définitions contre le monothélisme dans notre conférence. Grâce au zèle de Constantin, ces décisions prirent force de lois. Le monothélisme écrasé se réveilla un instant sous l'empereur Bardane. L'hérésie des iconoclastes le fit oublier, il

rentra dans l'erreur d'où il étaitsorti. On croit, cependant, que les Maronites du Liban ont persévéré dans le monothélisme jusqu'au XI^e^ siècle.

3° Origène, par suite de son opinion erronée sur la préexistence des âmes, enseigne quelque part que l'âme de Jésus-Christ était unie au Verbe avant d'être unie à la chair, dès le commencement même du monde, *ab initio creaturæ*. (In lib. II, op. De Principiis, cap. 6).

Saint Léon, dans sa lettre aux Pères de Chalcédoine, attribue à l'influence de cette fausse opinion d'Origène l'erreur d'Eutychès qui reconnaissait en Jésus-Christ deux natures avant l'union.

(Voyez II^e^ partie : *L'action de Jésus-Christ.*)

Ubiquitaires. Nous avons dit, en parlant de l'action de Jésus-Christ, que les opérations de son humanité, agissant en union avec la divinité sous la responsabilité d'une personne unique, étaient des opérations théandriques. Le protestantisme est allé plus loin dans la déification de l'humanité du Sauveur, il lui a attribué les propriétés mêmes de la divinité. Afin de n'être pas obligé d'admettre le dogme de la transsubstantiation et de fermer la bouche aux sacramentaires qui niaient la présence réelle, parce que, disaient-ils, Jésus-Christ ne pouvait pas être présent en plusieurs lieux à la fois, il soutint que l'humanité du Sauveur était partout aussi bien que sa divinité. Luther enseigna cette opinion pendant plusieurs années. Cependant, on en attribue la paternité à Buntius, son disciple, ou à Jean de Westphalie, ministre de Hambourg en 1552. Elle eut pour soutenants Flacus, Illyricus, Osiandre et plusieurs autres, et fut insérée dans le livre de la Concorde en ces termes : « *La droite de Dieu est partout, et Jésus-Christ y est vraiment uni et en effet selon son huma-*

nité. » Mélanchthon s'éleva en vain contre cette doctrine monstrueuse en démontrant qu'elle ressuscitait la confusion eutychienne des natures, puisqu'elle attribuait à l'une les propriétés de l'autre; le dogme de l'ubiquité fut considéré pendant longtemps comme un article de foi dans les églises luthériennes. Aujourd'hui il est totalement abandonné de ceux-là même qui croient encore à la présence réelle.

(Cf. Petau, *Dogmata Theologica. De Incarnatione.* Lib. I, c. 1-22. Bergier, *Dictionnaire théologique*, aux mots cités.)

V

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

(Voyez I^re^ partie : *Présentation de faux Christs.*)

Le Christ sectaire est tiré du livre de Joseph Salvador, *Jésus et sa doctrine.* Ce livre avait été précédé de la *Loi de Moïse* (1822) et de l'*Histoire des institutions de Moïse* (1828).

« Salvador, dit M. Vacherot, tout libre penseur qu'il soit en tout, même en théologie, est resté juif par son profond attachement aux institutions, aux traditions historiques, aux destinées, au génie original de ce petit peuple, si grand par ses œuvres, dont Moïse lui apparaît comme le type incomparable. *Il est fidèle à la tradition mosaïque, au point d'y retrouver sa théologie panthéiste, ou plutôt infinithéiste, pour parler sa langue, et la politique libérale de la constitution anglaise.* » Si M. Vacherot possède quelque teinture de la théologie et des institutions hébraïques, cette dernière phrase est, sans doute, une ironie.

Salvador commence ainsi son livre de rénovation religieuse, politique et sociale[1] : — « Avance, et déclare-nous quel est ton nom. — Mon nom ? Je m'appelle Juif, mot qui signifie louangeur, célébreur invariable de l'Être, de l'Unique, de l'Éternel. — Ton âge ? — Mon âge ? Deux mille ans de plus que Jésus-Christ. — Ta profession ?... — Ma profession traditionnelle est celle-ci : Je garantis la sainte imprescriptibilité du nom de la loi, et je suis le conservateur vivant de la noblesse antique et de la légitimité attachée par droit divin au nom, au propre nom du peuple. — Lève la main et promets de parler sans haine et sans crainte, de dire la vérité, toute la vérité. — Je sais de science certaine que malgré ses admirables grandeurs, Rome est une cité usurpatrice, qu'elle n'est pas la vraie Jérusalem. Pour la gloire universelle de Dieu, de même que dans les intérêts positifs du monde, Rome doit être providentiellement transformée, doit être souverainement remplacée. Je sais aussi, et depuis longtemps, qu'il y aura lieu pour les nations de rompre un nouveau pain, d'inaugurer le vrai repos, le vrai sabbat de l'Éternel, de célébrer de nouvelles Pâques. »

L'enthousiasme du Juif libre penseur serait touchant s'il n'était un peu grotesque. Il n'a pas levé, il ne lèvera pas l'ostracisme qui pèse sur le peuple dont il a entrepris la défense. Nous l'avons dit, ce peuple a besoin d'un pardon et n'a pas à espérer d'autre triomphe que son retour dans l'Église de celui qu'il a sacrilégement immolé.

(Cf. E. Vacherot, *la Religion*, introduction. Deuxième époque : *Critique religieuse.*)

1. *Paris, Rome, Jérusalem*, II, p. 210-211.

Le Christ sage est tiré du livre de M. E. Renan, *Vie de Jésus*. Nous avons donné, dans notre *index* de la trente-troisième conférence, une idée des procédés de l'auteur et de ses contradictions. On a fait à son ouvrage beaucoup trop d'honneur en multipliant contre lui les réfutations. Il a pris dans l'opinion publique une importance que ne méritait pas sa médiocre critique. L'Allemagne a souri de notre engouement et de nos terreurs, et nous a envoyé ses jugements où perce le mépris d'hommes sérieux qui demandent à la critique des qualités solides, que M. Renan ne leur paraît pas posséder.

Dans un article publié par le *Göttingische Gelehrte Anzeiger*, 31 *Stuck*, M. Ewald dit : « L'importance du livre intitulé *Vie de Jésus* se réduit tellement que je ne trouve pas d'intérêt à en signaler les erreurs particulières. L'auteur ignore l'histoire vraie du peuple d'Israël, pendant les deux mille ans qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, et bien que toutes les facilités lui aient été données d'apprécier cette histoire dans toutes ses parties, il n'a pas pris la peine d'en acquérir une connaissance suffisante, partielle ou totale. Cependant il est impossible d'avoir une idée juste de Jésus-Christ, sans l'étude préalable de l'Ancien Testament, puisque le Messie est la fleur, il faut dire plus, le fruit par excellence de la végétation historique qui l'a précédé. »

(Cf. *la Vie de Jésus et la Critique allemande*, par Mgr Meignan, évêque de Châlons.)

Le Christ symbole, représentant l'incarnation de l'infini dans le fini, est le fruit des travaux de l'école spéculative allemande. Nous n'avons fait qu'énoncer son idée, voici comment elle se développe : « L'homme n'a pas pe vérité, en tant qu'esprit et se tenant à sa nature

finie; Dieu à son tour n'a point de réalité en tant qu'esprit infini et se renfermant dans son infinité; l'esprit infini n'est esprit réel que quand il s'ouvre aux esprits finis, de même que l'esprit fini n'est vrai que quand il s'enfonce dans l'infini. La vraie et réelle existence de l'esprit n'est donc ni Dieu en soi, ni l'homme en soi, mais elle est le Dieu-homme; elle n'est ni son infinité seule, ni sa nature finie seule, mais elle est le mouvement par lequel il se donne et se retire de l'une à l'autre, mouvement qui du côté divin est la révélation, du côté humain la religion. Du moment que l'humanité est assez mûre pour faire sa religion de cette vérité : que Dieu est homme et que l'homme est de race divine, il faut, comme la religion est la forme sous laquelle la vérité devient la propriété de la conscience commune, que cette vérité, apparaissant comme une certitude sensible, apparaisse aussi d'une manière intelligible à tous, c'est-à-dire il faut qu'il surgisse un individu humain que l'on sache être le Dieu présent Ce Dieu-homme renfermant en un seul être l'essence divine qui réside du côté de l'infini, et la personnalité humaine qui réside du côté du fini, on peut dire de lui qu'il a l'esprit divin pour père et une mère humaine. Sa personnalité se réfléchissant non en elle-même, mais dans la substance absolue, ne voulant rien être pour elle-même, mais ne voulant être que pour Dieu, il est sans péché et parfait. Homme d'essence divine, il est la puissance qui domine la nature, et il fait des miracles; mais, étant Dieu en une manifestation humaine, il est dépendant de la nature, soumis aux besoins et aux souffrances qu'elle impose, il se trouve dans l'état d'abaissement. Faudra-t-il aussi qu'il paye à la nature le dernier tribut? La nécessité où est la nature humaine de subir la mort n'empêche-t-elle pas d'admettre qu'elle soit une, en soi, avec la

nature divine? Non; l'Homme-Dieu meurt, et il montre par là que s'incarner a été pour Dieu une chose sérieuse, et qu'il n'a pas dédaigné de descendre jusqu'aux profondeurs les plus infinies de la nature finie, parce qu'il sait le moyen de sortir même de cet abîme et de reprendre le chemin vers lui-même, parce qu'il peut, même après s'être aliéné le plus complétement, rester identique avec lui-même. Il y a plus : l'Homme-Dieu, étant l'esprit qui s'est réfléchi dans son infinité, est opposé aux hommes qui sont renfermés dans leur nature finie; il en résulte une opposition et une lutte qui déterminent que la mort de l'Homme-Dieu sera violente et donnée par la main des pécheurs, de sorte qu'à la souffrance physique se joindra la souffrance morale que causent l'ignominie et l'imputation du crime. Dieu trouvant ainsi le chemin du ciel jusqu'au tombeau, il faut qu'à son tour l'homme puisse trouver le chemin du tombeau jusqu'au ciel; la mort du prince de la vie est la vie de l'être mortel. Déjà, par le seul fait de son entrée dans le monde en sa qualité de l'Homme-Dieu, Dieu s'est montré réconcilié avec le monde; mais il est allé plus loin : en effaçant par la mort sa naturalité, il a signalé la voie par laquelle il effectue éternellement la réconciliation, et cette voie, c'est que, s'aliénant jusqu'à prendre la naturalité, et supprimant cette aliénation, il demeure, par cette alternative éternelle, identique avec lui-même. La mort de l'Homme-Dieu n'étant que la suppression de son aliénation, est, dans le fait, élévation et retour vers Dieu; par conséquent, la mort est essentiellement suivie de la résurrection et de l'ascension. »

Quel gâchis d'idées et comme notre Christ est bien plus simple et bien plus compréhensible!

Le Christ symbole représentant l'humanité dans son

immense collectivité est la dernière conclusion des travaux de Strauss. Il appelle cela *le fond absolu de la christologie :* « Le Christ individu n'a pas d'autre valeur que de représenter symboliquement la circulation éternelle, comme la pulsation à jamais renouvelée de la vie divine. Dans la christologie, notre temps veut être conduit à l'idée dans le fait, à l'espèce dans l'individu; une dogmatique qui, dans le Christ, s'arrête à lui comme individu, est, non pas une dogmatique, mais un sermon[1]. »

Trop impressionnés par les conclusions de Strauss, certains critiques ont prétendu qu'il avait nié l'existence de Jésus-Christ. C'est à tort. Le dernier paragraphe de la *Vie de Jésus* intitulé *Essais de conciliation*, dément formellement cette assertion. Cependant, un critique avoue que « Strauss suppose le caractère de Jésus plus effacé pour nous qu'il ne l'est peut-être en réalité. » Ce *peut-être* est une signature, on a deviné M. Renan[2].

(Cf. *Index* de la trente-unième conférence.)

Le Christ symbole représentant l'histoire humaine dans sa conception idéale est de Horts, complété par M. Vacherot.

Quel Christ symbole avaient l'intention de fabriquer ceux qui, au dire de la critique moderne, ont greffé les légendes et les mythes de l'antiquité sur l'histoire réelle de Jésus-Christ? Ils ne le savaient, peut-être, pas au juste. Mais le XIX^e^ siècle allait venir pour préciser leurs idées. Nous n'avons plus que l'embarras du choix pour asseoir définitivement notre jugement ur l'œuvre inconsciente des premières générations

1. *Vie de Jésus*, dissertation finale, § 148. *Dernier dilemme.*
2. *Vie de Jésus*, introduction. Note.

chrétiennes. A moins que le bon sens ne nous décide en faveur du réel Homme-Dieu pour lequel sont morts les martyrs, que les docteurs ont si bien défini, que les saints ont imité, et que le monde chrétien confesse et adore.

Toutes les altérations qui ont été faites de la personne, du caractère, de la physionomie de l'Homme-Dieu se rapportent aux types que nous avons esquissés. « A l'Angleterre, dit Strauss, échurent la première attaque et la préparation des armes ; ce qui fut la part des libres penseurs ou déistes. Les Français apportèrent ces armes en deçà du détroit et surent les manier avec dextérité, dans une foule de petits combats incessants, tandis qu'en Allemagne un homme surtout entreprenait, en silence, l'investissement et le siége de l'orthodoxe Sion. Les rôles de la France et de l'Allemagne se partageaient comme le plaisant et le grave. Là Voltaire, ici Hermann, Samuel, Reimarus, servirent de types pour les deux nations[1]. »

Les Anglais Herbert, comte de Cherbury [2], Jean Toland [3], Collins [4], Tindal [5], Woolston [6], Chubb, Whiston, Schaftesbury, Whittey, Bolingbroke, etc., s'appliquèrent à démolir l'autorité de l'Ancien et du Nouveau Testament, la divinité de Jésus-Christ et son œuvre. Voltaire, réfugié en Angleterre en 1726, en revint imbu des erreurs des *free-thinkers* (libres penseurs) qu'il avait trop fréquentés. Ses sarcasmes, après

1. *L'Ancienne et la Nouvelle Foi.*
2. *De veritate prout distinguitur a revelatione, a* ***verisimili, a*** *falso.*
3. *Le Christianisme sans mystères.*
4. *Discours sur la liberté de penser.*
5. *Le Christianisme aussi ancien que le monde*
6. *Discours sur les miracles de Jésus-Christ.*

avoir scandalisé la France, eurent de l'écho jusqu'en Allemagne, où l'appela Frédéric II.

C'est à cette époque que l'incrédulité commença à prendre, au delà du Rhin, des proportions effrayantes. Reimarus, Edelman, Barhds, Nicolaï, préludèrent aux fragments de Wolfenbüttel, œuvre de Lessing. C'est de la publication de ces fragments (1774) que datent les attaques sérieusement raisonnées de la critique allemande contre la Bible. Les rationalistes, eux-mêmes, s'en émurent. Semler, leur chef, écrivit que Lessing méritait d'être enfermé dans une maison de fous. Vaines protestations, le branle était donné. Jean Gottfried Eichhorn exécute les miracles de l'Ancien Testament. Paulus, disciple de Spinosa et de Kant, formule la théorie de la négation des miracles et lui donne sa forme définitive. On peut voir, en lisant l'ouvrage de Strauss, défiler devant soi tous ceux de ses compatriotes qui l'ont précédé dans son œuvre impie. « La *Vie de Jésus*, dit l'abbé Vigouroux, est la dernière étape de la libre pensée. L'audace de la négation y est poussée jusqu'à ses dernières limites; l'existence historique même du fondateur du christianisme y est à peine reconnue. »

Nous renvoyons le lecteur à l'index de notre trente-unième conférence, où sont exposées les erreurs de Strauss.

Ces erreurs eurent un prodigieux retentissement. Les hégéliens les poussèrent à l'extrême. Strauss et Hegel leur parurent timides et arriérés... Feuerbach, dans son livre de *l'Essence du christianisme*, déclare qu'il veut mettre « le point sur l'*i* que Strauss s'est appliqué à peindre »; ce point, le voici : — L'homme est son Dieu : *Homo sibi Deus*, et l'homme, c'est ce qu'il mange : *Was der Mensch ist, das ist est.* « Il n'y a rien de réel que moi et les aliments qui me nour-

rissent. » — « Le *moi* est tout mon catéchisme », di Max Stirner. Selon Arnold Ruge, le christianisme n'es' qu'une nouvelle édition du bouddhisme; il n'y a ni Dieu, ni immortalité. G. F. Daumer veut que la religion de l'avenir soit la jouissance et la réhabilitation de la chair.

L'école de Tubingue, dont le chef est l'ancien maître de Strauss, F. Christian Baur, n'accepta pas toutes les idées de la *Vie de Jésus*. Après les avoir discutées, elle formula ses propres idées qui consistent à reconnaître deux christianismes: le christianisme primitif ou judéo-christianisme, ébionitisme, pétrinisme, représenté par Pierre, Jacques et Jean. Le second christianisme ou paulinisme, dû à la vivante et libérale action de Paul. Dans ce cadre le chef de l'école de Tubingue s'efforce de faire entrer tous les faits de l'histoire primitive de l'Eglise. Il va sans dire que l'imagination joue le plus grand rôle dans sa critique. Aussi, n'a-t-elle pas été approuvée par ses disciples, qui se disputent sur la date et la valeur des livres du Nouveau Testament avec un tel acharnement et une telle confusion que l'on peut dire : Personne n'a mieux montré la fausseté des assertions de l'école de Tubingue, que ses membres eux-mêmes.

Aujourd'hui, les critiques allemands ne s'entendent pas mieux entre eux et avec eux-mêmes. Ils ne sont d'accord que pour considérer les livres saints comme une œuvre humaine. A l'appui de cette opinion ils apportent une certaine dose d'érudition mal réglée, beaucoup de suffisance, de hardiesse, de témérité, d'imagination ; mais le bon sens leur manque absolument.

L'Allemagne, premier foyer du protestantisme, a donc travaillé plus que les autres nations à la décomposition du christianisme et a donné le ton aux libres pen-

seurs de tous les pays. Strauss en particulier a été, pour un grand nombre de nos critiques, la poule aux œufs d'or. Ils ont puisé à pleines mains dans son indigeste ouvrage, ne prenant pas d'autre peine que de dégager les objections du professeur de Tubingue des préoccupations systématiques qui les alourdissent.

La France, pays du perfectionnement, a emprunté à l'école allemande ses patientes recherches et les a ornées de son style vif et clair.

M. Vacherot passe complaisamment en revue le bataillon de ceux qui ont travaillé dans notre langue à une explication rationaliste des origines chrétiennes, et, bien qu'il leur adresse çà et là quelques critiques, on sent qu'il est rempli pour eux d'une tendre admiration.

Reuss[1] « n'est pas connu et admiré en France comme il devrait l'être, parce que nous avons la malheureuse faiblesse de ne goûter que les œuvres d'art et de belle littérature; l'érudition, la critique, la force, la profondeur de la pensée ne sont pas pour nous des titres suffisants à la renommée. »

Albert Réville[2], *Michel Nicolas*[3], *Colani*[4], doivent leur réputation à leur talent d'écrivains et de prédicateurs plus encore qu'à leur science solide et à l'importance réelle de leurs travaux. Nul n'a rendu autant de services à la critique française que *M. Renan* par l'éclat et l'exquise distinction de son talent.

1. *Histoire de théologie chrétienne au siècle apostolique, Histoire du canon des Écritures saintes, Explication de l'épître aux Hébreux.*

2. *Études critiques sur l'Évangile de saint Matthieu.*

3. *Des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne.*

4. *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, 1850-1867, *Nouvelle Revue de théologie*, suite de la précédente, 1868.

MM. Scherer, Huet et *Havet* sont des critiques éminents qui, tout en faisant des réserves, n'en admirent pas moins l'œuvre de M. Renan.

Selon M. Scherer[1], Jésus n'est pas plus un philosophe que le fondateur d'une religion nouvelle. C'est le *Messie*. L'hypothèse orthodoxe, c'est-à-dire la doctrine de l'Église sur Jésus-Christ, est un roman. Jésus n'a point enseigné de théologie, Jésus n'a point fondé d'Église, Jésus n'a point institué de sacrements, Jésus n'a point sauvé le monde. C'est le Messie, quoi ! ni plus ni moins. Un Messie manqué ; mais qu'y faire ?

Selon M. Huet[2], il faut faire descendre Jésus-Christ des hauteurs un peu idéales d'une sagesse transcendante dans les réalités de la vie sociale et politique que le judaïsme n'a jamais séparées de la vie spirituelle et religieuse, Jésus est démocrate et socialiste.

Selon M. Havet[3]. Au premier aspect, il semble que les origines du christianisme sont toutes juives. Qu'on se détrompe, le christianisme est grec. *Dogmes, mystères, symboles, catéchismes, prêtre, évêque, moine, théologie...* des noms grecs. Philosophie chrétienne, loi chrétienne, exaltation de l'âme, mépris des sens, sainte folie de la sagesse, imitation de la divinité, foi raisonnée à la Providence, jugement, ciel, enfer éternel, expiation originelle, démons, et, en cherchant bien, la prédestination elle-même : tout cela se trouve dans Platon. Pourquoi pas ? M. de Bunsen[4] a bien trouvé tout le christianisme dans le Zend-Avesta.

M. Patrice Larroque[5]. Voilà un esprit inflexible,

1. *Mélanges d'histoire religieuse. La vie de Jésus.*
2. *La Révolution religieuse au XIX^e siècle.*
3. Revue moderne, *le Christianisme et ses origines.* Ébor. Juin juillet, août, octobre, 1867. *D'Homère à Platon.*
4. *The Hidden Wisdom of Christ and the Key of Knowledge or history of apocrypha.* Lond., 1865.
5. *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne.*

absolu, abstrait, enfermé dans sa conscience et sa raison! un philosophe qui ne ménage pas les dures vérités au christianisme. Si son livre laisse à désirer par certains côtés, ce n'est pas le croyant qui peut y répondre.

Et *M. Peyrat!* encore un homme qui n'aime pas plus l'équivoque et le mystère que M. Larroque. Son *Histoire élémentaire et critique de Jésus* n'est pas non plus un de ces livres commodes pour la réfutation des théologiens.

Et M. de *Bouteville*, esprit d'une justesse et d'une fermeté remarquables! Son ouvrage, *la Morale de l'Église et la Morale naturelle*, n'est pas plus facile à réfuter que le précédent; aussi les théologiens l'ont-ils traité, comme le livre de M. Peyrat, par l'anathème et le silence.

Que M. Vacherot se rassure. Les embarras et les terreurs qu'il nous prête sont pures imaginations de sa part. Si nous n'avons pas fait autour du livre de M. Peyrat le même bruit qu'autour du livre de M. Renan, c'est que nous avons jugé, comme M. Ewald à propos de la *Vie de Jésus*, que « l'importance de l'*Histoire élémentaire et critique de Jésus* se réduit tellement, qu'on ne trouve pas d'intérêt à en signaler les erreurs particulières ». M. Peyrat est peut-être affligé d'avoir manqué son heure de célébrité et de bonne fortune littéraire à cause de notre silence. Qu'il en prenne son parti. Que voulez-vous répondre à un homme qui paraît ignorer que les invectives de Rufin contre saint Jérôme regardent sa version latine de l'Ancien Testament d'après l'hébreu; que saint Jérôme, par respect pour l'habitude où l'on était de lire dans les églises l'ancienne Vulgate, n'a corrigé que les choses qui lui semblaient changer le sens? à un homme qui ne paraît pas comprendre que l'horreur des Églises pour les

changements partiels de phrases prouve que le fond des récits n'a pas été altéré? à un homme qui nous fait une objection grave de cette parole de saint Augustin : « Je ne croirais pas à l'Évangile, si je n'y étais contraint par l'autorité de l'Église. » Parole qui prouve que le respect de la tradition dans l'Église est la plus sûre garantie de l'authenticité et de l'intégrité des Évangiles? à un homme qui ne sait pas que le nom de *premier-né* se donnait chez les Hébreux à tout enfant ouvrant le sein de sa mère, lors même qu'il n'y avait pas d'autres enfants après lui? à un homme qui oublie ce qui a été démontré à satiété, c'est-à-dire que les enfants de deux frères ou de deux sœurs se donnaient chez les Juifs le nom de frères... Je pourrais multiplier les exemples, et M. Vacherot comprendrait sans doute que ce serait dommage de donner, par des réfutations retentissantes, à un homme aussi léger que M. Peyrat, une importance qu'il ne mérite pas.

Si M. Vacherot, qui me paraît brave homme au fond, veut bien comparer les unes aux autres les conclusions des travaux de la libre pensée sur la vie de Jésus et les origines du christianisme : le Christ fou et imposteur au Christ sage; le Christ sectaire au Messie manqué; le Christ saint et détaché des choses du monde au Christ démocrate et socialiste; le Christ symbole de la perfection humaine au Christ symbole des incarnations de l'infini dans le fini; le christianisme pompant sa séve dans le judaïsme, au christianisme issu de la Grèce; le christianisme résultant de la cueillette des légendes de tous les peuples au christianisme sortant tout fait du Zend-Avesta, il attribuera, je n'en doute pas, le silence que nous gardons parfois en présence d'une pareille confusion, non plus à l'embarras et à la terreur, mais à la sereine confiance que nous donne la possession dix-huit fois sé-

culaire d'un Christ qui ne change pas et à qui nous sommes sûrs de devoir nos origines.

Une remarque importante, en terminant cet aperçu des erreurs de la critique contemporaine. C'est un acte puéril de nous opposer comme un épouvantail les rapports du christianisme avec les temps qui l'ont précédé. Nous ne nions pas ces rapports, mais nous refusons d'accepter les conclusions qu'on en tire; nous refusons de ne voir dans le christianisme qu'un vaste éclectisme des doctrines, des traditions, des légendes et des mythes de l'antiquité, parce que cet éclectisme est impossible.

Il suppose, en effet, non pas un travail collectif et successif des générations, mais l'unité d'intelligence; non-seulement l'unité d'intelligence, mais une puissance surhumaine pour refaire l'unité compacte de tant d'éléments divers et, disjoints, et, surtout, pourimposer au monde d'une manière durable ce système compliqué. L'histoire nous apprend ce que peuvent les écoles éclectiques, ce que durent leurs travaux, et nous permet de condamner, au nom de l'expérience, les conclusions de la critique contemporaine. Si le christianisme n'était qu'un éclectisme, il y a longtemps qu'il ne serait plus question de lui que comme d'une ruine couchée sur le chemin des siècles par l'esprit humain qui avait élevé le monument. Toutefois, qu'il y ait des rapports entre le christianisme et l'antiquité, sous quelque face qu'on l'envisage, cela est et cela devait être. L'originalité divine du christianisme ne consiste pas à s'isoler dans l'histoire, mais à être, grâce à son fondateur, la consommation de tout bien. La nature que Jesus-Christ est venu régénérer et perfectionner avait ses lois du vrai et du bien, elles doivent être en rapport avec la haute doctrine et la parfaite morale du christianisme. Les révélations primitives

avaient laissé des empreintes dans l'humanité, Jésus-Christ les ravive. Aux promesses d'un rédempteur répondait une attente universelle, Jésus-Christ transforme cette attente en possession, parce qu'il est la réalité promise. Le fond de vérité caché dans toutes les traditions que le péché a enténébrées, s'épanouit en Jésus-Christ qui est la vérité substantielle.

Le mythe lui-même, malgré ses formes souvent bizarres, annonce celui qui doit venir. Ce n'est pas nous qui l'accommodons aux faits accomplis; mais il les prophétise conformément aux desseins de Dieu qui veut que son Verbe incarné soit figuré partout. « Le passé, dit le docteur Sepp, rend à sa manière témoignage du présent et de l'avenir. Le christianisme n'est point une imitation du paganisme; mais les mythes contenus dans celui-ci devaient indiquer d'avance les mystères chrétiens. L'antique Zagrée n'est qu'un reflet anticipé du Verbe qu'adorent les chrétiens; car ceux-ci ont toujours pensé que, bien avant l'incarnation, et dès les temps anciens, Dieu s'était révélé aux hommes, et qu'après avoir créé le monde il nous avait révélé lui-même ce que nous devions croire et pratiquer. C'est avec cette première révélation qu'a commencé l'histoire. » Il y a plus, « la nature est une prophétesse qui, d'après les lois de la matière, indique par avance ce qui doit se produire plus tard dans les régions plus élevées. Elle contient des prophéties secrètes et mystérieuses qui annoncent d'avance les événements qui doivent s'accomplir. C'est en vertu de cette faculté divinatoire et prophétique qu'il était écrit dans les astres du firmament que le Messie paraîtrait dans l'année lunaire du monde 4320, dans cette année mémorable où le chœur entier des planètes fêtait son jubilé. C'est en vertu de cette providence de la nature que la naissance du Rédempteur fut annoncée par une étoile, ou la

grande constellation de toutes les planètes, qui conduisit à son berceau les sages de l'Orient. » D'où nous concluons que les rapports du christianisme avec les choses de l'antiquité sont fondés sur cette vérité : que Jésus-Christ est le centre prédestiné de tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de beau, de grand, de saint, de divin dans le monde. Et nous prétendons que, d'après ces données, l'histoire générale de l'humanité est infiniment plus simple, plus correcte, plus suivie, plus logique, plus compréhensible, plus noble, plus digne de Dieu et de l'homme, que si on l'accommode aux conceptions étroites et souvent contradictoires de la libre pensée.

(Cf. — 1° E. Vacherot, *la Religion*, introduction. Deuxième époque : *Critique religieuse*. — 2° Docteur Sepp, *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, traduction de Charles Sainte-Foi, introduction. — 3° L'abbé Vigouroux, *la Bible et les Découvertes modernes. Esquisse de l'histoire du rationalisme biblique en Allemagne.*)

TABLE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TRENTE-UNIÈME CONFÉRENCE

LE TÉMOIGNAGE DES FAITS.

Force démonstrative du plan de l'incarnation par son étrangeté et sa beauté. — Le rationalisme n'admet pas cette démonstration. — Il faut lui prouver que l'incarnation est un fait. — Exposition du plan de la seconde partie de notre œuvre dogmatique. — Marche semblable à la première. — Deux questions d'abord : Y a-t-il un Homme-Dieu? Comment devons nous concevoir cet Homme-Dieu? — Pour répondre à la première question, on examine d'abord le témoignage des faits, d'où ressort cette première conclusion : Il y a à l'origine du monde chrétien : 1° une cause vivante et personnelle; 2° une cause surhumaine. — I. Il y a un monde chrétien. — Il parle par ses mouvements, sa perfection, son harmonie; ces mouvements, etc., disent trois choses : chercher Jésus Christ; imiter Jésus-Christ; obeir à Jésus-Christ. 1° Chercher Jésus-Christ par l'esprit, premier mouvement de l'âme chrétienne, l'esprit chrétien cherche Jésus-Christ pour tout voir en lui. — Chercher Jésus-Christ par le cœur, second mouvement de l'âme chrétienne. — Comment Jésus-Christ est aimé. — 2° Aspect que ces mouvements donnent au monde chrétien. — Tableau des vertus chrétiennes. — Ce qui fait ces vertus, c'est l'imitation de Jésus-Christ. — 3° Perfection d'ensemble ou harmonie du monde chrétien; c'est la volonté obéie de Jésus-Christ, qui est la raison de cette harmonie.

— Appel au bon sens. — Courte réfutation de ceux qui ont nié ou altéré l'existence historique de Jésus-Christ. — Conclusion à l'existence d'une cause vivante et personnelle du monde chrétien. — II. Le monde chrétien est-il une œuvre d'homme? — Non, parce que nul homme n'a fait une œuvre semblable. — Parce que nul homme n'était capable de la faire. — 1° Coup d'œil sur les sociétés intellectuelles et religieuses. — Rien dans ces sociétés de semblable au monde chrétien. — 2° Impossibilité pour l'homme de s'imposer universellement et perpétuellement par l'idée. — Impossibilité de se faire aimer comme Jésus-Christ est aimé. — Impossibilité de s'imposer comme un type sur lequel doit se former la perfection de tous. — Impossibilité de se survivre dans la constante expression et l'immuable influence de sa propre volonté, pour maintenir l'unité d'une société spirituelle. — Ces quatre impossibles ont été faits par Jésus-Christ. — Donc Jésus-Christ est plus qu'un homme 3

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

L'AFFIRMATION CHRÉTIENNE.

Voix du monde chrétien. — Il se prononce lui-même sur la nature de sa cause. — Il affirme que cette cause est un Homme-Dieu. — On étudie dans cette conférence les qualités de cette affirmation. — 1° En elle-même; 2° dans ceux qui affirment pour; 3° déterminer sa valeur. — I. Universalité de l'affirmation chrétienne au IIe siècle de l'ère nouvelle. — Témoignage des martyrs. — Prières des premiers chrétiens. — Aveux des païens pendant les deux premiers siècles. — Enseignement des docteurs et des Pères apostoliques qui se soudent par saint Clément à saint Paul. — La perpétuité de l'affirmation de possession se relie

à la perpétuité de promesse et d'attente, et prend ainsi un caractère plus auguste. — Ce qui la recommande davantage, c'est qu'elle est la perpétuité militante d'une croyance définie, d'un dogme impérieux, fécond en conséquences pratiques, et sans cesse contredit par toutes les puissances. — Ces seules qualités permettraient de conclure à la valeur exceptionnelle de l'affirmation chrétienne. — II. On examine ces qualités dans ceux qui affirment : — 1° Qualités nécessaires : intelligence, aidée de la grâce de Dieu; honnêteté jusqu'au sublime. — 2° Qualités surabondantes : générosité représentée par l'apostolat. — Héroïsme représenté par le martyre. — III. Revêtue des qualités précédentes, l'affirmation chrétienne possède une valeur démonstrative qui peut remplacer, et qui en réalité remplace, auprès d'une multitude d'esprits, tout l'ensemble des preuves que l'apologétique chrétienne met en œuvre pour établir la divinité de Jésus-Christ. — Elle nous conduit à cette conclusion : c'est Dieu lui-même qui a dit cette chose étrange : Il existe un Homme-Dieu. — Le bon sens et le cœur en présence du splendide cortége qui entoure l'Homme-Dieu et confesse sa divinité. — Si c'est le cortége d'une idole, il faut nier les perfections de Dieu, son existence même. — La raison se révolte contre ce crime. — Donc, avec les peuples, avec les siècles, avec le génie, avec la sainteté, avec le dévouement, avec l'héroïsme, avec le monde chrétien tout entier, il faut affirmer le dogme de l'Homme-Dieu. 51

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

L'AFFIRMATION DE JÉSUS-CHRIST.

Point de départ, conclusion de la précédente conférence : c'est Dieu lui-même qui a dit au monde cette chose étrange : Il existe un Homme-Dieu. — Comment Dieu a-t-il parlé?

— Par son Fils. — 1° Jésus-Christ affirme sa divinité. — 2° Contrôle de cette affirmation par les lois psychologiques. — 3° Contrôle par les lois providentielles. — I. Jésus-Christ dit qu'il est Dieu. — Cette affirmation est dans tous les Évangiles. — 1° Il le dit dans l'intimité; — 2° En public; — 3° A la loi; — 4° A la mort. — On ne peut jeter aucune obscurité sur ce fait, aussi clair que le jour, pour quiconque a lu l'Évangile avec droiture et sincérité. — II. Grandeur morale de Jésus-Christ. — 1° Son esprit pénétrant et sublime, candide et simple. — 2° Son cœur est tout amour. — 3° Sa volonté constante et ferme, pleine d'une admirable droiture. — Nulle part une pareille grandeur dans l'homme. — Jésus-Christ est l'homme par excellence, l'homme idéal. — Disait-il ce qu'il ne croyait pas? Les lois psychologiques répondent : Il ne peut pas être fourbe. — Croyait-il par erreur ce qu'il disait? — Les lois psychologiques répondent : Il ne peut pas être insensé, donc il est sincère et vrai; il affirme ce qu'il voit en lui; il se prononce sur un état réel de sa personne; il exprime un fait de conscience; il est Dieu. — III. Tout concourant à nous séduire dans la perfection de Jésus-Christ, Dieu nous doit, et doit à sa vérité de nous empêcher de croire à l'affirmation de celui qui se dit son fils, si cette affirmation est fausse. — Or aucun signe de contradiction, — ni dans le tribunal qui juge Jésus-Christ, — ni dans la loi elle-même, — ni par les miracles, — ni par aucun démenti donné à la toute-puissance avec laquelle Jésus-Christ s'empare du monde. Donc Jésus-Christ est approuvé de Dieu dans son affirmation même. — Donc il est Dieu. — Tout s'illumine aux clartés de cette vérité 105

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

LA POSSIBILITÉ DE L'INCARNATION.

La raison croit trouver un signe de contradiction divine dans la révolte de la conscience qui repousse le dogme de l'Homme-Dieu. — Elle le repousse parce qu'il est impossible. Il est impossible parce qu'il est absurde. — On démontre dans cette conférence : 1° Que l'absurdité du dogme de l'Homme-Dieu n'est pas aussi évidente qu'on veut bien le dire; qu'il est impossible d'en faire la preuve; — 2° Que, en y regardant de près, on découvre, soit dans la nature divine, soit dans la nature humaine, des appétences au mystère de l'Homme-Dieu. — I. Élimination du panthéisme et du matérialisme dans la question. — Cliché philosophique du rationalisme spiritualiste : *Il y a un abîme immense entre le fini et l'infini.* — On montre que ce cliché philosophique dit trop ou trop peu. — Le rationalisme insiste. — Il nous objecte : 1° La majesté de Dieu; — 2° Sor immensité; — 3° Son éternité; — 4° Son immutabilité; — 5° Nos propres notions sur la nature divine. — Réponses. — De la nature divine le rationalisme nous conduit à la nature humaine. — Il invoque : 1° La disproportion des termes dans l'union hypostatique, ou les résistances de notre néant; — 2° La force du moi humain ou les résistances de notre grandeur. — Réponses. — L'intelligence chrétienne a des répliques qui écartent toutes les difficultés et lui assurent la tranquille possession des témoignages sur lesquels s'appuie le dogme de l'Homme-Dieu. — II. 1° Considération des tendances de la nature divine et de la nature humaine. — Étonnement de l'intelligence en présence de ces tendances. — Le dogme catholique change en certitude les soupçons de l'esprit. — La foi affermit les plus profondes

vues de la philosophie. — Examen plus particulier de cette formule catholique : *Le Verbe s'est fait chair.* — Comment elle exprime énergiquement que la rencontre du fini et de l'infini, qui se cherchaient, est aussi profonde et aussi complète qu'elle pouvait l'être. — Conclusion générale : Du fait au possible, la conséquence est toujours juste. *Ab actu ad posse valet consecutio.* 155

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

L'UNION HYPOSTATIQUE.

Seconde question à examiner : Comment devons-nous concevoir un Homme-Dieu? — On répond à cette question par un catéchisme du mystère de l'incarnation. — 1° En quoi consiste l'union hypostatique? — 2° Quelles sont ses conséquences? — I. Pour dégager la vérité, il faut éliminer les erreurs. — Rapide exposition 1° du nestorianisme; — 2° de l'apollinarisme; — 3° de l'eutychianisme. — Réfutations. — Il reste cette formule : L'union hypostatique est l'union de la nature divine et de la nature humaine dans l'unique personne du Fils de Dieu, Jésus-Christ, distinctement et indivisiblement vrai Dieu et vrai homme. — Épithalame des mystérieuses et saintes noces du Verbe et de la nature humaine. — Cette dernière nature est la harpe vivante, que Dieu a accordée et qui chante l'hymne du Verbe incarné. — Elle dit : L'union hypostatique est 1° une union créatrice; — 2° une union de grâce et de bon plaisir; — 3° une union immédiate; — 4° une union complète et totale; — 5° une union inconfuse; — 6° la plus grande des unions. — II. Conséquences de l'union hypostatique quant à la personne, à l'action, aux mérites de l'Homme-Dieu, à la place qu'il occupe dans le monde. — 1° Ne la-

mais perdre de vue cette vérité : Il n'y a qu'une personn en Jésus-Christ. — Conséquences de ce principe : Un seul Fils de Dieu. — Attribution au Christ des propriétés de la divinité et de l'humanité. — Communication des idiomes. — 2° Si l'on doit toujours faire attention à la personne pour parler exactement de l'Homme-Dieu, on ne doit jamais oublier les deux natures, pour se rendre compte de ses actions. — Deux volontés en Jésus-Christ. — Conséquemment deux opérations. — Un seul agent en Jésus-Christ, conséquemment actions théandriques, mérites infinis. — 3° Considérer la place prédestinée qu'occupe le Christ dans le plan de la création, si l'on veut comprendre comment il mérite pour nous. — La terre capitale théologique et centre religieux de la création 205

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

LES FAUX CHRISTS.

Le rationalisme comprend que pour écarter les preuves de l'existence d'un Homme-Dieu, il ne suffit pas de dire : C'est absurde. — Un fait historique s'impose et demande des explications. On ne peut pas supprimer totalement Jésus-Christ. — Son œuvre parle, et puisqu'on ne veut pas qu'il soit Dieu, il faut bien dire ce qu'il est. — De là des habiletés et des efforts de critique pour réduire le Christ à ce qu'on appelle ses véritables proportions. — De ces habiletés et de ces efforts sont nés les faux Christs modernes, productions difformes, fragiles et malsaines, qu'il faut abattre aux pieds de Jésus-Christ. — 1° Présentation des faux Christs. — 2° Examen de leurs titres d'origine. — 3° Jugement sur leur valeur. — I. Jugement du XVIII[e] siècle : Jésus-Christ fou ou imposteur. — Cette sentence a été modifiée par la libre pensée. — Les faux Christs qu'elle a fa-

briqués peuvent se ramener à trois variétés : — 1° le Christ sectaire; — 2° le Christ sage; — 3° le Christ symbole, soit de l'incarnation de l'infini dans le fini, soit de l'humanité dans son immense collectivité, soit de l'histoire humaine ramenée à sa conception idéale. — Comment ces faux Christs sont accueillis par l'ignorance et les passions. — II. Nous devons demander aux faux Christs d'où ils viennent, condition de tout jugement historique pour mériter la confiance publique. — Les faux Christs sont les produits malsains : 1° du parti pris qui met en quarantaine la science infinie et la toute-puissance de Dieu; — 2° de la suffisance qui méprise l'imposante autorité des générations qui ont précédé la critique moderne; — 3° d'une manipulation déloyale de l'histoire. — Exposé des procédés de la critique rationaliste. — Ce qui arriverait si ces procédés étaient appliqués à l'histoire générale. — Les faux Christs ne sont donc pas les enfants légitimes de l'humble et sincère amour du vrai, et de la recherche consciencieuse, mais les bâtards de l'orgueil obstiné et de la chicane déloyale. — III. Tempérament et vices de constitution des faux Christs. — Ce que l'on peut répondre aux pères du Christ sectaire, — du Christ sage, — du Christ symbole. — Inutile d'insister longuement sur ces détails. — Les faux Christs sont condamnés : 1° par leur nombre même; — 2° par leur insuffisance historique; — 3° par leur action funeste. — Développements. — Appel à la miséricordieuse vengeance de Dieu. 257

INDEX

Index des principales erreurs contraires aux dogmes exposés dans ce volume. 273

FIN DE LA TABLE

Abbeville — Typ. et Stér. A. Retaux.

370017